



Turismo Patrimonial: Olhares multidisciplinares

Organizadores:
Dary Pretto Neto
Michel Constantino Figueira

Dary Pretto Neto
Michel Constantino Figueira

TURISMO PATRIMONIAL

OLHARES MULTIDISCIPLINARES

Cópias Santa Cruz

Pelotas, RS

2019

Cópias Santa Cruz
Rua Félix da Cunha, 412
Campus I UCPel Pelotas, RS - CEP 96010-000
Fone: (53) 3222 5760
E-mail: copiasasantacruz@gmail.com

Impresso no Brasil
Edição: 2019
Tiragem: 250 exemplares

É proibida a reprodução total ou parcial, de qualquer forma ou por qualquer meio, sem autorização expressa do(s) autor(es).

Editoração: Camila Schiavon
Capa: Camila Schiavon
Fotografia: Laureano Bittencourt

CONSELHO EDITORIAL

Prof. Dr. Antonio Heberle
Prof. Dr. Géri Eduardo Meneghello
Prof. Marcelo Moura - UCPel
Prof. Dr. Moacir Cardoso Elias - UFPel

Prof. Dr. Jovino Pizzi - UFPel
Dr^a. Juliana Klug Nunes
Prof. Dr. João Jandir Zanotelli - UCPel

Dados Internacionais de Catalogação na Publicação
Bibliotecária: Daiane Schramm

T938 Turismo patrimonial: olhares multidisciplinares

Organizado por Michel Constantino Figueira e Dary Pretto Neto
– Pelotas: Editora Santa Cruz, 2019.

202p.

ISBN 978-85-479-0119-6

1. Economia. 2. Patrimônio. 3. Turismo. 4.
Turismo patrimonial.

CDD 338.47

APRESENTAÇÃO

O livro *Turismo Patrimonial: olhares multidisciplinares* é resultado da disciplina *Turismo Sustentável e Patrimônio Cultural* do Programa de Pós-Graduação em Memória Social e Patrimônio Cultural da Universidade Federal de Pelotas, ofertada, pela primeira vez, no segundo semestre do ano de 2018 e ministrada pelo Prof. Dr. Michel Constantino Figueira.

A realização desse livro resulta da avaliação geral da disciplina na qual os pós-graduandos, mestrandos e doutorandos, deveriam apresentar ensaios teórico-críticos sobre o turismo patrimonial e cultural e/ou sobre a economia do patrimônio, considerando suas experiências pessoais, profissionais, científicas e acadêmicas, e, principalmente, suas apreciações subjetivas sobre os temas.

O *Turismo Patrimonial*, enquanto objeto de estudo, é um tema literário-científico absolutamente inédito no Brasil e este livro reúne uma coletânea de ensaios críticos escritos pelos alunos da disciplina, com a colaboração de seus orientadores, bem como incluindo textos internacionais com a colaboração de pesquisadores e profissionais do patrimônio e do turismo patrimonial da Europa, mais precisamente da França e de Portugal.

O livro tem por objetivo principal instigar o debate sobre as diferentes interfaces do patrimônio, a partir do reconhecimento e da valorização dos distintos olhares disciplinares em torno dos usos turísticos e econômicos do passado institucionalizado, material e imaterialmente, tanto pelas comunidades, quanto pelo Estado, bem como pelas instituições e organismos, nacionais e internacionais, representativos do patrimônio.

SUMÁRIO

Le tourisme patrimonial: Quels impacts? – <i>Hugues de Varine</i>	07
Economia, cultura e turismo patrimonial – <i>Michel Constantino Figueira</i>	33
Turismo patrimonial em territórios de baixa densidade: o exemplo de Mação (Centro de Portugal) – <i>Sara Cura, Pedro Cura, Luís Mota Figueira, Sara Garcês, Margarida Morais, Luiz Oosterbeek & Anabela Pereira</i>	60
Turismo cultural e associações de amigos de museus: a busca por um caminho para a sustentabilidade institucional – <i>Augusto Duarte Garcia</i>	90
Economia do patrimônio e do turismo patrimonial: uma abordagem para o desenvolvimento econômico regional – <i>Dary Pretto Neto & Juliane Conceição Primon Serres</i>	103
A patrimonialização da Festa da Bicharada do Ari e o desenvolvimento turístico patrimonial – <i>Gisele Dutra Quevedo & Juliane Conceição Primon Serres</i>	115
Os potenciais turístico, patrimonial e econômico dos cemitérios: breve reflexão e discussão – <i>José Paulo Siefert Brahm, Juliane Conceição Primon Serres & Diego Lemos Ribeiro</i>	128
A espetacularização mediática do patrimônio como fator de desenvolvimento: as Charqueadas de Pelotas, RS – <i>Leandro Infantini</i>	147

Museu, memória e turismo: um olhar sobre os patrimônios afetivos de Morro Redondo - RS

– *Milena Behling & Diego Lemos Ribeiro*

162

Da patrimonialização à possibilidade do turismo local? Uma breve reflexão de caso na cidade de Baião - PA

– *Stéfano da Paixão Santos*

178

LE TOURISME PATRIMONIAL: QUELS IMPACTS?

Hugues de Varine ¹

Note préliminaire: cet article n'est pas une étude scientifique ni le résultat d'une enquête approfondie. Il ne comprend ni références en bas de page ni liste bibliographique. Il veut seulement présenter un questionnement nourri de plus de cinquante ans de travaux et d'observations sur le développement des territoires, sur le patrimoine et sur le tourisme.

Dans tous les pays du monde, le tourisme est devenu une industrie et cette industrie est essentiellement basée sur le patrimoine, qu'il soit historique ou artistique (musées et monuments), naturel (sites, montagnes, plages), immatériel (gastronomie, fêtes populaires et folklore). Elle repose, comme tout phénomène économique, sur une demande et sur une offre. La demande, qui s'accroît sans cesse en quantité et en exigences de qualité, provient du besoin de loisirs et de la curiosité des sociétés riches mondialisées; l'offre est produite à la fois par les politiques publiques de développement économique (exploitation de la ressource patrimoniale disponible, emplois) et par les stratégies purement commerciales des entreprises spécialisées dans le tourisme.

Depuis plus de cinquante ans, les plus petites communes comme les grandes métropoles, les provinces comme les États, les organisations internationales, au premier rang desquelles l'UNESCO, font du tourisme un secteur prioritaire, garant de la croissance économique des États et de la prospérité des territoires. Malgré quelques circonstances vite oubliées (catastrophes naturelles, guerres, attentats) les statistiques battent des records chaque année, les objectifs quantitatifs à moyen et long terme sont toujours revus à la hausse, les multinationales du tourisme font l'objet de spéculations de la part des grands fonds d'investissement...

Il y a cependant un autre aspect du tourisme – en particulier de son rapport au patrimoine – qui mérite d'être étudié et réfléchi, c'est son impact sur les territoires

¹ Ancien Directeur du *Conseil International des Musées* (ICOM), Consultant en Développement Local et Action Communautaire, auteur notamment de *La Culture des Autres* (Seuil, 1976), *O Tempo Social* (Eça, 1987), *As Raizes do Futuro* (Medianiz, 2012), *L'écomusée, singulier et pluriel* (L'Harmattan, 2017).

eux-mêmes. Pour cela, il faut sortir des statistiques et de la macro-économie, et travailler sur le micro-développement de chaque territoire, en prenant en compte les intérêts propres de la population elle-même et du patrimoine local dans sa globalité.

Je voudrais ici, non pas apporter des réponses, mais poser des questions, en les appuyant autant que possible sur des expériences personnelles. A chacun d'y répondre pour soi et peut-être d'en tirer les conséquences pour son action personnelle.

*

De quoi parlons-nous ?

Pour commencer, il faut nous mettre d'accord sur le vocabulaire que nous allons employer, car dans ces domaines on n'est pas à l'abri de malentendus et d'approximations.

Quel tourisme?

Il me semble important de toujours distinguer entre le tourisme de masse, que l'on peut appeler **tourisme de consommation** et le tourisme individuel, ou choisi, que je qualifierai de **tourisme intelligent**.

Le premier ne dépend pas de la décision des territoires et des citoyens ordinaires. Comme toute industrie, il est de nature capitalistique et relève de politiques et de stratégies régionales ou nationales, voire internationales, très éloignées du peuple et des niveaux locaux de décision. Il s'impose aux territoires et fait partie des phénomènes qui découlent de la globalisation. Il fait partie des nouvelles pratiques culturelles et sociales des classes moyennes des pays riches ou émergents, il suit de près l'évolution du temps libre et du pouvoir d'achat. Il est un des facteurs de croissance de l'économie mondiale.

Par tourisme intelligent, j'entends le tourisme d'initiative individuelle ou collective (famille, amis, collègues), motivé par des raisons culturelles, écologiques, sportives, techniques, religieuses, scientifiques.

Généralement, les autorités publiques et les organismes privés responsables du tourisme confondent les deux, en cherchant naturellement à "faire du chiffre", donc à privilégier le tourisme de masse qui peut se traiter industriellement et générer des flux financiers importants, des emplois significatifs et surtout des retours sur investissement, de préférence au tourisme "light", à la fois plus exigeant en qualité d'accueil, peu prévisible et moins immédiatement rentable en termes économiques.

Il ne faut pas oublier, du moins en Europe, le tourisme résidentiel qui comprend les personnes et les familles qui acquièrent ou louent pour les vacances des maisons ou des appartements, en vue d'une immersion temporaire (annuelle ou pour une période plus longue) dans une société locale, un territoire et des patrimoines choisis. Il est numériquement peu significatif, moins visible, mais son importance économique, sociale et culturelle est grande: la conservation de l'habitat traditionnel, l'appel à des emplois et services locaux, la participation aux activités et aux associations populaires, l'apport de nouvelles valeurs et de nouvelles habitudes venues d'ailleurs représentent parfois une part importante de la vie locale. Il fait partie de la micro-économie et de la vie sociale. Dans mon village de Bourgogne, près de 20 % de la population appartient à ce type de tourisme et ce fut un facteur déterminant de renaissance de la vie locale.

Vraisemblablement, le choix entre les différents tourisms sera effectué à des niveaux différents de décision : la promotion et le développement du tourisme de consommation dépendra surtout de politiques nationales et d'entreprises d'échelle souvent internationale, avec la mobilisation de grands financements et de main d'œuvre considérables ; le tourisme intelligent sera plutôt recherché par des territoires plus petits, mieux adaptés à la mise en œuvre de programmes très adaptés à la géographie du lieu, au type de patrimoine recherché et au type de clientèle.

Bien entendu, les impacts, tant positifs que négatifs, seront différents selon que l'on choisira telle ou telle catégorie de tourisme. Ce choix induira également le type et la qualité des publics recherchés ou reçus, ainsi que leur relation au patrimoine et leurs attentes.

Quel territoire?

Je suis personnellement particulièrement intéressé par le développement local et je suis convaincu par expérience qu'aucune décision, sur un programme de tourisme comme dans tous les autres domaines, ne peut être prise sans une étude et un diagnostic préalables du territoire concerné par ce programme. Une connaissance fine des limites physiques, de l'état de l'environnement, des relations avec les territoires voisins, de la démographie, du climat, de l'évolution prévisible à moyen et long terme de tous ces facteurs et naturellement du patrimoine au sens large sera indispensable pour élaborer les futurs projets touristiques puis en évaluer les résultats, donc les impacts.

Il ne s'agit pas encore de définir le patrimoine qui sera mis en valeur, mais de bien connaître les atouts et les lacunes, les avantages et les inconvénients du contexte dans lequel le tourisme pourra être organisé. Par exemple, l'accessibilité physique des éléments de patrimoine sélectionnés dépendra du relief du terrain, de l'état des voies de circulation et des transports publics, tandis que le climat limitera les saisons "utiles" pour le tourisme promu.

Il faut aussi se poser la question des relations entre territoires récepteurs de touristes, situés par exemple en zones rurales, et territoires émetteurs, souvent urbains: en Italie, telle vallée alpine recevra de préférence des visiteurs, plutôt âgés, venus en voisins des villes petites et moyennes de la plaine padane (dans la vallée du Po), tandis que les classes moyennes supérieures milanaises aimeront se rendre à Cervia sur la côte adriatique. Ce ne seront pas les mêmes patrimoines, les mêmes

touristes, les mêmes besoins, parfois les mêmes langages. En France, dans la petite région du Périgord, très riche en patrimoine architectural, naturel et gastronomique, les visiteurs et résidents de vacances sont très souvent britanniques, ce qui entraîne des pratiques d'accueil et de bilinguisme très spécifiques.

Quel patrimoine?

Le **tourisme de consommation** recherche surtout, et même parfois exclusivement, le "grand" patrimoine, connu et reconnu (voir l'importance donnée par les différents pays à l'obtention du label UNESCO, tant pour le patrimoine matériel que pour l'immatériel), les musées d'art célèbres et les sites montagneux ou côtiers les plus fréquentés. Tous les pays savent promouvoir ces sites "étoilés" dans les guides, comme les provinces veulent faire connaître les lieux qui sont reconnus d'intérêt patrimonial national, régional ou local.

Il y a d'ailleurs une sorte d'alliance *de facto* entre la grande industrie du tourisme et les responsables de la préservation ou de la restauration du patrimoine. C'est ainsi que l'UNESCO, en 1964, lança une campagne mondiale de tourisme dit alors "culturel", en utilisant comme "produit d'appel" les temples d'Abou Simbel en Egypte qu'il fallait sauver de l'inondation par le Barrage d'Assouan et pour lesquels l'UNESCO souhaitait recueillir des fonds considérables. Les commentaires qui ont suivi l'incendie de la cathédrale Notre Dame de Paris, cette année 2019, mettaient l'accent sur le fait qu'un édifice qui recevait quatorze millions de touristes annuels représentait un atout économique considérable pour la France et la ville de Paris, même si aucun droit d'entrée n'était demandé aux visiteurs; et le gouvernement a souhaité que la restauration permette la réouverture du monument pour les Jeux Olympiques de 2024...

Il en va de même pour les grands sites du tourisme naturel, les stations de bord de mer ou de sports d'hiver, qui ont une importance au moins équivalente aux industries extractives ou automobiles.

Il est plus difficile d'analyser la relation au tourisme du **patrimoine vivant** des territoires. Celui-ci se compose d'éléments très divers, dont la cohérence provient de l'appartenance au cadre de vie des habitants et à leurs pratiques habituelles. Il fait appel à d'autres types d'intérêt et à d'autres modes de valorisation et de communication. Il ne s'agit pas, le plus souvent, d'objets isolés qui ont chacun une valeur "en soi", mais bien d'ensembles, d'une atmosphère, d'une relation étroite entre le matériel et l'immatériel, pouvant répondre à bien des attraits complémentaires: paysagers, spirituels, sportifs, gustatifs, historiques, etc.

On doit aussi prendre en compte les **patrimoines thématiques** – un site industriel, une "niche" écologique, une production agricole ou artisanale rare – et les **parcours patrimoniaux** – une vallée, un canal, un itinéraire minier ou une route de pèlerinage – qui imposeront des stratégies et des aménagements particuliers. Le pèlerinage, célèbre en Europe, de Saint Jacques de Compostelle est un cas particulier très intéressant, en ce qu'il est un parcours constitué d'une multitude d'éléments de patrimoine, majeurs ou modestes, réunis par un lien historique et religieux, et aussi par une mode à la fois sportive et culturelle. Son classement au patrimoine de l'UNESCO ne concerne que les sites majeurs des différents parcours; le label d'itinéraire culturel européen porte sur l'ensemble des principales voies historiques; le sens religieux (pour une minorité de pratiquants) s'attache à certains sites monumentaux et à des contenus spirituels.

Si l'on met à part les monuments et sites les plus célèbres, qui provoquent des flux de touristes du monde entier, sans qu'il soit même nécessaire de les promouvoir, chaque type de patrimoine intéresse et attire un public particulier qu'il convient d'identifier, de connaître et de cibler, pour en tirer le maximum de bénéfices au point de vue de l'économie et du développement et aussi pour multiplier, satisfaire et fidéliser le plus grand nombre possible de visiteurs.

Quel développement?

Je sais par expérience que le patrimoine, sous toutes ses formes, constitue, avec la ressource humaine, le capital propre de tout territoire pour son développement. Ce développement, pour être durable et soutenable, devrait être considéré dans toutes ses dimensions: sociale, culturelle, environnementale et économique, et pas seulement économique comme trop de gens, notamment les élus et les techniciens le croient. Il doit s'appuyer sur les ressources endogènes, en les complétant et en les enrichissant par des apports exogènes, composés de nouveaux patrimoines et de nouveaux apports humains.

C'est de la combinaison entre ce patrimoine (hérité et créé, matériel et immatériel, naturel et culturel) et cette ressource humaine (démographie, savoirs, compétences, capacité d'initiative et de coopération, énergie et force) que naît la dynamique du processus du développement, c'est à dire le maintien et l'accroissement de la qualité de la vie et du cadre de vie. Mais utiliser le patrimoine ne peut se réduire à une politique et à des actions qui se limiteraient au tourisme, et surtout à un tourisme supposé rentable. Car le tourisme ne peut être qu'une des modalités de l'action locale, à la condition que ses effets s'appliquent réellement au territoire et à ses habitants.

Toute stratégie de développement devrait, pour être efficace et soutenable, résulter d'une collaboration entre l'autorité locale (issue généralement de la démocratie représentative) et la communauté des citoyens (au titre de la démocratie participative). Elle devrait tenir compte des besoins de la population (niveau de vie et d'activité, éducation, santé, mobilité, logement, emploi...) et leur apporter des solutions, à partir d'une situation de départ et de perspectives d'avenir à moyen et long terme. Or le tourisme, qui peut répondre à des besoins de financement, d'emploi, d'ouverture sur l'extérieur, d'utilisation de potentiels locaux mal ou sous-utilisés, exige des efforts, des investissements individuels et collectifs, des compétences qui ne peuvent être

mobilisés que si la communauté est prête à les consentir et à les mettre en œuvre. Cela signifie que le tourisme devrait toujours accompagner le développement et non pas prétendre en être le déclencheur et encore moins le précéder.

C'est ainsi que la politique des Parcs naturels régionaux, en France, depuis les années 1960, a créé les conditions d'un développement équilibré (agriculture, transport, services publics, mise en valeur du patrimoine, création d'activités artisanales et de structures d'accueil) d'un certain nombre de grands territoires souvent enclavés et défavorisés, avant de lancer des programmes de promotion touristique. Il en est allé de même en Italie pour de nombreux écomusées, comme l'Ecomuseo della Judicaria dans la province autonome du Trentin, ou l'Ecomuseo delle Miniere e della Val Germanasca, dans le Piémont.

Une autre raison d'impliquer fortement la population (la communauté) dans le développement local à côté et en soutien des autorités publiques, est la nécessité de pouvoir disposer d'une population prête à l'accueil des touristes et capable de leur fournir les services qu'ils peuvent attendre, tout en maîtrisant les impacts dont nous parlerons plus loin.

Quels outils ?

Il faut bien connaître et évaluer les différents outils et institutions qui interviennent ou sont susceptibles d'intervenir directement ou indirectement à la fois sur le patrimoine local et sur le tourisme. En effet, de leur collaboration, de leur rivalité ou de leur concurrence dépendront l'efficacité de ce secteur du développement et les impacts positifs ou négatifs que nous décrirons plus loin.

On trouve en effet:

- des décideurs publics ou semi-publics, tels que le service économique ou le service culturel de la municipalité ou du groupement de municipalités, l'Office de tourisme local ;

- des institutions du patrimoine, musées, écomusées, monuments, archives;
- des associations de sauvegarde ou de mise en valeur du patrimoine, de commerçants, d'entrepreneurs de festivals ou de fêtes populaires;
- des organismes publics et privés de statut supra-local, régional ou national, qui ont mission ou vocation à intervenir sur le terrain local.

On ne pourra ignorer les luttes de pouvoir entre ces partenaires obligés, dont certains auront tendance à privilégier l'aspect économique, d'autres l'intérêt du patrimoine. Il est même possible que l'on arrive à des situations de blocage entre deux ou plusieurs organismes, si par exemple le musée ne veut pas parler le langage des visiteurs étrangers, ou si les instances de la communauté refusent de bien accueillir des touristes considérés comme abusivement envahissants.

Il sera donc nécessaire de configurer ou d'adapter ces outils (structures, missions, moyens, gouvernance) pour qu'ils remplissent bien, ou au moins correctement, leur rôle, en collaboration avec les autres et dans le respect de la politique et de la stratégie de développement local global, dans lesquelles le tourisme doit occuper toute sa place mais seulement sa place. Et cela en tenant compte des personnalités responsables des différents outils.

Le projet de parc archéologique du Morro da Queimada, à Ouro Preto, prévoit d'ajouter un nouveau but touristique aux richesses artistiques et naturelles de la ville. Mais il ne suffit pas de planifier son aménagement, son accessibilité et sa promotion pour les visiteurs, car il sera nécessaire de "négocier" une articulation d'une part avec les exigences des archéologues et des naturalistes qui devront étudier et conserver ce patrimoine nouvellement reconnu et mis en valeur, d'autre part avec les besoins et les attentes des populations habitant sur le site et autour de lui qui devront non seulement accepter et accueillir les touristes, mais aussi accepter les contraintes de la "mise en tourisme" de leur cadre de vie habituel. Cette négociation impliquera probablement les services de la municipalité et son Office de tourisme, des équipes universitaires et la délégation de l'IPHAN, l'Ecole des Mines, les Associações de moradores, l'Ecomusée de la Serra, etc. Il ne suffira donc pas de faire appel à une agence de conseil pour

programmer le Parc archéologique, mais il faudra tenir compte non seulement des logiques et des missions respectives de tous ces "partenaires", mais aussi des objectifs et des agendas personnels des personnes qui s'exprimeront en leur nom.

Quels acteurs?

Il est en effet très important de bien connaître les personnes qui vont "gérer" le patrimoine et sa relation au tourisme, et aussi celles qui géreront les flux et programmes touristiques dans leur relation au patrimoine. Et je parle ici des personnes "physiques", de leurs motivations, de leur expérience, de leur manière de remplir leurs missions, de leurs relations entre elles. Il faut aussi connaître leurs rapports hiérarchiques réciproques, savoir s'ils sont "décideurs", conseillers ou seulement exécutants. C'est à partir de cette connaissance que l'on pourra choisir les autorités, les institutions, les associations, et décider qui l'on mettra en première ligne pour obtenir une interaction optimale entre le patrimoine et le tourisme.

Car ceux que je nomme les acteurs ont chacun à son niveau, non seulement des objectifs avoués, mais aussi des objectifs secondaires moins clairement exprimés et surtout des objectifs implicites, ou inavoués, qui ne se révéleront que plus tard, quand le programme sera déjà avancé ou bien pendant une crise.

Pour revenir à un territoire que je connais bien, la ville d'Ouro Preto possède quatre types de patrimoine très différents qui sont chacun susceptible d'intéresser un public touristique spécifique et d'impliquer des acteurs également différents:

- le site urbain baroque (classé au patrimoine de l'UNESCO): on trouve parmi les acteurs l'office touristique et ses responsables professionnels, les responsables institutionnels de la ville et du diocèse, les commerçants, restaurateurs et hôteliers, les guides, les transporteurs, les directeurs et éducateurs de musées ; ce tourisme est bien connu et très professionnel, les rôles de chacun sont clairs et le seul problème

pourrait être la gestion des flux. Les membres de la population sont habitués et sont peu "acteurs";

- le site archéologique du Morro da Queimada dont je parlais ci-dessus: ici, on a affaire à des archéologues, à des experts de diverses disciplines relatives à l'environnement, à des architectes pour l'aménagement, à une population environnante pauvre qui n'est pas prête à accepter d'être envahie par des chercheurs et des visiteurs, alors qu'elle est privée par l'expropriation de certaines habitations, d'espaces naturels et d'activités lucratives;

- les quartiers populaires de la Serra et leurs populations de classes moyennes laborieuses, avec leurs traditions, leur habitat, leurs paysages et leur environnement naturel, qui souhaitent s'ouvrir à la fréquentation d'habitants du centre ville et de touristes intéressés par la vie quotidienne et certaines activités sportives, écologiques ou ludiques d'initiative locale;

- le réseau des parcs naturels municipaux, avec ses ressources en termes de paysages, de bio-diversité, de loisirs de nature et de sports, d'éducation à l'environnement, chaque parc ayant ses structures et son équipe d'accueil et d'animation, et aussi des personnels de garde, d'entretien, de sécurité, mais pas de population permanente significative.

On voit ainsi que, sur un même territoire, la relation entre patrimoine et tourisme dépend de combinaisons complexes entre des acteurs passifs mais bien présents et concernés (généralement la population locale), des acteurs principaux et légitimes mais extérieurs aux territoires (les spécialistes et techniciens des matières et des thèmes intéressant les visiteurs, mais aussi de la conservation des sites et de la gestion proprement dite du tourisme) et des acteurs fonctionnels liés à la gestion des territoires et du patrimoine (fonctionnaires municipaux, responsables de musées et de lieux de culte, transporteurs publics et privés, etc.). Chaque type d'acteurs et chaque acteur institutionnel ou individuel doit être repéré et intégré dans un réseau opérationnel qui respecte à la fois les contraintes du patrimoine et celles de l'activité touristique.

*

Quels impacts?

La plupart des responsables locaux et des économistes déterminent habituellement l'effet du tourisme sur le développement par la mesure et l'analyse statistique sur le court et le moyen terme de résultats quantitatifs en termes de flux de visiteurs, de retombées économiques, de retour sur investissements et aussi, qualitativement, de la satisfaction des visiteurs et des commerçants locaux, comme de l'image et de l'attractivité du territoire. Il est plus rare, et surtout plus difficile, de déterminer certains autres effets, que j'appellerai ici des impacts, qui ne sont que rarement quantifiables, surtout à long terme.

Or, si le tourisme, vu dans une perspective historique, est une activité relativement récente, dont l'avenir est soumis à des aléas politiques, économiques et sociaux non maîtrisables, le patrimoine est par définition une ressource non renouvelable, fragile, coûteuse en entretien et en valorisation, qui doit être partagée de façon équitable entre ses propriétaires-utilisateurs légitimes – la population locale – et ces usagers extérieurs que sont les touristes. Il est donc indispensable, pour une bonne politique de développement local, d'inventorier et d'analyser de façon critique les différents impacts, évidents ou cachés sur les parties en cause.

Il n'y a pas évidemment deux sites semblables et je ne pourrai ici que tenter de dresser une liste de questions *a priori* qui devraient être reprises, modifiées et complétées par les personnes intéressées sur chaque territoire. Je tenterai aussi de citer quelques cas que j'ai connus, mais seulement à titre d'illustrations, sans pouvoir les commenter suffisamment en profondeur. Une recherche sur Internet est toujours possible pour reconstituer les données le plus intéressantes et les plus actuelles.

Quels impacts sur le patrimoine?

Tout le monde connaît le phénomène appelé "érosion touristique", c'est à dire l'usure matérielle que produit la fréquentation trop importante et mal contrôlée d'un site naturel ou monumental: les pas des visiteurs, la marque des mains sur les murs, les graffiti, parfois aussi les vols de fragments ou de petits objets. Je ne chercherai pas à les décrire, mais il faut en tenir compte, surtout lorsque l'on passe, ou envisage de passer, sur un même site, de quelques dizaines à des milliers ou des dizaines de milliers de visiteurs. C'est ainsi que des grottes préhistoriques de France (Lascaux) et d'Espagne ont dû être fermées au public, car les peintures pariétales risquaient de se désintégrer sous l'action de la respiration et de la transpiration des visiteurs.

Très connues aussi sont les dégradations volontaires liées à des activités illicites ou clandestines de fouilles ou de vols d'objets, de spécimens naturels, de fossiles. Certains pays, comme la Turquie, le Pérou, la Syrie, le Mali ont perdu et perdent encore chaque jour des parts entières de leur patrimoine historique, en grande partie en raison de la publicité donnée à leur passé par le tourisme et le commerce des antiquités. Ce trafic s'attaque aussi à des sites géologiques et paléolithiques: l'Australie, la Norvège, le Liban connaissent un tourisme de collectionneurs et de chercheurs sans scrupules qui alimente en Europe ou en Amérique du Nord un marché prospère. Souvent, après une exposition de grand prestige dans un grand musée français, britannique ou allemand sur un pays encore peu connu pour ses arts et son passé, une nouvelle se crée de la part des collectionneurs et des antiquaires. J'ai connu cela dans les années 1970 pour l'ex-Yougoslavie (Serbie, Croatie, etc.): une exposition à Paris a entraîné le triplement des vols d'œuvres d'art dans les églises et les monastères de ces pays. Or cette exposition avait été voulue par le gouvernement yougoslave pour promouvoir le tourisme...

Un autre cas remarquable est celui des "banques culturelles" qui se développent en Afrique à partir du modèle de celle de Fombori au Mali : des musées locaux hébergent temporairement des trésors tribaux ou familiaux pour éviter de les laisser voler ou acheter illégalement par des touristes de passage ou des antiquaires européens : le musée, transformé en caisse de crédit, prête alors de l'argent aux

propriétaires des objets pour leur permettre de rembourser des dettes ou d'investir dans des activités agricoles ou artisanales porteuses de développement.

De façon plus subtile, le marché touristique provoque souvent une dégradation rapide de certains patrimoines immatériels, par déformation de productions artisanales ou gastronomiques, sous prétexte de "plaire" au supposé goût des touristes : dans les communautés amérindiennes d'Amérique du Nord comme dans des pays africains, les objets d'usage traditionnels sont par exemple miniaturisés et vendus comme "souvenirs" : des raquettes en porte-clés ou bien des masques rituels en bibelots décoratifs. Cette tendance contribue à l'aliénation culturelle et à une confusion aussi bien des touristes que des habitants eux-mêmes.

Un autre impact négatif est lié à une hiérarchisation des "valeurs" du patrimoine : tel site ou monument, tel musée possédant des œuvres d'art remarquables devient un pôle d'attraction touristique et concentre les investissements en termes de restauration et de conservation, d'aménagement des abords, d'accessibilité, de communication, alors que des éléments patrimoniaux moins célèbres sont abandonnés par manque de crédits ou d'attention : le cas de Notre Dame de Paris est encore un bon exemple : des sites importants, mais moins prestigieux, de la province française (la cathédrale de Rodez a été citée parmi bien d'autres) craignent de manquer de financements publics et privés pour des travaux urgents, parce que le monument parisien – qui a fait l'objet d'un mécénat massif – est le plus visité d'Europe...

Un débat intéressant s'était engagé lors d'un colloque en 2012, à l'Ecomusée de Gemona del Friuli (Italie), sur les sens du mot "valorisation" : certains participants parlaient de la valorisation culturelle du patrimoine, c'est à dire la mise en évidence de la valeur culturelle, historique, esthétique, sociale de tel élément de patrimoine, en pensant surtout à ce que la population locale voyait en lui ; d'autres parlaient de la mise en valeur économique du patrimoine, de son importance pour la richesse du territoire, le nombre d'emplois créés ou maintenus, le coût en termes d'investissement

ou de maintenance, l'effet sur les commerces, les hôtels, les services, etc. Les deux modalités de l'impact portaient le même nom mais n'avaient pas le même sens.

Quels impacts sur la population du territoire ?

Il est très rare que les responsables du patrimoine, du tourisme et même du développement local se soucient sérieusement de l'effet des flux touristiques attirés par le patrimoine sur la population elle-même. Et cela d'autant plus que le tourisme est considéré implicitement comme favorable à la prospérité locale, à cause de ses retombées économiques calculées, comme on l'a vu, de manière statistique. Pourtant, de nombreuses conséquences non quantitatives ou économiques du tourisme devraient être considérées par les décideurs et les analystes, de manière à en tenir compte dans les stratégies à long terme et les plans d'action, car elles auront un effet non négligeable sur la soutenabilité du développement et du patrimoine.

Parmi les impacts positifs non économiques, on peut noter l'ouverture sur le monde et la confrontation des citoyens locaux avec des visiteurs venant d'autres contextes culturels et même linguistiques. Cela a toujours été l'un des arguments cités par l'UNESCO en faveur de ce que l'on appelle le "tourisme culturel". Du même ordre est souvent la reconnaissance par la population de la valeur de son patrimoine, par exemple immatériel, qui n'était pas vu comme tel car trop quotidien, ou relevant d'un passé pas assez "moderne", jusqu'à ce que des étrangers au territoire s'en emparent. Dans mon propre village de Bourgogne, en France, un afflux de "résidents secondaires" ou résidents temporaires de vacances d'origine étrangère, pouvant atteindre jusqu'à un tiers de la population pendant l'été, a eu des conséquences très positives sur l'évolution d'une population autochtone, rurale et qui avait peu voyagé.

Autre effet très important, le tourisme peut entraîner une mobilisation intergénérationnelle sur le patrimoine: pour organiser ou pour accompagner des opérations touristiques, on a besoin du savoir des anciens; on veut aussi développer

des services d'hébergement et de restauration, y compris chez les particuliers; les jeunes peuvent se voir confier des missions de guidage ou d'animation de fêtes. C'est naturellement surtout le cas pour le tourisme "léger" ou résidentiel, car le tourisme de masse s'appuie sur des structures lourdes, professionnelles, importées par des entreprises spécialisées et qui échappent à l'initiative et à la participation des habitants. Les pires effets négatifs sont généralement dus au tourisme de consommation, tel qu'il peut être connu à Bali en Indonésie ou à Barcelone en Espagne. Dans cette dernière ville, l'exaspération de la population est telle qu'il a fallu interdire l'ouverture de nouveaux hôtels. De même le tourisme sexuel en Thaïlande ou dans certaines villes d'Amérique Latine provoque de graves dommages à des secteurs entiers de la population locale, notamment chez les jeunes et les enfants.

Il ne faut pas passer sous silence les conséquences lointaines du passé de certains pays émetteurs de touristes qui ont été colonisateurs et en gardent des complexes de supériorité conscients ou inconscients mais bien visibles, comme du passé d'autres pays récepteurs de touristes qui ont été colonisés et où le comportement peut être influencé, inconsciemment, par un sentiment d'infériorité et de dépendance. J'ai personnellement expérimenté, du temps de mes missions internationales pour l'ICOM, la gêne d'être traité dans des services publics (bureau de poste, transports) en Asie ou en Afrique en tant que touriste "blanc", qu'il fallait faire passer en premier.

Les aménagements touristiques décidés par des pouvoirs centraux ou par des entreprises hôtelières multinationales peuvent entraîner des changements économiques et sociaux dramatiques: j'ai entendu, à la conférence des écomusées à Guiyang (Chine) en 2005, une muséologue indonésienne raconter comment les petits agriculteurs voisins du grand site de pèlerinage de Borobudur avaient été progressivement expropriés de leurs terres pour construire des hôtels, des centres commerciaux et des parkings.

Moins visible et plus insidieuse est la désaffection des musées par les habitants du territoire, lorsque la célébrité de ces établissements et des œuvres qu'ils

contiennent est telle que les flux touristiques internationaux en rendent l'accès difficile : un musée comme le Louvre, l'un des plus visités du monde, reçoit jusqu'à 75 % de visiteurs étrangers ; si l'on compte aussi environ 20 % de groupes scolaires organisés, on peut calculer combien de citoyens français adultes viennent volontairement le visiter, surtout lorsqu'il faut réserver son billet sur internet ou s'il faut faire des heures de queue à l'extérieur avant de pouvoir entrer. Même les musées de province ou les petits musées locaux ont dans l'esprit des habitants une image de produits touristiques, plus que d'outils de culture ou d'éducation. D'ailleurs, il arrive que des musées qui n'attirent pas suffisamment les touristes soient purement et simplement fermés sans que cela choque les habitants qui de toute manière ne les visitent pas, parce qu'ils pensent que ce n'est pas pour eux. C'est ce qui arriva à une petite ville portugaise en Algarve au début des années 2000: la municipalité suscita la création, *ex nihilo* et sans faire participer les habitants, de cinq musées dans différents villages, afin de développer le tourisme en mettant en valeur des productions et des traditions locales. Après trois ans, trois de ces musées étaient fermés, faute de visiteurs.

Il semble utile d'envisager, en même temps que l'on pratique une politique d'encouragement au tourisme, un observatoire des conséquences de celui-ci sur les habitants, afin d'être en mesure de corriger en temps réel les effets indésirables constatés.

Quels impacts sur les touristes eux-mêmes ?

Puisque le tourisme est une activité économique essentielle dans de nombreux pays et pour de nombreux territoires, il est juste de se poser la question de l'impact du patrimoine sur le tourisme et surtout sur le touriste individuel, normalement le plus motivé. Si nous partons du principe que l'une des principales raisons de voyager, pour un touriste, est la découverte de nouveaux territoires, sous leurs aspects naturels et

culturels, on peut chercher à savoir ce qu'un tel voyage lui apporte, en plus du seul loisir.

Il me semble qu'il faut d'abord mesurer l'effet "découverte" d'un pays, d'une civilisation, d'une culture locale, de paysages, surtout lorsque ceux-ci sont radicalement différents du pays d'origine. On sait par exemple que les célèbres "villages de vacances" du Club Méditerranée, de par leur fonctionnement volontairement fermé, restaient extérieurs à leur environnement patrimonial, à l'exception de ce qui était présenté à la clientèle en tant que produit exotique sécurisé. Ce cas extrême a été très imité dans de nombreux pays. Inversement, les pratiques de *Turismo de habitação* au Portugal, le *Turismo de base comunitária* au Brésil, les Gîtes et les Tables d'Hôte dans le milieu rural en France offrent des opportunités d'immersion dans le milieu local qui transforment une simple visite de vacances en expérience parfois inoubliable.

Mais il faut reconnaître l'existence d'un véritable problème d'accessibilité culturelle au patrimoine, surtout pour les voyages en groupe organisés depuis le pays d'origine des voyageurs. L'ignorance de la langue et des coutumes locales, le caractère sommaire des explications données par des guides plus ou moins qualifiés, la difficulté de rencontrer des habitants et de nouer des contacts avec eux, l'attitude même des habitants vis-à-vis des touristes, tout cela n'est pas favorable à une imprégnation culturelle dans le territoire visité.

Le commerce de souvenirs et l'offre gastronomique, inévitables dans les sites très visités et dans les musées ou autour d'eux, est un autre facteur d'impact, positif ou négatif selon ce qu'ils proposent: la qualité des produits, les prix, l'ambiance, l'attitude des commerçants laisseront, selon les cas, un bon ou un mauvais souvenir, une bonne ou une mauvaise image du lieu.

Les touristes individuels, en famille, sportifs, amateurs de découverte culturelle, qui ont préparé leur voyage soigneusement, font un effort d'appropriation du territoire visité et cherchent à entrer en contact avec des habitants, ceux-là tireront un vrai bénéfice de leur voyage et laisseront derrière eux un bon souvenir.

Je veux traiter spécialement le cas des lieux de pèlerinage, qui offrent à la fois une approche spirituelle ou religieuse et une approche profane purement patrimoniale: l'impact dépendra de l'attente consciente ou inconsciente du touriste/pèlerin ou du pèlerin/touriste (selon la motivation dominante) par rapport à ce qu'il voit. Il appartiendra aux responsables de l'offre d'être attentifs et de répondre aux différentes demandes. Je connais le cas de Lourdes, qui s'adresse plutôt aux pèlerins avec une offre essentiellement d'ordre religieux, et celui de Compostelle, où le "pèlerin" est en dans l'ensemble plutôt un passionné du patrimoine et de la randonnée pédestre. Malgré l'effet de mode, ces pèlerinages de plus en plus nombreux et leurs itinéraires sont des phénomènes de société qui jouent maintenant un grand rôle pour des millions de pratiquants: jeunes, retraités, adeptes du New Age, délinquants en réinsertion sociale, malades à la recherche d'une guérison physique ou morale, familles.

On doit enfin parler du comportement des touristes : si les randonneurs sont habituellement plutôt respectueux de l'environnement et des populations rencontrées, beaucoup d'autres, particulièrement au sein du tourisme de masse, ne manifestent guère de respect du pays visité, des gens qui y vivent et en général de l'état de la planète : consommation d'énergie, pollution de l'environnement, mépris des coutumes locales sont des attitudes trop fréquentes qui non seulement laissent localement une impression déplorable qui peut aller jusqu'au rejet du tourisme, mais encore qui expriment le sentiment de supériorité du visiteur qui, en raison de son argent et aussi peut-être de sa couleur de peau, refuse de faire le minimum d'efforts pour être "accepté" sur le lieu qu'il visite.

Quels impacts sur les institutions du patrimoine?

On a déjà vu que le tourisme pouvait provoquer ou faciliter une érosion du patrimoine, mais quels effets peut-on en attendre pour l'organisation, le fonctionnement, le financement des institutions qui possèdent et gèrent ce

patrimoine : propriétaires privés ou publics, musées, centres d'archives et bibliothèques, parcs naturels, grands monuments ou grands sites archéologiques?

Il faut d'abord se poser la question des objectifs fixés à chaque institution: le tourisme vient-il en premier, le visiteur extérieur au territoire, voire étranger au pays, à la culture et à la langue, étant alors la cible principale de la communication promotionnelle, des conditions d'accès (horaires, dates d'ouverture, prix d'entrée, langues utilisées pour l'accueil, les cartels, la documentation), des processus d'évaluation? Ou bien, si le public privilégié est local, ou national, un dispositif spécial est-il mis en place pour accueillir les visiteurs étrangers?

Ces choix d'objectifs peuvent conditionner le financement et en général les moyens de l'institution: il arrive fréquemment que sa performance, mesurée en termes de statistiques de fréquentation, est liée à l'évolution des budgets d'investissement et de fonctionnement, au recrutement et à la qualification du personnel, aux moyens et à la priorité attribués ou refusés à une exposition de prestige. Le facteur touristique est également pris en compte dans la fixation des tarifs d'entrée à un site et à des manifestations temporaires: veut-on faciliter la visite par des membres de la population locale par une gratuité ou une quasi-gratuité, ou bien veut-on profiter des touristes considérés comme disposant de plus de moyens, ce qui risque de rejeter les visiteurs locaux, surtout en cas de différence sensible de niveau de vie ? Il y a déjà bien longtemps (années 1970), lors d'une visite au Musée du Fort Portugais de Ouidah (Bénin), j'avais constaté en regardant le livre des entrées que les visites des habitants, jusque là fréquentes, avaient cessé subitement lorsque l'entrée était devenue payante, alors que l'on y trouvait presque uniquement des noms clairement européens de touristes dont on me disait qu'ils étaient arrivés sur un navire de croisière.

Pensons aussi aux personnels professionnels des institutions patrimoniales, par exemple des musées, qui se trouvent parfois obligés de devenir des quasi-agents touristiques, consacrant une part importante de leur temps à répondre aux sollicitations des agences de tourisme ou de la presse, ou aux visiteurs étrangers eux-mêmes, et se heurtant sans cesse à des difficultés logistiques ou linguistiques. Cela

peut même influencer sur leur conception de leur rôle et sur leur positionnement professionnel.

La prépondérance du tourisme dans les missions et les pratiques de certaines grandes institutions, notamment les principaux musées d'art des grandes métropoles ou des monuments historiques majeurs, pourrait même, en poussant la réflexion à l'extrême, justifier le rattachement et la tutelle de ces patrimoines aux administrations chargées du tourisme, et non pas aux administrations culturelles. En effet, un directeur de musée d'art, de formation académique, peut-il acquérir un objet rare et précieux mais de peu de valeur médiatique et inutilisable en exposition de par sa fragilité, ou choisir un thème d'exposition intellectuellement séduisant ou localement significatif mais sans intérêt pour le visiteur de passage, alors que les statistiques de public nécessitent la présentation d'œuvres prestigieuses ou d'expositions sur des thèmes à la mode? Le trésor de Toutankhamon ou une sélection de chefs d'œuvre de Picasso seront toujours préférés à une programmation destinée au public local ou à l'approfondissement d'un thème de recherche. Mais n'est-ce pas encourager la consommation au détriment de la connaissance?

Quels impacts sur le développement du territoire?

Je reviens ici sur la relation entre patrimoine et tourisme dans le processus de développement local. Il est certain, et bien reconnu maintenant, que le patrimoine est une ressource, un capital essentiel pour le développement des territoires et des États. D'autre part, le tourisme est une des modalités de l'exploitation des ressources de ces territoires et représente une part plus ou moins importante du revenu des États. On a vu par exemple l'activité économique de la Tunisie et de certaines provinces de l'Égypte sensiblement affectée après les attentats du Musée du Bardo et du Sinaï. Le patrimoine était alors le prétexte et le tourisme l'objectif des terroristes. Mais doit-on ne voir dans

le patrimoine qu'un moteur du tourisme, lorsque l'on tente de planifier le développement du territoire? Tentons d'y voir plus clair.

Le patrimoine est avant tout le capital des habitants du territoire. Ils en sont à la fois les propriétaires, les usagers et les gestionnaires, directement (propriété privée et jouissance collective) ou par l'intermédiaire des autorités élues et des administrations. La stratégie de développement local, élaborée et menée par les autorités avec ou sans la participation effective de la population (communauté), à partir d'un diagnostic qui analyse principalement le territoire, le patrimoine et la ressource humaine disponibles, détermine des objectifs, des programmes, un calendrier et les moyens de la gestion de tous ces éléments combinés. Cela implique entre autres la conception et la réalisation de produits – agricoles, miniers, industriels, commerciaux – et de services – éducation, santé, loisir, culture – dans un objectif d'amélioration continue du cadre de vie et de la qualité de la vie de la population. Le patrimoine matériel et immatériel, la mémoire collective, la culture vivante de la communauté sont présents activement dans tous ces produits et services. Parmi ceux-ci, l'offre de tourisme occupe une place plus ou moins grande, selon l'existence et la dimension du marché existant et potentiel.

Pour prendre un exemple concret et très banal: un immeuble, ancien ou récent, constitue un patrimoine pour son propriétaire et/ou pour la collectivité. En tant que ressource, selon ses caractéristiques propres et les besoins locaux, il peut être utilisé, aménagé ou transformé pour en faire un logement individuel ou collectif, un atelier artisanal, un musée, un restaurant, et bien d'autres choses encore. Il fait également partie d'un paysage urbain dont il est peut-être un élément important visuellement ou esthétiquement. Il peut aussi être attractif pour des touristes. Il pourra alors faire partie d'un programme touristique, seul (si c'est un monument majeur ou si on le transforme en musée) ou en association avec un ensemble d'autres éléments patrimoniaux. Il ne cessera pas pour autant de faire partie de l'héritage et du cadre de vie de la population et de contribuer à l'équilibre du développement.

Il faut sur ce point discerner si l'usage touristique vient en complément d'autres usages, ou bien en concurrence avec eux, car l'impact du tourisme sur le développement peut être très enrichissant, à tous les sens du terme, ou bien très stérilisant s'il empêche ou affaiblit un autre usage. Il faut donc procéder à une analyse économique complète, du coût avantages-inconvénients de la valorisation touristique du patrimoine. Mais on prendra aussi en compte les significations culturelles, sociales, affectives, de chaque élément du patrimoine choisi pour intégrer le programme touristique.

Il faudra également penser au facteur de risque découlant de toute utilisation touristique: les risques des impacts négatifs décrits plus haut, mais aussi des risques liés au contexte local et à l'environnement : catastrophes naturelles et climatiques, troubles sociaux et politiques, dégradation du contexte économique et modification des flux touristiques... Car le patrimoine, s'il est trop promu comme objet de consommation touristique, est souvent la première victime d'évènements indépendants de la volonté des développeurs, surtout lorsque sa destruction a pour objectif de porter atteinte au tourisme ou aux civilisations que représentent la majorité des touristes, comme ce que l'on a pu observer récemment dans plusieurs pays du Bassin Méditerranéen et du Proche Orient.

Quels impacts sur la soutenabilité du développement?

Ce que l'on a vu plus haut des risques que le tourisme fait courir au patrimoine partout dans le monde montre bien je crois qu'il serait absurde de concevoir et de rechercher une croissance continue de la demande et de l'offre touristique mondiale, basée en grande partie sur des ressources patrimoniales toujours plus riches et toujours mieux valorisées. Le patrimoine, encore une fois, est un bien commun non renouvelable et extrêmement fragile, qu'il ne suffit pas de mettre en valeur

culturellement, socialement et économiquement, mais qu'il faut mettre en phase avec le monde moderne.

Nous avons vu la diversité des effets négatifs de la consommation touristique de masse. Car le tourisme est bien d'abord une consommation de produits (des loisirs, de la culture, des sports, des voyages, des "souvenirs", de la photo, des paysages) qui, comme toute consommation, détruit, altère, transforme, déforme ce qui est acquis sous prétexte d'en jouir librement.

Nous avons vu aussi que certaines formes de tourisme "light", intelligent, culturel ou naturel, allaient dans le sens d'un partage du patrimoine entre ses héritiers et des visiteurs motivés, ce qui est une recette pour un développement équilibré.

Je sais bien que le patrimoine, s'il n'est pas renouvelable, est en expansion car il s'en crée tous les jours à travers la construction, l'aménagement, la création artistique et technique, mais celui qui apparaît ou est découvert ne peut remplacer l'ancien. Il est donc important de se fixer des limites : de même que la grotte de Lascaux ou la grotte Chauvet ont été fermées à la visite, pour accueillir le public dans des espaces de reproduction fidèles mais extérieurs aux sites, de même qu'il est question d'interdire aux navires de croisière d'entrer dans la lagune de Venise pour diminuer les risques de submersion de la ville historique, de même il faut réguler les flux touristiques partout où ils peuvent mettre en danger des biens qui ont été des produits de la nature ou de l'homme pendant des centaines, des milliers ou des millions d'années et que nous souhaitons mettre à la disposition de notre descendance pour le plus grand nombre de générations.

Un autre danger pour la soutenabilité du patrimoine est l'utilisation irréfléchie des nouvelles technologies et surtout du numérique: on peut craindre que la facilité de reproduction et de stockage du patrimoine, par la photo, le film, la numérisation, entraîne une moins grande vigilance pour la conservation préventive et pour l'entretien de tous les éléments patrimoniaux encore vivants dans notre environnement, sans lesquels le patrimoine réel perdrait une grande part de son sens. Le film en 3D réalisé par IBM sur l'abbaye de Cluny (en France), qui fut la plus grande église de la chrétienté,

se justifie par le fait que cette église n'existe plus que par quelques vestiges difficilement compréhensibles. Mais la reproduction sur Internet des collections d'un musée de province qui coûterait trop cher à entretenir ou la distribution commerciale d'enregistrements numériques de musiciens traditionnels africains alors que ceux-ci disparaîtraient sans laisser de successeurs me font craindre l'apparition d'un tourisme "en chambre", chacun de nous pouvant avoir accès sans se déplacer au patrimoine de l'humanité qui continuera à se dégrader comme le climat ou la biodiversité.

*

Pour le patrimoine, pour les musées, pour tous nos territoires, le tourisme est un enjeu et un défi. Nous devons être conscients de l'enjeu: il implique des facteurs politiques, économiques, sociaux, culturels et constitue une des dimensions de toute stratégie de développement, que ce soit dans les pays émetteurs ou dans les pays récepteurs. Nous devons aussi relever le défi de l'utilisation du patrimoine comme produit d'appel touristique et de ses institutions devenues des instruments de cette forme de consommation.

Cela signifie que nous devons à la fois gérer la relation patrimoine-tourisme en vue de la promotion des effets du tourisme pour le développement économique dans un cadre à la fois local (le territoire) et global (le monde des mobilités et des migrations saisonnières) et renforcer la capacité de résistance et d'accueil des populations qui détiennent ce patrimoine, afin que les impacts positifs de cette relation soient supérieurs aux impacts négatifs et que ces derniers soient reconnus et autant que possible corrigés ou au moins maîtrisés.

Cela m'amène à inviter les professionnels et tous les volontaires qui assument des responsabilités à l'égard du patrimoine à pratiquer sur leurs territoires respectifs l'évaluation critique des impacts visibles et souvent invisibles des pratiques et des flux touristiques sur ces territoires, leurs populations, leurs institutions et leurs patrimoines.

ECONOMIA, CULTURA E TURISMO PATRIMONIAL

Michel Constantino Figueira ²

Significantes naturais e simbólicos: do econômico ao cultural

As necessidades fisiológicas, organológicas e alimentares de todos os seres vivos são supridas pela busca, consumo e armazenamento de energia vital, uma reserva de subsistência que garante a complexidade da vida. E, foi diante dessa complexidade e seus desafios naturais que o homem inventou e desenvolveu métodos, instrumentos e recursos de manipulação do território e da natureza para facilitar seus desejos e necessidades de sobrevivência, bem como para se destacar diante de outras espécies, as quais foram dominadas por ele, em uma escala evolucionista. Essa invenção pragmática e esse desenvolvimento estético-evolucionista, que distinguem o homem em um ponto singular no campo produtivo da natureza, é o que chamamos de *cultura*.

A cultura não foi inventada para ser simbólica e, sim, utilitária, na perspectiva da sobrevivência (comida = energia vital), do existencialismo (ser humano) e demarcação de domínio territorial (empoderamento): ferramentas, armas, escrita, celebração, saber-fazer, arquitetura, adorno, técnicas de caça, coleta e cozimento. São a sua dinâmica (pré) histórica e os significados que lhe são dados que destacam a cultura como uma representação, material ou imaterial, que diferencia o homem dos outros animais.

E, sendo a cultura um resultado do homem, em sua diversidade dinâmica de manifestações do ser, ela dá ao homem escalas especiais de sobrevivência, crescimento, cognição e significação no espaço de produção dessa cultura, que é o próprio espaço

² Doutor em Memória Social e Patrimônio Cultural pela Universidade Federal de Pelotas (UFPEL). Professor da UFPEL. Email: michelhotelariaufpel@hotmail.com

da natureza, agora esteticamente adaptado ao homem. A cultura desenha, por assim dizer, a paisagem, que por ser humana está repleta de singularidades, parcialidades, transformações ecológicas e distintas características produtivas e posturas estéticas, sobre o nicho complexo de uma natureza, onde tudo, teoricamente, está conectado, já que a paisagem só existe para o homem, pois é uma apreciação de seu olhar e de seu entendimento existencialista.

O fato é que o homem inventou e reiventa, permanentemente, a cultura porque precisa facilitar sua sobrevivência, sua força planetária e sua posição estética no espaço que ele mesmo projetou. Mas, no cerne de sua naturalidade, o homem é um ser vivo e como todo ser vivo ele compõe a previsibilidade da perspectiva da vida, através de uma estratégia demarcada pelo ato de adquirir recursos que o auxiliassem a reter e armazenar energia. Energia é vida. Energia é carboidrato, proteína, vitamina. Energia é comida e para encontrar a comida foi preciso deslocar-se pelo território global e criar ferramentas, instrumentos e processos complexos de facilitação do ato de comer, de fincar estacas para marcar o terreno, proteger-se e, também, celebrar a abundância dos alimentos.

Essa lógica de comer, coletar, se deslocar e demarcar o território está na própria natureza. É preciso adquirir-se energia e vivacidade, através do ato de caçar, coletar frutos e grãos, absorver a luz, se proteger e armazenar recursos para posterior consumo. Ou seja, é preciso economizar energia, recursos, alimentos. E, para garantir essa economia de energia, essa reserva alimentar, também se fez necessário dominar o céu, a terra, a água e conquistar os campos, florestas, matas, oceanos, mares e desertos; expulsar os invasores e eliminar os mais fracos. Em uma escala biológico-evolucionista a natureza preservou espécies e seus dinâmicos significantes instintivos em detrimento de outras, em detrimento dos que sucumbiram perante a natureza, perante outras espécies, incluindo o próprio *homo sapiens*, sobrevivente nato da história humano-natural que contemplava outras espécies do gênero *homo*.

Comer, dominar o território, excluir os diferentes, atacar um ninho, adquirir alimentos, reservar os recursos, proteger-se do frio, da chuva, dos ventos, encarar

desafios, estufar o peito e usar as cores, os sons e os cheiros para atrair e procriar e os chifres para desestabilizar os desafetos e a força para liderar os pares, bem como integrar uma cadeia produtiva de um nicho singular, são características da própria natureza que foram assimiladas e ressignificadas pelo homem, estrategicamente, para se destacar como um resultante natural que criou recursos materiais, práticas orais, mitologia e estética para facilitar, então, sua postura terrena em detrimento de outras espécies. Eis a função principal da cultura: a estratégia do domínio da natureza para a sobrevivência da espécie humana.

Por ora, a cultura, para os estudiosos do tema, pode ser simbólica, mas, em sua gênese, nasceu com uma função-dimensão específica de facilitação de subsistência alimentada por um avanço civilizatório-evolucionista. Por isso, mesmo com a geladeira cheia de comida, nosso “DNA ainda pensa que estamos em uma savana” (HARARI, 2018, p.50).

O homem nada mais fez, ao inventar a cultura, do que traduzir para o seu campo crítico, cognitivo e prático – através de diversas expressões, materiais e imateriais – o que a própria natureza, da qual ele faz parte, faz por instinto, pelo preceito da naturalidade.

Com base no que foi exposto, pode-se dizer que a cultura é fruto da economia e não o contrário. A economia ³ está na natureza. A cultura não. Por isso, a economia é a mãe da cultura. Dessa forma, a cultura é um reflexo humanizado da natureza e representou, para o homem, além de um instrumento de sobrevivência, um recurso para o advento da sapiência, adquirindo, posteriormente, considerações simbólicas defendidas por interpretações teórico-críticas de cientistas humano-sociais.

Por outra, na lógica, aqui, defendida, entende-se que reservar para o ninho, para a caverna, para posterior consumo e uso, com conforto, segurança e aconchego

³ Neste ensaio se entende a economia, não como a ciência que estuda as produções associadas ao consumo, bem como a distribuição e a manipulação das riquezas, mas como uma prática no entendimento das pessoas comuns, dos rurais, dos urbanos, das comunidades; considerando, sobretudo, os nichos ecológicos, na permissibilidade da vida para todos os seres vivos que necessitam economizar, guardar, reservar, consumir e preservar o território e seus recursos alimentares, incluindo o próprio homem.

são práticas da própria natureza. Todos os animais assim o fazem. Já o ninho cultural é um reflexo da naturalidade humana acrescida de uma verve produtiva particular, diferenciada, fora da corrente comum do universo: é ser *humano*. Por isso, foi a necessidade de sobrevivência que criou a cultura, o que não desmistifica o fato de que o homem é pura natureza acrescida de uma liberdade criativa sem limites transformadores: o homem possui uma “dupla natureza, biológica e cultural” (Morin, 2002, p.39).

A cultura surgiu para a sua utilidade para a vida humana, adquirindo formas, considerações e processos estéticos com o decorrer da evolução do próprio homem para demarcar a si mesmo como espécie, cuja diferença das outras é o próprio ato de ter cultura, mas, sobretudo, ter, como distintivo, a principal manifestação da cultura: a complexidade do conhecimento; uma produção humana que Llosa (2013) caracteriza como a *evolução das técnicas e das ciências* (Llosa, 2013).

As outras espécies transmitem informações naturais aos filhotes por instinto. Já o homem transmite essas informações acrescidas pela lógica do conhecimento, logo transmitem informação-conhecimento por instinto natural-cultural.

Particularmente, o *homo sapiens*, surgido como um fruto da negociação entre natureza e cognição, congregou distintos elétrons perceptivos sobre o átomo do conhecimento, um conhecimento surgido da observação de mundo, da curiosidade pelo desconhecido e do consumo dos recursos naturais, de modo que o homem sempre consumiu o que a natureza lhe ofertou, para suprir suas necessidades de energia e funcionamento fisiológico acrescidas pela busca por status, como significante de poder. O status também está na natureza, onde os tipos mais vistosos, as plumas mais brilhantes, os cantos mais belos, os vencedores de batalhas, são considerados os mais aptos para a reprodução.

Mesmo com informações e conhecimentos, transmitidos e inventados, dentro de uma lógica biológico-cultural, todos os seres humanos contemporâneos e futuros carregam e carregarão em seu DNA, marcadores que os identificam como animais, mesmo diante do advento da cultura como fruto complexo do desejo, da curiosidade

e da necessidade de consumir, adquirir e conquistar, mas, sobremaneira, sobreviver e, obviamente, inventar mais cultura para a preservação da própria espécie.

Foi a cultura que permitiu ao homem criar a paisagem, o território, a história e a pré-história. Seus demarcadores estão claramente presentes na arte-rupestre, nos materiais líticos, nos residuais de fogueiras em cavernas, mas também nas artes plásticas, nas transações comerciais, na Sinfonia nº 9 de Beethoven, na indústria, na internet e na biotecnologia. O homem usou a cultura para facilitar o atendimento das suas necessidades econômico-vitais, mas também para satisfazer seus desejos culturais por adquirir tudo aquilo que despertou, no decorrer da história, o seu lado sensorial-emocional de consumo: terras, casas, fazendas, ouro, dinheiro, apartamentos, piano, jato particular, poupança e mesmo férias em cidades históricas chanceladas por um selo de excepcionalidade universal.

Na prática histórica da humanidade, não há distância entre o simbolismo impresso na cultura e o consumo – por necessidade ou desejo – das coisas materiais ou imateriais. Para o homem, tudo é simbólico se ele assim o desejar, inclusive o consumismo. Se ele não necessitar ou mesmo desejar, ele descarta ou destrói. Essa relação entre memória e esquecimento só é relativamente minimizada quando se desperta no homem o seu lado colecionista, sua dependência emocional ao passado, sua idealização de continuidade ou sua estratégia de salvaguarda e preservação da materialidade e da imaterialidade de um patrimônio que ele mesmo inventou para suprir suas carências econômicas, simbólicas e sentimentais. Entretanto, o que é simbólico hoje, foi utilitário, comercial, negociável, representativo de domínio, ou seja, econômico, ontem. Quem criou o simbolismo foram os estudiosos da cultura, mas a cultura não foi criada para ser simbólica. Ela é apenas uma representação idealizada da distinção humana sobre a natureza. E essa distinção tem como seu corolário o ato natural-cultural de comer e todos os processos desenvolvidos pela humanidade para adquirir, dominar, armazenar e facilitar o acesso à comida.

Comer, reservar, dominar, se deslocar: economia da natureza, economia da cultura

Comer era e é para o homem uma prática natural que se transforma em cultura sob a influência do dinamismo histórico-humano, em tempo-espaco-necessidade, considerando, sobretudo, a transformação do alimento cru em cozido pela técnica do domínio do fogo. É a comida que *funde a cultura*, nas palavras de Montanari (2013).

Por ora, uma prática cultural alimentar é antes uma necessidade de sobrevivência físico-natural, de modo a obter-se energia, de modo a se estar satisfeito, do ponto de vista fisiológico, do que uma prática cultural significada pelo simbolismo dos métodos de cozimento, das receitas, dos saberes-fazeres, da oralidade e da estética de apresentação das mesas. Da complexidade primitiva ao desenvolvimento civilizatório e tecnológico, alimentar-se é uma necessidade natural e não cultural para a sobrevivência.

A economia alimentar pode ser explicada pelo ato ou efeito de se adquirir (coletar, caçar), se consumir, mas, também, se reservar e se conservar o alimento para posterior consumo: carne de caça, carcaças, grãos e frutos coletados. Para armazenar esses alimentos é preciso dispô-los, protegidamente, em árvores e tocas, como os esquilos o fazem com suas bolotas, mas, na lógica da história da economia cultural, seus excedentes caçados, coletados (ou produzidos, manufaturados e cultivados) puderam ser negociados com outros da mesma espécie. Eis um dos fundamentos do comércio, enquanto prática econômico-cultural.

Para o homem, a conservação dos alimentos requereu materiais e recursos para carregá-los em seu deslocamento. Inventaram-se bolsas de couro de um animal abatido para carregar comida e utilizaram-se inclusive dos ossos dos animais consumidos para fabricar novas e sofisticadas ferramentas de caça. Os animais abatidos eram cercados por grupos ou indivíduos humanos que se utilizavam de lanças e porretes, além de arcos e flechas e armadilhas, cognitivamente estratégicas, para a prática da caça. A cadeia alimentar da economia de sobrevivência era retroalimentada,

permanentemente, com novas criações humanas de facilitação de acesso ao alimento, sobretudo considerando a caça em grupo e a evolução das ferramentas utilizadas.

Coletivamente, o acesso ao alimento fica facilitado. O homo sapiens criou as sociedades caçadoras, se apropriando, ideologicamente, dos métodos de caça coletiva de outros animais, como hienas, cães selvagens e lobos, que caçam em bandos. A invenção da sociedade, enquanto coletivo cultural, foi baseada na interpretação da natureza.

A lança, o porrete, o arco, a flecha e a bolsa feita com o couro do animal abatido e consumido, coletivamente, são instrumentos da inteligência criativa do homem que, atualmente, adornam os museus como símbolos materiais da cultura, mas que, em sua condição inicial, serviram como objetos criados para a busca por comida para gerar energia, para a sobrevivência, para a necessidade econômica do ser humano. Qual seja, antes de ser institucionalizado museograficamente, o objeto simbólico não tinha símbolo nenhum. Era apenas um utilitário de caça, um recurso na estratégia para se adquirir comida e energia para se buscar mais comida, e, assim, por diante. E a lógica alimentar impressa na natureza humana ressignificada, culturalmente, no terreno de sua universalidade criativa, mostra, claramente, que a economia é a mãe da cultura.

Nas cavernas utilizadas para a proteção contra ataques de animais ferozes, contra as intempéries do calor, dos ventos, tempestades ou do frio e contra ataques de inimigos de outras tribos, os antigos caçadores-coletores desenharam os seus feitos, suas armas primitivas de caça, os animais caçados e consumidos e sua cosmogonia sobre a própria realidade, marcando um território cultural, deixando uma mensagem de domínio contextualizado, determinando e encarregando o tempo de mostrar que estiveram ali, que caçavam e comiam esses animais e ocupavam esse território, ou seja, eram senhores do espaço, da caça, do território, da natureza, da comida.

Com isso, ao marcarem a caverna com uma arte primitiva, atualmente chancelada como um patrimônio cultural que demarca um suporte de memória da humanidade, os homens estão apresentando o alimento que consomem: o gado, o

veado, as aves; deixando mensagens iconográficas que simbolizam uma verdade humana que deriva de um sentido prático de domínio territorial-alimentar sobre o espaço onde encontra-se o alimento. A economia de domínio territorial-alimentar resultou na arte-rupestre, enquanto signo da culturalidade pré-histórica que auxiliou o homem na apresentação da própria biografia territorial, uma biografia humana, reconhecida, universalmente, como uma idealização imaginada de um apelo civilizatório, de dizer: "somos humanos"; "isso é nosso"; "somos comida e território"; e, "estivemos, aqui"!

O domínio do território, particularmente, é uma prática natural das alcateias de lobos, matilhas de cães selvagens, dos felinos... Essa prática está marcada por um tipo de privatização do espaço, do campo de caça e do alimento. O homem herda da natureza a perspectiva reinterpretada da privatização territorial. Privatizar é um dos fundamentos da economia, ao garantir recurso, renda e sobrevivência pelo domínio geográfico e manipulação de cadeias produtivas. No território demarcado, o homem sente-se como um lobo; os reis, caciques, imperadores e líderes são machos-alfa, donos de territórios marcados pela abundância de alimentos, permitindo-lhes, ainda, a facilitação reprodutiva, a expansão das criatividade e a continuidade no tempo. Ao manipular a natureza, ao se alimentar de praticamente todas as formas de vida sobre a terra, ao eliminar uma gama interminável de outras espécies, incluindo outras do próprio gênero, ao inventar o antibiótico e os antivirais, ao permitir-se a longevidade, ao inventar a cultura, o homem atingiu o topo da cadeia alimentar na biologia terrena, projetando uma nova biologia, uma biologia cultural.

Atualmente, as marcas do território, tais como as pinturas rupestres, bem como os sítios sagrados, as antigas ferramentas de trabalho, os instrumentos de caça, as demarcações paisagísticas, os cemitérios antigos e as pontes de pedra são registros de importância arqueológica que determinam uma explicação do processo (pré) histórico por meio de uma interpretação científica do passado para o entendimento do presente, a partir da análise técnico-científica do que está impresso na materialidade observada. Esses elementos, inevitavelmente, são conservados em unidades de

arquivo e laboratórios, onde são analisados, avaliados, medidos e catalogados e muitas vezes expostos em museus históricos e arqueológicos, adquirindo uma função estético-científica, cujos acesso investigativo, acesso de contato visual-sensorial e conservação possuem um preço. Ou seja, paga-se para se ter acesso aos mesmos, como se paga para investigá-los e conservá-los, assim como tiveram um custo energético para serem construídos e utilizados. Mas, não surgiram para a expografia, nem para serem estudados e, sim, para a sua utilidade na sobrevivência e na demarcação territorial. A ciência lhes deu cientificidade. A ciência os transformou em suporte de memória humana. A ciência lhes deu uma simbologia.

Ao se deslocar de um hemisfério ao outro, mais precisamente do sul ao norte e suas laterais geográficas, o homem sentiu o peso físico de sentir frio e agiu como um estilista primitivo ao desenvolver vestimentas feitas com couro de animais abatidos, balizando o mesmo entendimento de que, a mesma vestimenta que adorna o museu arqueológico deriva de uma economia de sobrevivência. Por necessidade alimentar, o frio fez com que todos passassem a vestir as mesmas peles e sapatos de couro forrados com palha. Em busca de comida, o homem fez surgir a cultura do vestuário e a história se encarregou de criar a moda, como objeto de consumo. Eis um outro demarcador de que a cultura é fruto da economia. Há 70000 anos desejava-se uma pele trabalhada com raspadores de pedra. Atualmente, desejam-se casacos criados por renomados estilistas. Satisfação e desejo são primos comportamentais. Portanto, são eles que medem a sua própria interface, ao se aproximarem como dois condicionantes motivadores do ato de se adquirir coisas, em detrimento da simbologia gerada sobre elas. O homem é o que ele necessita e deseja. A necessidade vem da natureza e o desejo da cultura. Sem natureza e sem cultura, não há humanidade.

As necessidades de alimentação (animais, plantas, raízes, brotos, grãos) fizeram não apenas o homem se deslocar para coletar, caçar, conquistar, assentar-se, plantar, consumir, mas, tais sucessos foram sintetizados no uso de recursos como barcos, pontes, rodas e práticas como o cultivo de alimentos e domesticação de animais, incluindo a manipulação de recursos inorgânicos como a água, o fogo, o ar, o barro, a

madeira. Quanto melhor e de maior praticidade a ferramenta, mais animais poderiam ser caçados; quanto melhor e mais segura a embarcação, mais mares revoltosos poderiam ser enfrentados e mais destinos poderiam ser acessados; quanto mais quentes e grossas as peles dos animais abatidos, maior a possibilidade de adentrar e assentar-se sobre zonas frias.

A partir da observância de que a busca por comida e os percalços físicos do deslocamento condicionavam a existência a dores, fome, sede, doenças e frio, o homem desenvolveu duas de suas maiores revoluções: a revolução agrícola e a domesticação dos animais. São esses dois complexos fenômenos históricos que permitiram ao homem manipular, cultivar e criar seus alimentos sem precisar se deslocar, confinando em um espaço delimitado, sobre um território particular, plantações de grãos, árvores frutíferas, ovelhas e cabras, antes animais selvagens, agora geridos sob o uso de ferramentas e muros de pedra e madeira. Para o sucesso histórico desses dois resultantes cognitivos, o homem se apropriou do espaço, combinando domínio territorial-natural com a lógica da demarcação do território, cercado e, agora, transformado em propriedade privada, um dos maiores condicionantes do significado econômico civilizatório.

Na lógica histórica da relação entre economia e cultura, a produção agrícola e a pecuária fazem surgir as primeiras civilizações, grupos e coletividades humanas que se organizam em torno da produção e do consumo, bem como das trocas entre excedentes produtivos. A facilitação da produção e do acesso ao alimento consumido dão ao homem o tempo necessário para produzir pensamentos transformadores que instigam a necessidade de comunicação com outros produtores e consumidores. Os sumérios criam a escrita, fundada na lógica econômica das primeiras transações comerciais e se utilizam, ainda, da invenção de um elemento fundamental na permissão da consagração da transação comercial: o dinheiro, representado nos produtos que eram usados como moeda de troca.

Mais precisamente, alimentação, deslocamento e mercado são os elementos mais significativas e comuns em uma explicação sintetizada da economia no decorrer

da história da humanidade. As cidades, os territórios, a geopolítica, a globalização, surgem dessas referências humano-sociais. A primeira é básica: homem = comida. Comida é sobrevivência, satisfação e conforto, soberania e poder. A segunda foi necessária: homem = deslocamento. A diversidade da civilização se molda no tempo-espaço do deslocamento e nos assentamentos do caminho e do destino final, tendo a comida como justificativa-motor. A terceira foi estratégica: o homem é um ser negociador nato. E o mercado é a consequência imediata dos dois primeiros elementos. Comida + deslocamento = assentamento. Assentamento = produção + autossuficiência e/ou comercialização de excedentes. O mercado surge como um campo de negociações e transações socioculturais balizado principalmente nos alimentos, nas especiarias, nas produções agrícolas, nas carnes, antecipadamente a quaisquer outros produtos manufaturados ou, futuramente, industriais, incluindo serviços, experiências e bens sofisticados de desejo. É a necessidade e as possibilidades de manipulação da comida que permitem o nascimento do comércio.

Retomando, sobre a escrita, como cultura humana, esta surgiu da necessidade econômica de registro das produções, dos valores de comercialização, das quantidades de troca e das formas de transação comercial. Se a comida criou o comércio, ela também permitiu o advento da escrita. Se comer é um ato natural, se consumir e se reservar a comida é um ato econômico; a economia vem antes da agricultura, da pecuária, da escrita, do dinheiro, do comércio e seus resultantes globais. A economia vem antes da cultura e a manipula, também, para a humanização ressignificada da própria economia, agora acrescida de cultura de trocas. É a cultura que permite o advento civilizatório, uma expressão ressignificada da natural economia de subsistência.

Com o tempo, o processo de produção agrícola e o confinamento de animais selvagens domesticados fazem surgir diversas manifestações culturais da história da humanidade. Particularmente, os campos de negociação e consumo, bem como de trocas e transações produtivas, associados a privatização do espaço geográfico e a invenção do dinheiro, fazem surgir aglomerações humanas que justificam a

naturalidade da experiência humano-universal de domínio do espaço, a partir de ocupações coletivas parciais do mesmo. É se agrupando que o *homo sapiens* conquista, efetivamente, o planeta terra. E o agrupamento mais importante da história humana é a *cidade*.

A cidade tem em seu DNA, a lógica da ocupação coletiva de cavernas. Essas cavernas, agora construídas de barro cozido, ficavam repletas de ex-caçadores e ex-coletores que, agrupados, passaram a consumir a comida e os subprodutos da natureza que os camponeses e pastores cultivavam, manipulavam, manufaturavam e ofertavam em um campo de negociação, agora, urbano, e que a evolução dos meios culturais-industriais de produção alimentar, passaram a produzir e ofertar em massa.

Do primitivo, passando pelo clássico, pelo artístico, até chegar ao excepcional, as cidades históricas, patrimônios urbanos chancelados, nada mais foram, em sua gênese, do que assentamentos humanos, arquitetônico-urbanos e comerciais que refletiam a expansão do homem sobre espaços compartilhados de negociação, de industrializações primitivas e de conquistas territoriais, cujos significados iniciais são prescritos pela lógica da sobrevivência, da economia e do poder político, muito antes de qualquer significado artístico-arquitetônico. Criar as cidades, hoje conjuntos culturais raros, simbólicos e excepcionais foi, antes de tudo, uma prática de economização do território ocupado no coletivo. A economia vem antes do simbolismo urbano-arquitetônico.

Já o sucesso da colheita, da pesca, da coleta, da transação comercial, era e é celebrado, até os dias atuais, como um agradecimento especial aos seres invisíveis da natureza que o permitirem. É preciso agradecer, com oferendas (repletas de frutas, legumes, verduras) e sacrifícios (animais e pessoas), às águas, ao vento, às estrelas, ao sol, à lua, à chuva e ao trovão transfigurados em seres mitologicamente idealizados para representar a força da natureza e seus elementos e manifestações de intensidade. É preciso reconhecer e agradecer aos deuses pela abundância dos cardumes, pelos frutos deliciosos, pelo verde das verduras, pela quantidade de trigo, pelas terras conquistadas, pela vitória nas batalhas... assim, criou-se a religião que, culturalmente,

resultou do reconhecimento do homem pela natureza permissiva da sobrevivência e do domínio territorial e, obviamente, da própria natureza. Ou seja, religião é, antes de tudo, um signo humano que nasceu da economia de sobrevivência. Não morrer de fome é ter um crédito dos deuses. E é preciso agraciá-los com o sacrifício da vida ou com parcelas da colheita de sucesso, tanto no espaço rural, quanto urbano.

Na história de sua natureza cultural, o ato ou efeito econômico está na oportunidade dada ao homem, como ser vivo, caçador, coletor, que consome e armazena os alimentos, de, também, negociar, trocar, mensurar, valorizar, distribuir e consumir os recursos, bens e informações que ele coletou ou inventou, dentro de um campo social/territorial (e geopolítico) particular: a humanidade.

Por isso, pergunta-se: há resignificação do simbólico para o econômico? A resposta é não, na medida em que só existe o simbólico se existir níveis de satisfação baseados no comer, conservar, adquirir, conquistar, consumir e, sobremaneira, sobreviver. O simbólico não se antecipa ao econômico e, sim, o contrário.

Toda troca é simbólica por ser composta de significantes que identificam e legitimam uma característica cultural, uma etnia, uma característica produtiva, um ato religioso, uma aproximação diplomática ou manipuladora. Mas, por ser troca, já significa transação, escambo, negociação entre pares e conterrâneos com as mesmas cosmogonias, costumes e práticas ou entre indivíduos e grupos distintos em cor, crença, arte, produção e religião. Neste caso, antes de ser simbólica, toda troca entre os seres humanos é cultural, mas traz a economia em seu signo funcional por basear-se em práticas negociáveis e acordos que resultam em números, produtos e, principalmente, interesses, satisfações e saciedades fisiológicas, emocionais, religiosas e materiais.

A perspectiva ou o acionamento da economia da troca tendem a carregá-la de simbolismos especiais, mas desde que estes simbolismos possam satisfazer os interesses, necessidades e desejos do homem, em seu costumes, hábitos e cotidianos sobre distintos campos experienciais, sobretudo, considerando a preservação da sua cultura, quanto a ruptura com essa, a partir da invenção de novas matérias e

referências culturais geradas no seio da insatisfação, do despertar sensorial para novos sabores, novos cheiros e novas paisagens e da hegemonia da curiosidade sobre o senso comum, permitindo ao homem o enfrentamento da ordem cultural vigente ao assinalar e apresentar ao mundo novas religiões, novos pratos gastronômicos, novas ferramentas, avanços medicinais, corrida espacial e tantas ideias e movimentos que dinamizaram a história.

As trocas simbólicas geradas no seio das necessidades e desejos humanos, permitiram ao homem resolver enigmas que sua curiosidade pelo desconhecido, pelo diferente, pelo antagônico, despertaram, fazendo do homem um desbravador nato do espaço histórico-geográfico. Aliás, é ele que criou o espaço geográfico, logo toda geografia é cultural por promover a repartição dos nichos primitivos em territórios distintos, territórios da cultura, em gênese, formação e dinâmica.

E a execução das trocas simbólicas, também frutificadas no seio da necessidade por comida, do desejo pelo território, da conexão com a diferença e do desejo em decifrar os enigmas da natureza pela lógica da sapiência, foi permitida pelo ato do deslocamento. Para o homem que, desde a pré-história até os dias atuais tem como um de seus fundamentos existenciais a prática dos grandes deslocamentos, conquistar a humanidade, o planeta e o espaço foram acionamentos praticamente fisiológicos, pois há nos homens uma necessidade física de movimento distinta dos outros animais. O curioso na natureza humana é a sua própria, incansável e inesgotável curiosidade pelo desconhecido, por tudo aquilo que confere uma ruptura ao seu senso comum. O homem é o ser vivo mais insatisfeito da natureza. É preciso ter, ver, absorver, trazer, tocar, sentir, comer, conquistar, observar o desconhecido, descartar o que foi entendido e adquirido, para se recomeçar o processo complexo da insatisfação existencial.

E essa busca pelo desconhecido foi uma resposta, além da necessidade de alimentação e reserva de energia, para uma necessidade e um desejo humano de resolução de satisfações e insatisfações alimentares, produtivas e comerciais, mas, também, por necessidades cognitivas, emocionais e espirituais, através de um

incansável avanço tecnológico, estético, religioso, científico e geográfico, além do próprio núcleo territorial-uterino, deslocando-se por pradarias e savanas em busca de comida, desafiando as montanhas e vales por mera curiosidade, realizando peregrinações em direção à templos sagrados, fugindo de guerras e ataques, conquistando outros povos, terras e continentes, buscando conhecimento e status. O homem é um nômade por natureza. O sedentarismo foi a sua prisão histórica. E a modernidade é a culpada. O passado, associado à diferença e à ruptura com a contemporaneidade e com o cotidiano, traz de volta ao homem o sentimento da universalidade do ser; tocar o passado é o triunfo do deslocamento moderno, pois na história da humanidade, persistiu a existência do homem, além da invenção da cultura, porque ele se deslocou.

Ao amplificar os deslocamentos, que criaram novos mundos, novas cidades, novas paisagens, novas comunidades e novas práticas e referências culturais, o homem pagou um alto preço, um preço que a maioria das outras espécies não tiveram de pagar, por não ter cultura e por, instintivamente, escolher a permanência em seus limites naturais-sensoriais. O preço do deslocamento humano foi pago em dor, em doença, desgaste físico-emocional, fome e morte. Mas, a humanidade não apenas sofreu, mas brilhou e abrilhantou a história e a paisagem de diversidade, apresentando ao mundo as distintas formas de ser um humano, gerando no ventre do mundo, uma humanidade nascida pela interminável reprodução do deslocamento.

Os novos assentamentos humanos que surgiram na paisagem terrena permitiram a gênese das mais distintas formas da cultura no seio de distintos povos, rurais, costeiros, em vales, montanhas, margens de rios e cidades. Houve uma perseverança do processo civilizatório que permitiu o surgimento de diversas formas de arte, gastronomia, arquitetura, vestuário, música, tecnologias artesanais e práticas produtivas.

O *homo sapiens*, os caçadores e coletores, os camponeses arcaicos, os primeiros citadinos, os indivíduos e povos isolados, os aldeões e as sociedades de massa criaram a cultura, enquanto reflexo da dinâmica histórica contextualizada em

recortes temporais, na matéria e no hábito que desapareceram ou permaneceram, e a utilizaram e a utilizam como bem necessitam ou desejam, negociando símbolos, ideias e objetos em campos diversos de relações inter-humanas.

Por isso, na cultura humana nunca existiu uma ressignificação do simbólico para o econômico, pois mesmo que tudo no homem seja simbólico, pois fala dele, expressa sobre ele, explica sobre a sua vida, seu grupo sociocultural, suas memórias e história, o acionamento de transformação permanente do ser humano não rejeita o fato de o mesmo ser um resultante da natureza. Mas a cultura é livre, dinâmica, insatisfeita, como o próprio homem, servindo para incentivar novos desejos, novas curiosidades, novos interesses, novas cosmogonias, novas mitologias, novos imaginários e sonhos, novos elementos comportamentais, novas escolhas e motivações do ser, novas culturas, novas simbologias sobre o que antes era econômico e não simbólico.

Não existe, então, uma dimensão simbólica que não seja, inicialmente, de ênfase econômica, pois a vida é medida pela necessidade, antes de ser medida pelo desejo. O necessário é estar vivo, o desejo é se destacar. O necessário é natural. O desejo é cultural. Isto, porque, recapitulando, a cultura é resultado da necessidade humana estratégica de adquirir e reservar energia por meio do ato de comer, do deslocamento, do domínio territorial, da elaboração e do uso da ferramenta, dos resultados estético-criativos, do intercâmbio de bens, pessoas e informações no campo da sobrevivência, da conquista, da manipulação da natureza, da coletividade, da transação comercial, da procura por status e do legado existencialista em deixar, para o futuro, uma marca humana de arte, pensamento, poder e criatividade.

É por isso que, qualquer patrimônio cultural, como legado que demarca uma noção de passado cultural, por exemplo, é, antes de tudo um legado da economia que, a partir de sua ressignificação patrimonial, passa a ser entendido como um símbolo excepcional do passado e de uma cultura, mas que, em seu cerne material ou imaterial, representa, (pré) historicamente, um resultante ou um recurso das produções humanas sobre o espaço.

Pergunta-se: um determinado local sagrado, monumento simbólico e reserva identitária de uma sociedade qualquer, por razões de necessidade desenvolvimentista, pode ser ressignificado através da sua comercialização como recurso/produto de consumo econômico, em detrimento de sua simbologia? Não. Como ressignificar economicamente um sítio sagrado, como recurso material da cultura humana, se o indivíduo, ali enterrado, leva consigo, em seu descanso eterno, os objetos materiais (lanças, escudos, vestimentas) e outros elementos que o significam como um grande guerreiro, como um grande caçador, como um líder espiritualmente chancelado pelo seu poder de conquista e domínio de outros povos, de enfrentamento de lobos, ursos e cães selvagens e seu poder de manipulação da espiritualidade humana? A economia está intrínseca e antecipadamente impressa naquilo que não é visto como simbólico pelo nativo, mas o é, assim, legitimado pelo investigador cultural. Levar o que é seu por direito, quando morto, é muito mais um ato econômico do que simbólico, sobretudo considerando a força militar, a nobreza do título e os resultantes da atuação histórico-cultural dos homens definidos como nobres, escolhidos, guerreiros destacados. Somos o que somos e temos o que temos e sobrevivemos, em razão da existência desses homens que representam a força, a lei, a divindade, a nobreza. A história é seletiva e seleciona os mais fortes por seu simbolismo militar, religioso e cultural em detrimento dos anônimos. A história cultural foi escrita na língua da economia. Ela também é um resultante da economia da força. A simbologia sagrada impressa na materialidade e na imaterialidade dos objetos e expressões representa um significante que resulta da exaltação invisível da dimensão econômica sobre a cultura.

O próprio monumento sagrado é fruto de uma transformação da natureza (pedra, areia, ferro) em objeto de contemplação, de poder, de identidade, de expressão, perante os outros; mas, também, pode significar um símbolo de produtividade. Guerra, caça, poder... são palavras que significam economia: conquista e defesa de territórios, reserva alimentar, grandiosidade político-religiosa e muita, muita comida estocada, muitas ferramentas criadas, muitas espadas forjadas,

elementos consumidos, utilizados, negociados, vendidos, trocados, levados para a tumba... é preciso mostrar aos mortos quem se é; aliás, leva-se consigo o que se é, leva-se parte de si para o *Reino de Valhalla*, onde ir-se-á celebrar e beber com os mortos no *Grande Salão dos Deuses*.

Recapitulando-se, sendo a cultura fruto da economia e não o contrário, o patrimônio dos povos é um bem material ou uma referência imaterial de base sempre econômica. Os animais não têm patrimônio, o homem, sim. Logo, todo o patrimônio cultural assim o é por expressar um significado humano perante a sua diferença da natureza. Somente existe um monumento, um sítio arqueológico, uma pintura rupestre, um saber-fazer, uma celebração, uma expressão e um lugar porque existe uma dimensão natural de economia de energia, de economia comercial, de economia de conquista, de pertencimento à uma lógica produtiva.

E esse legado patrimonial das distintas formas humanas, acrescido de significados estéticos, memoriais, simbólicos e culturais confere ao passado material e imaterial do homem um selo de autenticidade e excepcionalidade que, agentes do tempo-espaço (e da política) que o conferem, definem como especiais, raros e singulares, ou seja, o legado simbólico de um povo, o patrimônio de alguém ou, quem sabe, de todos.

E, se é patrimônio tem valor, pertence a alguém (à um país, ou mesmo à humanidade), ou seja, ele tem dono; é privado mesmo que seja público, sendo logo jurídica, virtual ou fisicamente territorializado em lógicas político-culturais de grupos, povos, Estado-Nações, museus e comunidades. Ou seja, é econômico, mesmo que seja simbólico, principalmente se considerar-se os altos custos de sua manutenção, conservação, preservação, investigação, exposição e acesso (BENHAMOU, 2016). Quantos são os agentes, diretos e indiretos, que recebem tão bem para suas atuações patrimoniais de ordem científica, política, consultiva e comercial? Há simbolismo ou economia nessa condição?

Particularmente à sua apresentação público-privada, por meio de uma expografia museográfica – o que tende a ser considerada uma forma de legitimação

patrimonial – deve-se considerar, antes de mais nada, o seu histórico produtivo-utilitário que mesmo que represente uma camada histórico-cultural e simbólica de determinado grupo ou indivíduo, é repleto de significantes de produção, trabalho, comércio, negócio, renda e suas permissões materiais. Michelangelo criava e vendia sua força de trabalho: seus projetos artísticos. Suas obras simbolizam a memória da arte universal e, atualmente, não possuem preço. Só, atualmente.

Um casarão antigo, atualmente chancelado como símbolo da arquitetura nacional, nada mais representou, em sua gênese, que a moradia de uma família proprietária de longas extensões de terra e produção de café, cacau, leite, carne... ou seja, o que foi arquitetonicamente resultante da lógica econômica é, posteriormente, reconhecido como símbolo da memória nacional de um determinada país. O patrimônio cultural arquitetônico é um subproduto político da economia.

Uma panela de barro, cujo método de confecção envolve a transmissão oral de conhecimentos de transformação do barro úmido em barro cozido, moldado por mãos criativas, nada mais significa do que um objeto utilitário no cotidiano de uma sociedade pesqueira para cozinhar peixes, legumes e verduras para sua alimentação e sobrevivência. Essa alimentação e sobrevivência lhes permitem a continuidade em sua complexidade cultural de prática pesqueira artesanal, de modo a coletar o pescado que é vendido como mais valia de produção e também utilizado como recurso alimentar. Ou seja, são a economia de energia, a economia de subsistência, as necessidades habituais e a economia de transação comercial do pescado que dão significado real ao objeto. Já sua virtualidade simbólica é demarcada, chancelada, inscrita e registrada como referência humana de *saber-fazer* a partir de uma interpretação de sua singularidade cultural. Mas, são os agentes patrimoniais que a determinam e definem, em detrimento da naturalidade dos fatos e da liberdade da dinâmica cultural marcada pela relação memória x esquecimento. Independentemente de qualquer inscrição patrimonial, os valores simbólico-culturais destacados da panela resultam dos valores econômicos impressos em sua função cotidiana.

Quando se trata de uma celebração cultural – de significado simbólico que permite aos homens o agradecimento aos deuses, aos santos, às suas entidades de devoção, sobre as colheitas, vitórias nas guerras, sobrevivência em catástrofes climáticas, entre outros – observa-se que a mesma se manifesta como um evento balizado no uso de muita comida, muita bebida, muitas oferendas, muitos agradecimentos, também pela comida, mas, ainda, pela saúde, pela produtividade. Neste caso, toda celebração, enquanto patrimônio inscrito ou chancelado, tem uma dimensão econômica intrínseca e anterior ao seu significado simbólico, já que há de se agradecer (antecipadamente ao seu entendimento patrimonial) pelas boas safras, pelas boas vendas, pelas boas colheitas, pela boa pesca, pelo bom comércio, pela boa comida, pela boa economia de subsistência permitida pelos deuses e santos.

Com o decorrer do tempo, toda celebração, valorizada do ponto de vista patrimonial, passa a ser reconhecida por sua singularidade e excepcionalidade estético-cultural, adquirindo um selo especial de autenticidade imaterial, mas seu significado intrínseco é de ordem econômica e sua valorização estética tem um custo de organização, promoção, estruturação, produção e consumo.

Outro processo que celebra a antecipação econômica sobre a cultura é o ato de acumular/coleccionar. As pessoas acumulam as coisas, os bens, os alimentos para seu posterior consumo ou para resguardar uma condição simbólico-emocional, mas o fato é que os objetos não surgiram para ser simbólicos e, sim, utilitários, mesmo que os mesmos permitam a emotiva idealização da propriedade do tempo, da memória e do esquecimento. Atualmente, os antigos objetos acumulados e a idealização colecionista consagram um dos fundamentos da patrimonialização como uma prática de valorização dos elementos identificadores da biografia dos povos em sua condição tribal, territorial, ideológica, cultural.

O colecionismo, o cuidado e o armazenamento de coisas do passado e da cultura forjaram o advento do museu, da museografia, mas também do turismo, como prática sociocultural de colecionismo de experiências e lugares. As pessoas guardam as coisas porque significam para elas, mas essas coisas devem ser legitimadas, em

algum momento, pelo olhar do outro, do espectador que observa o objeto e a imagem externada e interpretada dele. Guardar, armazenar e colecionar é nada mais do que acumular, sob a ótica economicista, para posterior consumo emocional. A acumulação e o colecionismo são, ainda, dois fundamentos da permissão de satisfação e atendimento de desejos expressos materialmente no fenômeno do consumismo. Sem suas coisas e as memórias que nela estão intrínsecas, emocionalmente interpretando-se, as pessoas desequilibram-se. Sem adquirir coisas, modernamente pensando, os potenciais consumistas não tem razão de ser, mas, também, de estar; estar é ter status.

Reatualizando, celebrações, museus, artesanato, comidas típicas e suas panelas... todas as formas e expressões chanceladas patrimonialmente possuem um custo de investigação (pesquisa, deslocamento, materiais, equipamentos), de invenção (chancela/inscrição, encontros institucionais, consultorias técnicas), valorização (conservação, preservação, políticas públicas), acesso (logística, estrutura, ingresso de entrada), gestão (funcionários, direção, custos fixos e variáveis de manutenção), de produção (restauração, espetacularização), de exposição (museus, memoriais, espaços de memória, materiais interpretativos), promoção (websites, folhetos) e consumo (acesso sensorial, poder de compra, colecionismo). Ou seja, manifesta-se na idealização da organicidade patrimonial, uma cadeia produtiva e um efeito multiplicador sobre todos os indivíduos e organismos envolvidos em sua complexidade econômico-cultural: “sempre que reina o fetichismo patrimonial, o comércio prospera” (BENHAMOU, 2016).

E o corolário de toda essa necessidade natural e todo esse desejo cultural pelo consumo sensorial do patrimônio inventado, chancelado e prestigiado está presente no comportamento do viajante atual, um viajante moderno que reproduz os movimentos de outrora por meio de deslocamentos pendulares organizados em busca de passado, em busca de si mesmo, enquanto caçador e coletor contemporâneo que, além de comida, busca conhecimento, status, espiritualidade e reequilíbrio emocional, praticando *turismo patrimonial*.

Turismo patrimonial

O turismo patrimonial é um fenômeno sociocultural de motivação para o deslocamento pendular em busca de atrativos histórico-culturais institucionalizados por selos de chancela e inscrição como patrimônios, materiais e imateriais, mundiais, nacionais, regionais e locais.

Não se faz turismo patrimonial, como prática indireta, associada a outras formas de se fazer turismo. Se faz turismo patrimonial porque se quer fazê-lo. É preciso ter breve ou intensa consciência patrimonial para se praticar turismo patrimonial, do contrário é apenas mais um contato com o patrimônio enaltecido pelas informações visuais e emocionais exaladas e externadas dele, sem nenhuma consciência de seus significados simbólicos, artísticos ou memoriais. Por outra, o turismo patrimonial pode gerar uma consciência patrimonial a partir dos efeitos que o contato com a memória material ou imaterial dos povos pode despertar nos viajantes: um sentido existencialista, uma noção de pertencimento cultural, uma consciência de passado e da cultura em torno da arte, da estética, da memória, dos fatos históricos, do ser humano.

O turismo patrimonial pode ser conceituado, em lateralidade, como um segmento de turismo cultural que promove a mercantilização do patrimônio histórico-cultural, material ou imaterial, dos povos no atendimento de demandas de viajantes motivados e direcionados ao consumo da oferta de passado presente no legado patrimonial.

A mercantilização turística do patrimônio o transforma em um produto negociável e negociado por meio de incentivos e práticas comerciais desenvolvidas em um campo de trocas: um *mercado*; mais precisamente um *mercado turístico-patrimonial*.

No mercado turístico-patrimonial, o mesmo assume-se como um segmento da economia de serviços que se materializa em torno da negociação entre produção e

consumo turístico do *patrimônio*, por meio de uma experiência sensorial idealizada de contato com o passado. Mas, o patrimônio não é o passado. O patrimônio é o presente... uma invenção humana que tende a ser potencializada, também, como recurso territorial *para o desenvolvimento, para o futuro* (VARINE, 2013).

A permissividade entre a (i) materialização patrimonial e seus resultantes mercantis, alcançados no turismo, é oportunizada pela idealização e captação/assimilação da motivação pelo consumo de um produto que instigue o contato com tudo que represente o antigo, o raro, o excepcional. E alcançar o passado também exige um deslocamento, mas um deslocamento não apenas físico, mas de consciência. E o turismo é a verdadeira máquina do tempo ao permitir o retorno, virtual e irreal, do *homo turísticos* a um tempo-espço encerrado na história, mas reapresentado, espetacularmente, como uma experiência autêntica no presente.

Identificados nele e externados do patrimônio, a história, a memória, o passado, a identidade, a estética, os costumes, a tradição e os símbolos das culturas antigas adquirem um valor emocional indescritível, mas para tocá-los, senti-los, cheirá-los, escutá-los e prová-los há de se pagar um preço, um ingresso, uma taxa, um valor de negociação no campo do fenômeno turístico-patrimonial e a viagem no tempo pode ser paga em dinheiro, cartão de crédito ou pode, mesmo, ser gratuita, se considerar-se o acesso a núcleos abertos de cidades históricas, lugares públicos de memória, ruínas abandonadas e hospitaleiras e solidárias comunidades tradicionais.

Para os incentivadores, empreendedores e consumidores do turismo patrimonial (ligados ao turismo, ao patrimônio ou a ambos) os elementos destacados no patrimônio são, estrategicamente, considerados no objetivo-processo de sua transformação em um produto que possa gerar dinheiro, renda, trabalho, desenvolvimento, ou seja, uma economia de coisas potencialmente positivas. Por outra, essa economia turístico-patrimonial tende a gerar, ainda, problemáticas como violência, concentração de renda, gentrificação e superlotação turístico-patrimonial que pode por em risco os seus valores artístico-estruturais.

Para o bem ou para o mal, o turismo patrimonial não resguarda, em nada, o flagelo do patrimônio, um flagelo que se manifesta na combinação da necessidade de sua salvaguarda com a inevitabilidade do interesse de acesso tátil por tudo aquilo que os etnólogos de urgência da *maquinaria patrimonial* (JEUDY, 2005), chancelam como excepcional, raro, singular, representativo da arte, da criatividade e da memória da humanidade, de um Estado Nação, de uma comunidade local. A vontade de tocar, sentir, cheirar, ouvir, consumir o patrimônio é maior que o seu significado simbólico, pois o homem que o deseja é o mesmo homem que o criou. O patrimônio cultural é uma criação humana. Ele pertence ao homem, pertence a humanidade.

E, se o patrimônio é de todos, da humanidade, nacional ou local, teoricamente, ele pertence a todos os humanos, pois fala, representa e sinaliza a presença humana. E ao ser de direito universal, nacional ou local, passa a ser, também, uma propriedade da natureza e da história cultural sobre ela. Da natureza, por ser feito de pedra, areia, barro, matérias primas cruas e da história por ter sido sintetizado na manifestação da cultura, um produto da criatividade humana, para servir ao próprio homem, para dar a ele um sentido de permanência temporal, um significado existencial.

Por isso, milhões de pessoas se deslocam ao redor do mundo em busca do patrimônio, em busca de passado, pois estão em busca de si mesmos, pois tudo em nós é passado, mas, inevitavelmente, também é futuro. E tanto a expectativa quanto o temor do futuro fazem o homem necessitar de algum sentido que o enquadre em uma realidade memorial, uma conexão com raízes, a conjuntura do ser. Não há futuro sem passado. E o homem, no presente, permite a conexão desses dois elementos temporais desconhecidos, através da espetacularização do tempo, da invenção imaginada do ontem e do amanhã. Para os viajantes modernos, o turismo patrimonial é a verdadeira (emocionalmente pensado) e virtual (tecnicamente pensando) *máquina do tempo*.

E o significado do patrimônio, associado ao turismo, está além de sua chancela, exposição e proteção excessiva pelos agentes patrimoniais. Sua dinâmica é livre e seu congelamento é errôneo e institucionalmente ganancioso. Assim como a natureza é

dinâmica, a cultura, como um resultante humano para distinguir-se na natureza, também é dinâmica, tanto em sua materialidade, quanto imaterialidade, acrescida de novos significados, usos e formas, se assim for o interesse dos seus detentores morais, culturais e históricos.

Para os viajantes contemporâneos, a herança patrimonial dos povos, associada à economização da vida moderna, sintetiza-se, emocionalmente, como um atrativo especial, ou melhor, excepcional auxiliando-os em sua compreensão de mundo. E esta atração é potencializada não apenas pelos selos e chancelas de autenticidade artístico-memorial, nacionais e internacionais, mas por um selo de tempo, uma inscrição de humanidade, atraindo fluxos de indivíduos e grupos àvidos pelo consumo de um passado que justifique uma ruptura com o cotidiano, com a vida consumista e, principalmente, com a *liquidez* e a *fragilidade* das relações humanas, em solitárias tentativas de enfrentamento das incertezas da vida moderna (BAUMAN, 2004).

Por isso, além de fomentar status e além de instigar o conhecimento, o mercado internacional de exaltação do passado oferta-se, através do turismo patrimonial, principalmente, como um bálsamo emocional para os indivíduos marcados pela carência de raízes, de família, de história, de memória, de perspectivas de futuro, mas, sobremaneira, carentes de natureza, carentes de si mesmos, enquanto caçadores e coletores vagando por savanas, bosques e selvas de concreto.

Referências

BAUMAN, Z. *Amor líquido: sobre a fragilidade dos laços humanos*. Tradução: MEDEIROS, C.A. Rio de Janeiro: Zahar, 2004.

BENHAMOU, F. *Economia do patrimônio cultural*. Tradução: KOLLERITZ, F. São Paulo: Edições Sesc São Paulo, 2016.

HARARI, Y. N. *Sapiens: uma breve história da humanidade*. 33ª ed. Tradução: MARCOANTONIO, J. Porto Alegre, RS: L&PM, 2018.

JEUDY, H-P. *Espelho das cidades*. Tradução: JANOWITZER, R. Rio de Janeiro: Casa da Palavra, 2005.

LLOSA, M.V. *A civilização do espetáculo: uma radiografia do nosso tempo e da nossa cultura*. Tradução: BENEDETTI. I. Rio de Janeiro: Objetiva, 2013.

MONTANARI, M. *Comida como cultura*. Tradução: ANDRADE, L. M. 2ª ed. São Paulo: Editora Senac São Paulo, 2013.

MORIN, E. *Meus demônios*. 3ª ed. Tradução: DUARTE, L. & MEIRELES, C. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil, 2002.

VARINE, H. *As raízes do futuro: o patrimônio a serviço do desenvolvimento local*. Tradução: HORTA, M.L.P. Porto Alegre: Medianiz, 2013.

URRY, J. *O olhar do turista: lazer e viagens nas sociedades contemporâneas*. Tradução: MOURA, C.E.M. São Paulo: Studio Nobel: SESC, 1996.

TURISMO PATRIMONIAL EM TERRITÓRIOS DE BAIXA DENSIDADE: O EXEMPLO DE MAÇÃO (CENTRO DE PORTUGAL)

Sara Cura ⁴

Pedro Cura ⁵

Luís Mota Figueira ⁶

Sara Garcês ⁷

Margarida Morais ⁸

Luiz Oosterbeek ⁹

Anabela Pereira ¹⁰

1. Turismo Patrimonial e territórios de baixa densidade

O Turismo Patrimonial como segmento que representa a valorização dos territórios para uso económico e cultural, tem especial importância nas geografias designadas de baixa densidade. O Turismo Patrimonial pode contribuir para esse desiderato. Partindo-se desta premissa concentramos a nossa atenção nos aspetos positivos e negativos, que a apropriação da natureza e da cultura sempre suscitam: a persistência das gentes sobre os espaços de sobrevivência e os traços emocionais que ela expressa, é património e capital social que importa considerarem-se.

⁴ Museu de Arte Pré-Histórica de Mação, Instituto Terra e Memória, Centro de Geociências da Universidade de Coimbra (u. ID73-FCT), 0saracura0@gmail.com

⁵ Museu de Arte Pré-Histórica de Mação, Instituto Terra e Memória, Centro de Geociências da Universidade de Coimbra (u. ID73-FCT), 0pedrocura@gmail.com

⁶ Professor Coordenador do Laboratório de Turismo do Instituto Politécnico de Tomar – L-tour.ipt, lmota@ipt.pt

⁷ Centro de Geociências da Universidade de Coimbra (u. ID73-FCT), Instituto Terra e Memória, Instituto Politécnico de Tomar, saragarces.rockart@gmail.com

⁸ Museu de Arte Pré-Histórica de Mação, Instituto Terra e Memória, Centro de Geociências da Universidade de Coimbra (u. ID73-FCT), margarida.morais@gmail.com

⁹ Instituto Politécnico de Tomar, Instituto Terra e Memória, Centro de Geociências da Universidade de Coimbra (u. ID73-FCT), loost@ipt.pt

¹⁰ Museu de Arte Pré-Histórica de Mação, Instituto Terra e Memória, Centro de Geociências da Universidade de Coimbra (u. ID73-FCT), belaborralheiro@gmail.pt

Desde a mais antiga manifestação de fixação humana no Vale do Ocreza que diversos sinais, muitos deles silenciosos e difíceis de encontrar, se impuseram. Como sentinelas de um segredo, como bandeiras de um tempo ido, como imagens de desvanecidas realidades onde foram gerados, foi a espessura histórica, o passar do tempo e a atenção dos seres humanos, que lhes deu estatuto e valorização. Na procura incessante do que pensa ser, o ser humano acumula experiências e visões, delinea estratégias, fixa métodos de viver e de estar, executa sonhos e empreende. O turismo é um fenómeno social, cuja expressão económica/empreendedora é estruturante para a sua imposição territorial onde a vertente emocional do encontro visitante-visitado, se torna componente distintiva.

O Turismo Patrimonial é, na constelação de segmentos de que se compõe a atividade turística global, uma componente do Turismo Cultural. Os territórios são, por um lado, o que a natureza lhes propicia como potencial natural e, por outro lado, o que a humanidade foi capaz de acrescentar a essa base pré-existente. Nesta lógica, a criação e manutenção dos traços civilizacionais depende da forma como natureza e humanidade se foram relacionando, nomeadamente na perspetiva de conservação dos patrimónios tangíveis e intangíveis. Nesta configuração, a estruturação de visitação aos territórios encontra na roteirização para fins culturais e turísticos, uma ferramenta que envolve a tríade pessoas-territórios-organizações. Em conformidade com o encontro entre turismo e património, o papel da gestão do território e suas componentes de estudo e valorização de projetos de intervenção é deveras relevante. Desde logo, pela aposta na observação científica e técnica prévia aos traçados necessários de circuitos locais, de itinerários regionais, de rotas nacionais e/ou internacionais.

O papel dos estudos que a Arqueologia promove e a interdisciplinaridade assumida na contemporaneidade concitam novas “formas de ver” o fenómeno turístico, incorporando-o, nessa dinâmica, a novas “formas de salvaguarda patrimonial”. Se o empoderamento das comunidades locais for uma preocupação das medidas de política e se as Academias se souberem integrar produzindo conhecimento

útil aos processos de valorização territorial, os testemunhos patrimoniais utilizados na turistificação inteligente, tanto naturais quanto culturais, significarão benefícios partilhados. As pessoas terão mais oportunidades de emprego se, porventura, a aposta numa experiência turística integrada for persistentemente praticada e criar mais economia.

A resiliência demonstrada pela comunidade maçaense perante as dificuldades de desenvolvimento territorial de base comunitária, mas assente na estratégia europeia e, em termos globais, reforçada com a atenção especial da programação da ONU e da UNESCO para as próximas décadas é, no presente momento histórico, um resultado que pode ser catapultado para novos paradigmas. Se a terra e a memória estão consolidados em termos sociais e se a capacidade de mobilização do Poder Local é um dado da equação “Cultura Territorial de Mação” então, numa dimensão de modernidade, a integração mais consistente das atividades turísticas e, portanto, da economia a elas associada, tem espaço para se afirmar com maior visibilidade. A este propósito, a notoriedade dos equipamentos culturais e das infraestruturas que neste momento estão inventariadas e disponíveis para a função turístico-cultural, é base considerável que, com aproveitamento da investigação científica de que a comunidade local e as comunidades envolventes, bem como das comunidades estrangeiras que ilustram os grupos de estudantes e investigadores internacionais, asseguram.

A experiência turística vive, como propomos na nossa linha de investigação/ação em Turismo Cultural de seis elementos inseparáveis: 1 - A Viagem; 2 - O Alojamento; 3 – A Restauração; 4 – O Entretenimento e Lazer; 5 – A Segurança e Saúde; 6 – O Acesso a Bens e a Serviços Complementares. Desta forma é possível conciliar o ato turístico, ou seja, o encontro entre visitantes e visitados, como algo que, para além de ser turismo é uma experiência social única. O Projeto MovTour pretende dar base de sustentação científica a esta realidade. Aliás, esta experiência é assegurada, por um lado, pelo potencial da natureza singular do município e dos municípios confinantes como mancha de destino turístico e, por outro lado, pelo potencial cultural, autêntico, que a sociedade proporciona a quem visita este espaço

geográfico e contacta com as suas populações. O sentido de lugar, o «*genius loci*» tem particular expressão na zona habitada porque os declives, planaltos e vales o determinam. As possibilidades e os limites jogam-se na relação do ser humano com o meio natural.

O peculiar sentido captado pelo viajante por terras de Mação, sensitivamente fruído através da impressão causada pela paisagem onde, geologia, floresta e ruralidade consequentes, afirmam traços específicos no contexto geográfico regional de que a Anta do Rio Frio ou a gravura do Cavalo do Ocreza tornam mais distintivos e únicos, é um ponto fundamental da roteirização em aberto. Uma roteirização patrimonial que une dois mundos e que enlaça duas realidades numa só: o casco histórico de Mação e o espaço rural fundem-se numa especificidade concreta. A sua abertura à descoberta significa também, uma abertura de mentalidades apostada no que é a ligação tradição e modernidade.

No tempo e no espaço, desenhar e concretizar dinâmicas económicas, culturais, sociais, científicas, técnicas e, portanto, de competitividade territorial assente nos valores pré-existentes e na capacidade comunitária para elaborar novos valores, é o grande desafio. A gastronomia, a manobra da agricultura mais antiga, a pastorícia e a vida aldeã aconchegam-se ao que de mais moderno chega ao território maçaense pela via digital, proveniente das proximidades e dos confins de um globo cada vez mais pequeno, cada vez mais plural e, contraditoriamente ou não, cada vez mais igual. São visibilidades e modos de ser e de estar agregados ao espírito de lugar que dão estrutura a cada destino turístico: nesse aconchegar à modernidade ganha forma a singularidade de cada lugar.

Os verdes campos e as ribeiras, os edificadros mais antigos e as soluções construtivas contemporâneas, os traçados rodoviários mais primitivos e os modernos estradões, os cheiros e as cores, as festividades e manifestações de cada freguesia e da sede de concelho, as empresas e as suas redes de comercialização nacional e internacional, a academia em todos os níveis de ensino e a Cátedra UNESCO, a etnografia e as artes e ofícios que ainda perdura, a gente laboriosa e os objetos que

a rodeiam, enfim, são o conjunto que importa considerar-se na projeção turística que a Estratégia Turismo 2027, do Turismo de Portugal, I.P. avança integrando os 17 Objetivos de Desenvolvimento Sustentável da Agenda 2030 da ONU. A exploração do Turismo Patrimonial arqueológico e paisagístico faz parte da agenda política do município. A fruição das praias fluviais e o Turismo Científico combinam conhecimento tácito e conhecimento científico. Significam apostas de futuro.

2. O território de Mação

O concelho de Mação situa-se no Centro de Portugal, no vértice de três regiões distintas: Beira Baixa, Alentejo e Ribatejo. Tem uma extensão de cerca de 400km e divide-se em 5 freguesias: Cardigos, Amêndoa, Carvoeiro, União de freguesias de Mação, Penhascoso e Aboboreira, e Ortiga. A sua singular posição faz de Mação um território muito diverso em paisagem, cultura e património. De norte a sul do território de Mação percorremos serras e vales profundos e estreitos, ora de xisto, ora de quartzito. até chegarmos ao Vale do Tejo no extremo sul. Temos em Mação, o Atlântico e o Mediterrâneo, magistralmente descritos pelo geógrafo Orlando Ribeiro (Ribeiro, O. 2011 [1945]).



Fig. 1 Mapa com localização, acessibilidades e pontos de interesse turístico de Mação (Imagem do arquivo da Câmara Municipal de Mação)

Uma vida de agricultura e pastorícia nas serras e uma vida de pesca e navegação no Tejo até meados do século XX, deu progressivamente lugar a extensões contínuas de floresta de Pinheiro Bravo e Eucalipto. Apesar destas monoculturas que ocupam praticamente todo o território de Mação, há ainda, em pequenos nichos naturais, sobretudo nas margens, inúmeros cursos de água, uma enorme biodiversidade. A variada geomorfologia, também do ponto de vista geológico Mação é terra de transição, resultou numa fixação humana desde a pré-história antiga até à actualidade expressa num riquíssimo e variado património arqueológico e histórico (acampamentos, povoados, fortificações, monumentos megalíticos, arte rupestre, complexos de mineração proto-históricos e romanos, *vicus*, vilas e termas romanas, pontes e vias romanas e significativos monumentos religiosos). Acresce ao Património

Arqueológico e Edificado, um riquíssimo Património Imaterial ligado aos usos e costumes, gastronomia, romarias e festividades religiosas, das quais se destaca a celebrações dos Passos que antecedem a Páscoa. Também o Património Geológico é riquíssimo, com formações singulares e inúmeros fósseis e icnofósseis de várias idades, com destaque para as famosas trilobites de Mação.

Mas se é certo o seu potencial patrimonial, também são evidentes os problemas e desafios que Mação enfrenta. O concelho integra os denominados territórios de baixa densidade demográfica, cujas problemáticas se estruturam em torno de três vetores: a) baixa densidade e dispersão demográfica e envelhecimento e isolamento da população; b) baixa diversidade de atividades económicas e reduzidas oportunidades de emprego; c) perda de coesão sociocultural, que por sua vez diminui a atratividade territorial para investimentos externos.

Acresce a estes três vectores os problemas decorrentes da monocultura florestal que ciclicamente é fustigada por enormes incêndios, provocando uma significativa quebra económica e um problema ambiental.

Mação enfrenta a crise rural de que o despovoamento é a principal consequência. Sem gente a cuidar do campo é muito difícil contrariar os incêndios, também potenciados pelo avanço do deserto meridional para norte. Um enorme dilema se coloca quanto ao futuro deste território e cada vez que arde, cada vez que se vai um jovem e cada vez que morre um idoso, vai-se também o património, a memória, a identidade e a vitalidade.

Pensar no futuro aqui, é não separar a cultura da economia, numa estratégia de desenvolvimento, recuperação e sustentabilidade que também se apoie no Património Cultural, elemento de fundamental identidade de quem aqui vive e resiste, e porque não de atratividade para fixação de novos habitantes ou turistas. O projecto de preservação do Património Cultural que o Museu de Mação leva a cabo, e que aqui apresentamos, começa nos habitantes de Mação, mas pretende também afirmar identidades e especificidades que atraem interesses e turistas. É, assumidamente, uma

parte do combate à desertificação e ao despovoamento, e não é por isso somente um “projecto cultural”.



Fig. 2 Ermida de Santo António no topo de serra de formação quartzítica (freguesia de Cardigos no norte do Concelho) (Foto do acervo fotográfico do Museu de Mação)



Fig. 3 Linha ferroviária junto ao Tejo na Barca da Amieira, histórica ligação fluvial entre a Beira Baixa e Alentejo (extremo sul da freguesia de Envendos). (Foto do acervo fotográfico do Museu de Mação)

3. O Museu de Arte Pré-Histórica de Mação e do Sagrado do Vale do Tejo

Com a descoberta a 6 de Março de 1943 do conjunto de peças da Idade do Bronze conhecidas como o Tesouro do Porto do Concelho começa a história do Museu de Mação, que teria, em 1946, um segundo momento nuclear, no Castelo Velho do Caratão. O protagonista deste ciclo fundacional foi o Dr. João Calado Rodrigues que projetou o Museu de Mação e teve sempre a preocupação de dar a conhecer às gentes de Mação o seu Património.

O Dr. João Calado Rodrigues não viu o seu sonho realizado, mas o seu legado foi retomado pela Dr^a Maria Amélia Horta Pereira, que viria a orientar a conceção e a inauguração do Museu Municipal. Pela sua mão segue-se a etapa de concretização do projeto museológico, sempre com a preocupação de ligação à comunidade e à investigação, por si coordenada, e durante a qual procede a novas intervenções arqueológicas que consolidam uma visão integrada do património cultural e natural do concelho (na antiga exposição).

A terceira etapa, a partir de 2001, inscreve-se na mesma lógica de pesquisa e envolvimento social das anteriores, olhando agora para a dimensão internacional e incorporando componentes como a experimentação, o ensino superior e a internacionalização. Neste novo ciclo, foram assumidos três alicerces fundamentais: as coleções e sítios arqueológicos e históricos de Mação e da região; a relação com a comunidade de Mação; e a articulação estreita com o ensino superior e a dimensão internacional, privilegiando a relação com o Instituto Politécnico de Tomar (Oosterbeek et al, 2009, 2011).

Este tripé permitiu, nos últimos anos: alargar as atividades do Museu e consolidá-lo como uma referência em termos nacionais e internacionais; atrair novos residentes para Mação (estudantes e pesquisadores) e alargar as equipas de trabalho; estruturar uma rede que envolve hoje equipas em quatro continentes e um Centro de Investigação avaliado como excelente pela Fundação para a Ciência e Tecnologia; promover dezenas de projetos de investigação, ensino e cultura (maioritariamente financiados pela União Europeia); estruturar, junto com a população, diversos

projetos, com destaque para os Espaços de Memória em distintas freguesias; organizar uma das maiores bibliotecas especializadas em arqueologia em Portugal; afirmar Mação como centro de referência em arqueologia, património e gestão do território (Cura e Oosterbeek, 2016).

O Museu de Mação cresceu regularmente em número de utilizadores, de menos de 200/ano (2000) para mais de 15.000 (2010), recuando depois para 12.000, e estabilizando nos 10.000 (recuos registados após a entrada em vigor das portagens na A23 e, depois, do agravamento da crise económica). Mesmo neste contexto, o Museu foi crescendo em actividades. O impacto no sector de serviços não administrativos de Mação representava, em 2012, cerca de 30% do volume de negócios (estudo realizado por uma empresa). A equipa nuclear, interinstitucional, inclui num primeiro círculo as especialidades de arqueologia, antropologia, história, geologia, engenharia geográfica, biologia, paleontologia, filosofia, pedagogia, comunicação, direito, economia e gestão.

O programa do Museu é, na sua essência, um programa que assume a população local como sua primeira prioridade, numa óptica que intervém na reorganização social (Cura e Oosterbeek, 2016). O papel do Museu é o de promover espaços de encontro, de reflexão, de construções de conhecimento e de novos conceitos, e de elaboração de juízos críticos. Por isso, quando se iniciou o processo de reorganização do Museu, em 2002, se começou por elaborar um extenso inquérito à população, que tocou cerca de 10% da população do concelho (mais de 30% da população adulta).

Até esta data, foram directamente envolvidos 85% das pessoas da vila e 60% das pessoas do Concelho. As iniciativas do Museu são orientadas por critérios académicos, mas sempre em diálogo com a população, e no pressuposto de que o Museu deve servir o conjunto da população e não apenas os seus visitantes.

No quadro do desenvolvimento do Museu, o crescimento da dimensão da pesquisa e da dimensão internacional de projetos aplicados, levou à criação, a partir de 2010, do Instituto Terra e Memória. Esta entidade, constituída por iniciativa

conjunta do Instituto Politécnico de Tomar, do Município de Mação e de duas ONGs de património e pesquisa, é uma instituição independente, de direito privado mas focada no interesse público.

O ITM definiu em 2012 a sua missão: *desenvolver Respostas culturais para problemas e dilemas sociais, culturais e ambientais, através da valorização da memória e das ciências, numa lógica sistémica.*

Esta missão apoia-se na compreensão de que as ciências humanas devem, na actualidade, contribuir directamente para a gestão territorial, constituindo-se como plataforma operacional para promover na sociedade uma integração adequada dos domínios das artes e das ciências, em torno da valorização da tecnologia e da criatividade, para que a sociedade e os cidadãos possam desenvolver recursos críticos para enfrentar os dilemas do século XXI. Trata-se de uma missão que o ITM já cumpre, com diversas parcerias, em projetos na Europa, em África, na Ásia e na América do Sul. O núcleo desta missão é a tecnologia, estabelecendo a ponte entre as sociedades do passado e do presente, com base na arqueologia e em torno da gestão integrada do território. Trata-se de uma plataforma com projectos de diferentes dimensões em 13 países, estruturadas na base de duas grandes linhas de actuação: arqueologia (mais relevante e conhecida em Portugal) e gestão integrada do território (mais relevante fora do País). Nesta data, o ITM, com o Museu de Mação, é referência para muitos municípios e projetos de arqueologia, de gestão patrimonial e de gestão territorial em diversos países e tem inspirado projetos similares noutros continentes.



Fig. 4 Antiga Escola primária de Mação atualmente Instituto Terra e Memória (Foto do acervo fotográfico do Museu de Mação)

3.1 Exposição Gesto e Arte

O sentido do tato não é o mais valorizado quando pensamos na nossa relação com o mundo em geral, quando comparado com a visão (que nos ajuda a imaginar o mundo, ou seja, que inspira a imagem que dele temos), a audição (que nos ajuda a definir as noções de proximidade ou distância), o olfato (que apoia as nossas opções de inclusão ou exclusão) ou o gosto (que condiciona as nossas afinidades culturais nesse lugar onde decidimos boa parte do que somos... a mesa).

O tato é, porém, uma espécie de *rendimento máximo garantido*. Somos em primeiro lugar através dele, quando nos formamos ainda no ventre das mães, e recorremos a ele sempre que os outros nos falham (caminhando às escuras, sentindo a textura da comida, ...) e, sobretudo, quando aprofundamos a nossa dimensão relacional (amor, raiva, todas as emoções se estruturam sobretudo através do tato). Evocamos o nosso comportamento pelo tato (*andar a pisar ovos, ou como um elefante numa loja de porcelanas, ...*) e sem ele os nossos músculos não se atuariam do mesmo modo, impossibilitando a invenção de novas motricidades e condenando-nos à atrofia muscular, e com ela à atrofia do músculo cerebral. O tato é, com efeito, uma

componente determinante do nosso raciocínio causal, que nos ensina, pela experiência do prazer e da dor, a conexão entre fenômenos e a irreversibilidade dos processos materiais.

Por toda a nossa existência, fomos, pelo tato, construindo extensões do nosso corpo que acumulassem o conhecimento e os processos de conhecimento, indo para além do tato, mas sem nunca o dispensar. Recitar, representar, desenhar, escrever... são experiências táteis que potenciam a dimensão intangível do conhecimento, integrando-a plenamente com os nossos corpos.

A Humanidade é condicionada por fatores endógenos (as maravilhas e os disparates que fazemos) e exógenos (largamente mais relevantes, mesmo quando pensamos que tudo depende de nós e nos erguemos à categoria de demiurgos), que desencadeiam processos de adaptação e transformação. Isso sempre foi feito, no passado, através da reflexão e da experimentação, ou seja, integrando as dimensões abstrata e empírica do raciocínio. Qual será a nossa efetiva capacidade de adaptação e transformação material, quando depositamos os processos de inteligência e raciocínio apenas na dimensão intangível, digital? Como poderão os nossos músculos cerebrais continuar a aprender, quando a diversidade de gestos que nos é requerida, para fins diversos, é cada vez menor?

A exposição "Do gesto à Arte", no Museu de Mação, foi concebida partindo destas preocupações e da compreensão da relação que existe entre a gestualidade e o desenvolvimento cognitivo, destacando a ambivalência da gestualidade como criadora de materialidades e como instrumento de criatividade e comunicação.

O percurso expositivo estrutura-se em três dimensões: gestos que transformam o território (desflorestar, construir estruturas habitacionais, organizar espaços simbólicos e rituais); gestos que transformam as matérias primas em objetos (física, química, composição, reciclagem – através de artefactos líticos, em fibras orgânicas, cerâmicos e metálicos); gestos que se revelam de forma oculta (arte).



Fig. 5 Exposição permanente «do Gesto à Arte» (foto do acervo fotográfico do Museu de Mação)

3.2 Atividades de socialização do conhecimento

Todas as visitas são guiadas (excepto se os visitantes pedem para circular sem acompanhamento) e orientadas na perspectiva da problematização, sendo que esta varia de acordo com os interesses e formação de quem guia e de quem visita, visando transformar as visitas em momentos de reflexão e de debate, e não mero “consumo de informações”. O mesmo princípio norteia o *Projecto Andakatu*, de ensino da arqueologia pelas artes e ciências. Neste caso, um personagem que se veste com «roupas» do Paleolítico Superior ou do Neolítico, envolve os visitantes em ateliês de experimentação (talhe de sílex e quartzito, cerâmica, pintura, culinária ...), não de forma meramente lúdica, mas inscrevendo essas experimentações no âmbito dos programas de investigação sobre tecnologias pré-históricas, que o Museu e o Instituto Terra e Memória desenvolvem (Cura, S., Cura, P., Oosterbeek, L. ,2008; Cura, S. Oosterbeek, L., Cura, P. 2011; Oosterbeek, L., Cura, S., Cura, P. 2007) .



Fig. 6 Atividade de socialização do conhecimento com reprodução experimental de técnica de pintura pré-histórica (Foto do acervo fotográfico do Museu de Mação)

Desde a reabertura do Museu em 2005 que as actividades de socialização do conhecimento privilegiam a construção de juízo crítico e não reduzindo a didáctica a uma popularização simplista dos resultados da investigação, procurando envolver os utilizadores do museu (jovens e adultos), sem formação específica em arqueologia, nos problemas da investigação científica. Nesse sentido, são organizados workshops com as mais diversas temáticas que envolvem pesquisadores e especialistas, a comunidade e visitantes.

Os programas educativos do Museu têm desenvolvido diversos projetos com o Agrupamento de Escolas de Mação, bem como com a Universidade Sénior de Mação. Desta forma, procura-se envolver de forma criativa, nas temáticas do património, a comunidade numa lógica intergeracional, onde cada um pode dar o seu contributo para a preservação e valorização do património de Mação.

Com regularidade são organizados passeios pedestres e visitas guiadas a sítios arqueológicos, destacando-se os passeios guiados às gravuras rupestres do Ocreza que têm grande afluência de participantes de Mação e de fora de Mação.

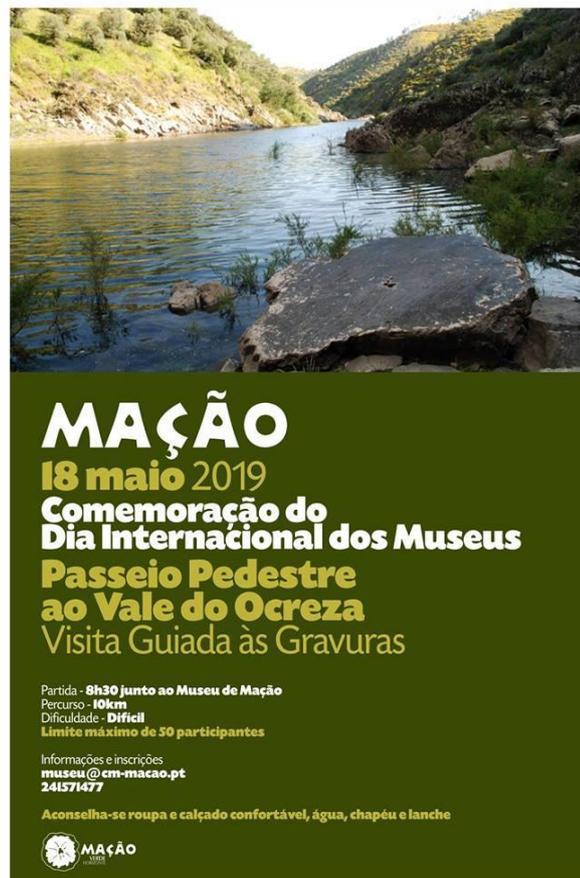


Fig. 7 Cartaz de divulgação da comemoração do dia internacional dos museus com passeio pedestre e visita às gravuras rupestres do Ocreza (arquivo do Museu de Mação)

Como forma de valorizar o território de Mação e o seu património, são também organizadas palestras temáticas, projetos artísticos com acolhimento de criadores na residência artística da Carregueira (a antiga escola primária desta aldeia próxima de Mação foi transformada numa residência artística) aos quais se resultam workshops, apresentações públicas e exposições temporárias.

A maioria dos eventos académicos organizados pelo Museu e Instituto Terra e Memória são abertos a todos os interessados de forma a que o conhecimento especializado seja acessível à sociedade em geral.

Tendo a população de Mação como principal destinatário, em particular os jovens e os idosos, as actividades de socialização do conhecimento, pela diversidade

temática, registam um número significativo de participantes de Mação e de fora de Mação, tendo sido o Museu reconhecido e premiado pela qualidade dos seus recursos educativos e estratégia de internacionalização (prémios Ibermuseus e da Associação Portuguesa de Museologia).

4. Circuitos arqueológicos de Mação

A construção de itinerários arqueológicos em Mação e na região responde à dupla necessidade de apoiar os turistas na estruturação das suas visitas e de o fazer veiculando a compreensão e grandes eixos temáticos que traduzem a realidade arqueológica e patrimonial. Neste sentido, foram estruturados três circuitos, focando as dimensões da comunicação e criatividade (arte rupestre), da tecnologia (lithos) e da identidade (espaços de memória).

4.1 Circuito Arte Rupestre

O circuito de Arte Rupestre abarca três sítios diferentes no território de Mação: o Vale do Ocreza, o abrigo pintado do Pego da Rainha e o sítio de Cobragança. O Rio Ocreza é um afluente da margem direita do Tejo que corta um dos inúmeros afloramentos de xisto que abundam na região. São estes afloramentos de xisto mais próximos do rio que servem de suporte para as gravuras rupestres que aqui são encontradas. Administrativamente, o Vale do Souto e o Vale da Rovinhosa e zona da Barragem da Pracana, zonas onde estão localizadas a maioria das figuras (margem direita do Rio Ocreza), pertencem à Freguesia de Envendos e ao Concelho de Mação.

O Vale do Ocreza é um dos 12 sítios de arte rupestre registados do Complexo Rupestre do Vale do Tejo, uma área com cerca de 120km onde se distribuem 7000 gravuras que são conhecidas desde o início dos anos 1970. Apresenta um conjunto de

109 figuras distribuídas por 27 rochas. No entanto, o circuito rupestre possível de ser visitado apresenta apenas 5 rochas com gravuras. A variedade tipológica de todas as gravuras do Ocreza é acentuada já que é possível registar a presença de figuras humanas e animais, predominando as figuras geométricas e as manchas de picotado. É o único sítio do Vale do Tejo que apresenta uma gravura do Paleolítico, ou seja, com cerca de 20.000 anos. O resto das gravuras oscila em cronologias desde o 8.000 a 3.000 anos antes de Cristo (Garcês, 2017).

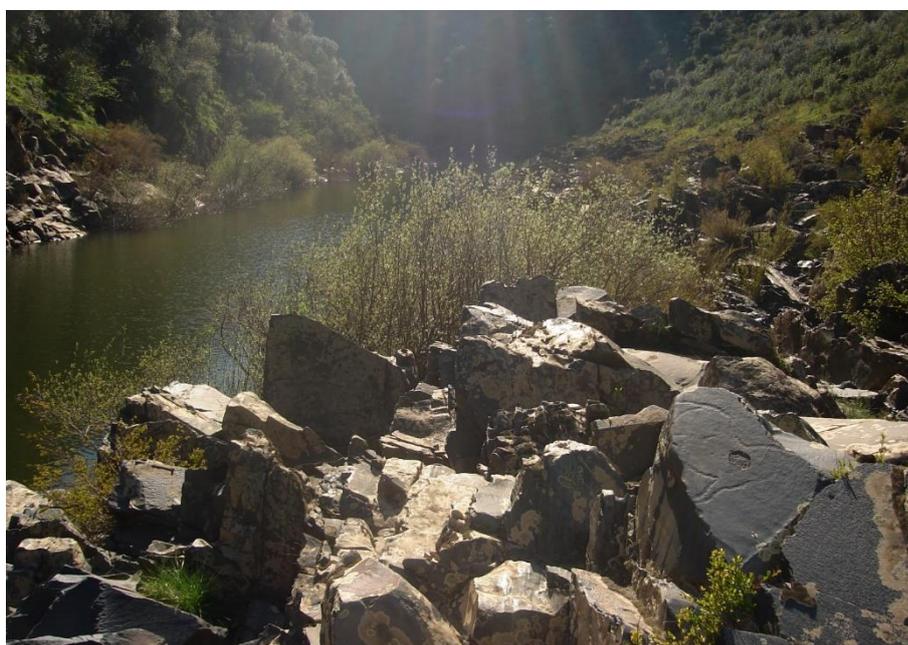


Fig. 8 Gravura do cavalo de cronologia Paleolítica no Vale do Ocreza (Foto do acervo fotográfico do Museu de Mação)

O sítio do Pego da Rainha corresponde a dois locais diferentes: a uma parede sub-vertical com barras e pontos de coloração vermelha e a um abrigo de médias dimensões localizado perto de um topo de maciço quartzítico no lado oposto ao Castelo Velho da Zimbreira. Ambos os sítios distam apenas alguns metros de distância entre si. O acesso ao abrigo é difícil pois é necessário subir uma encosta íngreme. As figuras pintadas nestes painéis correspondem a linhas, pontos, círculos, semicírculos e figuras antropomórficas (Martins, 2014). Esta iconografia corresponde aos típicos elementos

que compõem a chamada Arte Esquemática da Península Ibérica, um estilo de arte rupestre que terá começado ainda no Neolítico Antigo e tem correspondências até ao final da Idade do Bronze.

O sítio de arte rupestre de Cobragança está localizado a cerca de 1.2 km da Vila do Caratão, na área municipal de Mação. Descoberto em 1943 foi esporadicamente alvo de trabalhos fotográficos e decalques científicos (Joaquim et al., 2014). Gravemente afetado pelos incêndios de 2003 (Oosterbeek, Cura & Pereira, 2004) e pelos incêndios de 2017 (Garcês et al., 2017), ainda são possíveis visualizarem-se várias gravuras nas duas bancadas. As figuras apresentadas nos painéis podem ser interpretadas como uma forma de flor, uma figura retilínea, uma forma oval completamente preenchida com linhas de radiação (no painel 1) e uma figura ovalada com uma linha traçada no meio, dois círculos concêntricos com radiação lineares, duas figuras quadrangulares com apêndices (uma delas com uma covinha no centro), algumas figuras circulares com ou sem covinhas e alguns traços soltos juntamente com algumas covinhas (no painel 2).

4.2 Circuito Lithos

O Circuito Lithos foi inicialmente concebido como um circuito regional, que incluía sítios dos concelhos de Mação, Abrantes, Vila Nova da Barquinha e Tomar. Todavia, a sinalética para que os sítios fossem visitáveis ao público só foi efectuada no Concelho de Mação. Aqui, os sítios que integram este circuito podem ser visitados de forma autónoma ou com visitas guiadas pela equipa do Museu.

A norte, na Freguesia de Cardigos, integra este circuito a Anta da Laginha. Construída em xisto, esta anta de corredor baixo e estruturado com pequenos blocos, é um monumento um pouco mais tardio, que testemunha a progressiva ocupação do território do interior pelas comunidades de pastores e agricultores que, inicialmente, se limitavam a explorar o Vale do Tejo. A sua implantação, tal como no Vale do Tejo,

é aparentemente isolada e dominando um amplo território, mas os objectos encontrados são escassos.

No centro do concelho, na Freguesia da Amêndoa, está sinalizada a visita ao Castro de S. Miguel da Amêndoa, Monumento Nacional. No final do II milénio antes de Cristo, a exploração de recursos metálicos vai estimular a ocupação das terras do interior e, também, gerar crescentes conflitos pela posse dessas terras e pelo controle das rotas comerciais. Vão sendo estruturados povoados de cumes, muitas vezes fortificados, configurando uma paisagem humanizada já não apenas por estruturas frágeis (como as lareiras no Paleolítico) ou por estruturas funerárias (como as antas), mas por estruturas habitacionais e de tipo militar, como é exemplo este Castro.

A sul do concelho, na freguesia da Ortiga, é visitável a Anta da Foz do Rio Frio. Contrariamente aos monumentos megalíticos do Vale do Zêzere, que se agrupam em necrópoles de três, quatro ou mais antas que dominam chãs “recolhidas” na paisagem, no Vale do Tejo registamos antas isoladas que dominam visualmente amplos territórios, como a Anta do Rio Frio, construída em granito. Com uma ampla câmara e um corredor pavimentado com lajes, este monumento terá sido construído, também, há cerca de 6.000 anos, tendo sido reutilizado, pelo menos, até há cerca de 4.000 anos. Os objectos líticos encontrados são em quartzito, sílex, quartzo e xisto, e podem ser observados na exposição permanente do Museu de Arte Pré-Histórica, em Mação.



Fig. 9 Monumento megalítico da Anta da Foz do Rio Frio (foto do acervo fotográfico do Museu de Mação)

4.3. Espaços de Memória

O projeto Espaços de Memória e Cultura em Mação teve o seu início no ano da reabertura do Museu de Mação, em 2005, no qual se cruzam a história oral, os registos de memória e o património imaterial, a preservação de artefactos do passado recente e a criação de dinâmicas de socialização dos conhecimentos e de prospetiva.

O projeto procura estabelecer uma ponte entre os registos de memória, marcados pela seleção afetiva (e por isso única, não comparável e subjetiva), e o exercício da história, que opera seleções racionalizadas e de acordo com métodos específicos de pesquisa, que podem ser replicados por outros. *“A memória é o mecanismo de permanente (re) organização do passado. É ela que coloca os “vestígios do passado” em relação uns com os outros, conferindo-lhes sentido. Dito de outra forma, é ela que, jogando com um conjunto de elementos materiais isolados (...),*

constrói uma dimensão coerente, a que damos o nome de passado, ou de Património Cultural, o qual é, em última análise, de natureza imaterial (OOSTERBEEK, 2005, p.99).

Em primeiro lugar, os espaços de memória apoiam a preservação das memórias e a conservação dos objetos que as acompanham e perpetuam, promovendo a salvaguarda e proteção do Património e da identidade dessa comunidade, aldeia, vila ou lugar. Também a documentação e registo desse património e a sua transmissão às gerações futuras fundamentam e estruturam os principais objetivos deste projeto, assim como a relevância e o protagonismo das comunidades locais, primeiros responsáveis por esse património, envolvendo-as na gestão e implementação dos espaços (co-construção de conhecimento).

Através destes espaços, que se querem também físicos e associados a objetos, podemos conhecer objetos, profissões e tradições de outros tempos, a sua função e uso. Esse olhar contemporâneo sobre o passado, que privilegia a vertente técnica e funcional mas incorpora a dimensão cultural mais ampla, permite uma projeção sobre o futuro, ao propiciar debates comparativos com a contemporaneidade e uma reflexão sobre os dilemas atuais animada pela compreensão das escolhas operadas no passado sobre outros dilemas.

Estes espaços de memória "*não apresentarão apenas ou essencialmente artefactos e outras manifestações da cultura material, mas sim e principalmente seres humanos e as suas histórias individuais e colectivas*" (LIRA & MENEZES, 2005, p.388).

Mação é um território, neste momento, essencialmente florestal. Mas nem sempre foi assim, ocorrendo uma séria de outras profissões associadas amplamente à agricultura e pastorícia, para além das indústrias alimentares. A população tem um forte enraizamento no que foi o mundo rural, mas com as mudanças socioeconómicas as gerações mais novas tendem a perder essas mesmas raízes.

A população mais idosa é a base da cultura territorial, com os seus conhecimentos, transmitidos pelos antepassados e construídos na experiência prática da vida. Os espaços de memória podem, neste quadro, constituir-se como locais de

transmissão e também de transformação desses saberes e experiências, protegendo e salvaguardando o património material e imaterial das pequenas comunidades. Podem, igualmente, proporcionar a identificação da ampla comunidade dos que tiveram que partir, que quando regressam podem aí reconhecer a sua identidade, num processo em que a busca por essa identidade *"é uma das atividades fundamentais dos indivíduos e das sociedades de hoje, na febre, na angústia de encontrar seu verdadeiro lugar no todo"* (SOUZA & MARTIARENA, 2008, p. 11).

Os espaços de memória podem, ainda, tornar-se locais onde a cultura e o turismo se interliguem, reforçando dinâmicas por meio de uma rede museológica local, reforçando o Património como *"elemento de identidade dos sítios e das comunidades"* (NEVES, 2008, p. 23) e transformando-o num *"atributo diferenciador que serve de base ao desenvolvimento de atividades a disponibilizar aos turistas"* (NEVES, 2008, p. 23). Conclui-se, assim, que a cultura destas comunidades poderá constituir-se como um polo de atracção turística, também com implicações económicas.



Fig. 10 Mostra Etnográfica e encontro de gerações no Espaço de Memória de Monte Penedo, Ribeira de Boas Eiras e Espinheiro.

6. Observações finais e perspetivas

O programa em que se inscreve o Museu de Arte Pré-Histórica de Mação começou a ser concebido no final da década de 1980, e no essencial estava estruturado em 1994. Na sua origem está um programa de investigação sobre as origens da agricultura no Alto Ribatejo e a vontade de construir à sua volta uma dinâmica que unisse a investigação às preocupações gerais da sociedade, através de um programa de gestão integrada. Para esse efeito, considerou-se essencial a existência de um núcleo sólido de investigação, a articulação com o poder público local e a articulação com entidades de direito privado.

Assim, em 1987 foi criado o Laboratório de Pré-História e Paleontologia do Instituto Politécnico de Tomar (hoje Centro Transdisciplinar das Arqueologias); em 1989 teve início o primeiro programa europeu de arqueologia em Portugal (coordenado pelo IPT); em 1991 foi fundada a Associação Juvenil ArqueoJovem (que uma década depois era a maior associação de património do País); e em 1994 foi criado o CEIPHAR (Centro Europeu de Investigação maioritariamente constituído por investigadores de outros países, e com sede no IPT).

A partir de 1994, a componente de ensino foi apoiada pela Comissão Europeia, e com financiamentos da ciência foi desenvolvido um programa de doutoramento Europeu que, entre 1994 e 1999, formou 57 doutores de vários países, incluindo em Portugal. Em 1994 recebemos o prémio Erasmus da Comissão Europeia, e a partir de 1999 estava consolidada a dimensão internacional da investigação.

No final de 2000 iniciou-se uma relação com o município de Mação, que decorreu no imediato da necessidade de articular esforços para preservar a arte rupestre que havia sido encontrada no Rio Ocreza. Assumindo a coordenação do Museu em 2001, a primeira decisão foi criar uma comissão internacional de acompanhamento que ajudou a elaborar o programa estratégico que definiu o programa expositivo e todos os passos seguintes, até à atualidade.

Em 2005, o museu, depois de uma profunda remodelação, reabriu com uma exposição permanente sobre as origens da agricultura, a que mais tarde se somaram outras exposições, um segundo edifício (sede do ITM) e um conjunto de itinerários turístico-culturais.

Não pode haver integração territorial sem a convergência dos recursos necessários para a organização da sociedade, e eles são em primeiro lugar os recursos humanos e seus saberes. Se a Gestão Integrada do Território (GIT) se apoia na consciencialização para a compreensão dos dilemas numa visão de futuro, o binómio Museu/ITM é o espaço físico de um centro de recursos onde convergem o capital humano do território e a reflexão prospectiva em dinâmicas de progressiva governança territorial.

São três os conjuntos de recursos que condicionam todas as atividades humanas. Não dominamos e influenciamos muito pouco o primeiro (clima), temos uma capacidade crescente de atuação no segundo (ambiente) e podemos intervir de forma determinante no terceiro (sociedade). É por isso razoável que concentremos esforços neste, e a partir dele possamos ser mais eficientes nas ações coletivas sobre os demais.

No plano social, os principais recursos são o capital humano (intangível), a tecnologia e o património, que em grande medida é tecnologia fóssil, ou memória de tecnologia pretérita, fundadora das identidades. Neste domínio tendo especial importância no curto prazo a oralidade e no médio prazo as construções humanas que possam funcionar como símbolos da organização do território (o que se designa por marcadores territoriais, de que são exemplos regionais as Igrejas, a arte rupestre ou o Castelo Velho da Zimbreira). A intervenção sobre estes marcadores territoriais pode gerar conflitualidades que impactam diretamente em todos os outros níveis, e pode também gerar dinâmicas de concertação e de integração territorial. Ignorar a oralidade significa colocar em questão a eficiência dos planos de comunicação em GIT, e ignorar os marcadores territoriais significa, a prazo, contribuir para a desestruturação do território e para a conflitualidade.

É neste campo que será em breve inaugurado um novo pólo do Museu: o Núcleo Museológico de Ortiga, dedicado às atividades tradicionais da pesca e da agricultura, refletindo sobre o Rio Tejo ao longo do tempo e fortemente ancorado nos saberes da comunidade local. O núcleo, gerido de forma autónoma e a nível local, terá espaços de exposição e de oficinas de experimentação e debate, sendo igualmente a base de apoio para os projetos de valorização da margem do rio.

O futuro do turismo patrimonial em Mação integrado no Médio Tejo, ancorado na estratégia de Mação, com o Museu e o ITM, irá potenciar as dimensões da pesquisa, da socialização de conhecimento e da comunicação, estruturando ainda um novo programa: o projeto *ANDAKATU: empreendedorismo, inclusão, património e sustentabilidade*. Este novo projeto parte do diagnóstico de que os problemas sociais que afetam o território e a população de Mação, como de grande parte dos territórios de baixa densidade demográfica, se estruturam em torno de três vetores: a) baixa densidade e dispersão demográfica e envelhecimento e isolamento da população; b) baixa diversidade de atividades económicas e reduzidas oportunidades de emprego; c) perda de coesão sociocultural, que por sua vez diminui a atratividade territorial para investimentos externos.

O projeto tem 3 pilares: 1 - Parque Arqueosocial; 2 - Revolução 4.0 na redução de riscos sociais; 3 – sensibilização integrada em empreendedorismo. Estes pilares concorrem para envolver toda a população, com especial atenção dada à comunidade escolar, num amplo leque de actividades que, mitigando problemas associados a todas as faixas etárias, de forma particular se articulam para: contribuir para a diminuição da discriminação e estigmas relacionados com a idade; promover o envelhecimento ativo e elevar a autoestima e a qualidade de vida dos idosos, promover a sua autonomia, independência e participação social; contrariar o isolamento e solidão dos idosos nas aldeias, bem como aqueles que se encontram institucionalizados; ocupar os idosos para reforçar o seu estatuto de membros activos da comunidade; disseminar conhecimentos e tradições ancestrais junto da comunidade escolar, tendo os idosos

como referência educativa e assim promover as relações intergeracionais e reforçar a coesão social.

O Parque Arqueosocial do Andakatu integrará todas as ferramentas antes criadas num sistema que comporta a população idosa (terceira e quarta idades), os jovens, os saberes agropastoris, o turismo, a didática da experimentação e da tecnologia, ou a articulação com a economia real (os produtos da horta poderão ser distribuídos numa rede de solidariedade com a população desfavorecida e envelhecida que já não tem capacidade física para a prática agrícola) e o crescimento económico potenciado pela atratividade que o projeto terá, pela sua singularidade.

A criação de uma unidade cultural de escopo empresarial encontra-se apoiada por toda a estrutura construída nos anos anteriores, e assegura que o projeto, financeiramente sustentável, permanece focado no objetivo estratégico do turismo cultural: o conhecimento da unidade e da diversidade do comportamento humano.

Referências

CURA, S., OOSTERBEEK, L. (2016) Prehistoric Art Museum of Mação (Portugal): a project of culture, education and Science, *Strenna Pagine di Archeologia*. pp.107-112

CURA, S. OOSTERBEEK, L., CURA, P. (2011) A Educação Patrimonial no Museu de Arte Pré-Histórica de Mação, in *Encontro Arqueologia e Autarquias*, Cascais, p.597- 605

CURA, S., CURA, P., OOSTERBEEK, L. (2008) Projecto Andakatu: Didáctica da Pré-História através da Experimentação. In *Arqueologia Experimental-Recriações do passado em ritmos do nosso tempo*, Actas das Sessões do Fórum Valorização e Promoção do Património Regional, vol 4.

GARCÊS, S. (2017). *Cervids: symbols and society in Early Agriculture in Tagus Valley*. Ph.D. Thesis. Trás-os-Montes e Alto Douro.

GARCÊS, S., GOMES, H., MOLEIRO, V., PIRES, H., JOAQUIM, F., PEREIRA, A., OOSTERBEEK, L. (2017) Uma abordagem "multi-proxy" aplicada à conservação do sítio de arte rupestre de Cobragança, Mação, Portugal. *Actas do II Congresso da Associação dos Arqueólogos Portugueses*, Lisboa, pp: 1085-1096.

JOAQUIM, Flávio; GARCÊS, Sara; PEREIRA, Anabela Borrallheiro; VENTURA, António (2014). A Fotografia aplicada na Arqueologia – o caso de Cobragança. *Actas do XVII Congresso Mundial do UISPP* (Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques) [poster]. https://www.academia.edu/13237446/The_Photography_applied_in_Archaeology_-_the_case_of_Cobraganca_rock_art_site_Mação_Portugal

LIRA, S.; MENEZES, S. (2005). Património imaterial: ainda vamos tempo? Memórias e artefactos que falam de chapelaria: património imaterial no Museu da Indústria de Chapelaria. In *Conservar para que?* Porto: Faculdade de Letras da Universidade do Porto. Departamento de Ciências e Técnicas do Património, 2005, p. 383-389.

MARTINS, A. (2014) *A Pintura Rupestre do Centro de Portugal. Antropização simbólica da paisagem pelas primeiras sociedades agro-pastoris*. [Tese de Doutoramento]. Faculdade de Ciências Humanas e Sociais, Universidade do Algarve. 2vols. 552p.

NEVES, J. (2008). Turismo e Cultura: Contradições ou Convergências? In *Arkeos: Perspectivas em Diálogo – Gestão do Património Cultural*. Tomar: CEIPHAR. Nº 25, p. 17-26.

OOSTERBEEK, L.; CURA, S. 2012. Museu de Arte Pré-Histórica: Continuidade, Inovação e Desenvolvimento Sustentável. IN: Nogueira, J.; Nascimento, T.T. (ed.). *Patrimônio cultural, territórios e identidades*. Florianópolis, ed. Atilênde, pp.153-166

OOSTERBEEK, L., CURA, S., BASTOS, R. L. (2011) Pensar Local... Agir Global O Museu de Arte Pré-Histórica de Mação: memória, intuição e expectativa, *Actas do Encontro Arqueologia e Autarquias*, p.487-499

OOSTERBEEK, L., CURA, S., MORAIS, M. AND PEREIRA, A. (2009) Museum of Prehistoric Art of Mação (Portugal): scientific research and social dynamization In George Dimitriadis, Dario Sglie, Guillermo Muñoz (Ed.) *Rock Art and Museums, Perspective Oxford, ArchaeoPress, BAR-International Series , Vol. 30, XV Congress IUPPS* (Lisbon, 4-9 September 2006), pp.69-77

OOSTERBEEK, Luiz, MORAIS, Margarida, LOPES, André (2008), Espaços de Memória e Cultura em Mação. Breve exposição. IN: *Zahara*, nº 11, Abrantes, Centro de Estudos de História Local – Palha de Abrantes, pp. 60-64

OOSTERBEEK, L., CURA, S., CURA, P. (2007) Educação, criatividade e cidadania no Museu de Arte Pré-Histórica de Mação. In *Revista de Arqueologia*, Sociedade de Arqueologia Brasileira, vol. 19, pp. 103-110.

OOSTERBEEK, L. (2005). Arqueologia Pré-Histórica: Entre a Cultura Material e o Património Intangível. In *Arkeos: Perspectivas em Diálogo – Arte Rupestre, Pré-História e Património*. Tomar: CEIPHAR. Nº15, p. 95-121.

RIBEIRO, O. (2011 [1945]). *Portugal, o Mediterrâneo e o Atlântico*. Estudo Geográfico, Letra Livre, Lisboa, 231 p

SOUZA, I.S. ; MARTIARENA, A.M. (2008). A questão da qualidade em Gestão Cultural, do ponto de vista das necessidades de disseminação da ciência e da tecnologia na sociedade. In

Arkeos. Perspectivas em Diálogo – Gestão do Património Cultural. Tomar: CEIPHAR. Nº 25, p. 9-16.

TURISMO CULTURAL E ASSOCIAÇÕES DE AMIGOS DE MUSEUS: A BUSCA POR UM CAMINHO PARA A SUSTENTABILIDADE INSTITUCIONAL

Augusto Duarte Garcia ¹¹

Este ensaio aborda a sustentabilidade dos museus, focando principalmente as instituições públicas de administração direta em parceria com a comunidade local e/ou de interessados. Parte de uma experiência pessoal, de atuação em uma instituição museológica na qual há dificuldade de recursos para ações básicas para comunicação e preservação do acervo.

Nesse sentido, este texto traz uma reflexão de como repensar uma instituição e de ultrapassar as barreiras orçamentárias e vislumbrar uma situação que não só traga mais recursos financeiros, mas que colabora com a própria divulgação do acervo, e um envolvimento da comunidade. Para isso, serão analisadas experiências de outros locais, estudos acadêmicos que envolvem museus e economia do patrimônio, além da legislação e políticas nacionais do setor museológico

Porém, antes de tudo, o que é museu? Quais são suas obrigações? A definição de instituição museológica no Brasil está na Lei 11.904 de 14 de janeiro de 2009, mais conhecida como *Estatuto dos museus*:

Art. 1º Consideram-se museus, para os efeitos desta lei, as instituições sem fins lucrativos que conservam, investigam, comunicam, interpretam e expõem, para fins de preservação, estudo, pesquisa, educação, contemplação e turismo, conjuntos e coleções de valor histórico, artístico, científico, técnico ou de qualquer outra natureza cultural, abertas ao público, a serviço da sociedade e de seu desenvolvimento. Parágrafo único. Enquadrar-se-ão nesta lei as instituições e os processos museológicos voltados para o trabalho com o patrimônio cultural e o território visando ao desenvolvimento cultural e socioeconômico e à participação das comunidades.

¹¹ Bacharel em Museologia pela Universidade Federal de Pelotas – UFPel. Email:

Observa-se que a Lei considera não apenas as instituições museológicas convencionais, mas também inclui os *processos museológicos*, que podem ser entendidos:

Em síntese, entende-se o processo de musealização como uma série de ações sobre os objetos, quais sejam: aquisição, pesquisa, conservação, documentação e comunicação. O processo inicia-se ao selecionar um objeto de seu contexto e completa-se ao apresentá-lo publicamente por meio de exposições, de atividades educativas e de outras formas. Compreende, ainda, as atividades administrativas como pano de fundo desse processo (CURY, 2005, p.26)

Independentemente de haver uma institucionalização, é um local de guarda e preservação do acervo; de pesquisa; e que tenha como fim a comunicação expositiva, ou outros meios, dos materiais preservados alinhados ao resultado das pesquisas com objetivo de divulgação, aprendizagem e entretenimento de públicos específicos ou em geral. Nesse sentido, Mário Chagas define o estudo da disciplina da Museologia como o estudo da relação do homem/sujeito em um espaço/cenário denominado museu (institucionalizado ou não), numa mesma realidade histórica determinada (CHAGAS, 1995, p. 31).

Em suma, por definição, o museu está ligado a um local, uma comunidade e um contexto histórico escolhido e ao patrimônio cultural resultante desta escolha. Isso nem sempre será representado de forma física, possibilitando o surgimento de museus de território, ecomuseus, museus virtuais, museus comunitários etc.

Já o patrimônio cultural, segundo Benhamou, é uma construção social. Sua “produção” depende dos agentes públicos e privados que concorrem na definição dos seus contornos (BENHAMOU, 2016, p.15). Soma-se ainda a definição de Varine, segundo a qual “O patrimônio é ainda um recurso para o desenvolvimento. É na verdade o único, juntamente com a população, que se encontra em toda parte e que basta procurar para encontrá-lo” (VARINE, 2012, p.19).

Nesse sentido, entende-se aqui que o Patrimônio cultural tem um valor simbólico, que pode se reverter em valor de consumo, e tendo o museu como parte disso, como um lugar de *guarda e comunicação* patrimonial. Isso porque há uma

potencialidade dentro das instituições museológicas que as permitem participar de um turismo cultural, ou de uma economia do Patrimônio como ator ativo, inclusive angariando recursos que contribuam para a manutenção e para a expansão dos serviços de guarda e comunicação delas.

Particularmente na relação com o turismo, em Conferência no 6º Fórum Nacional de Museus ¹², Marcos André Rodrigues de Carvalho, Secretário de Economia Criativa do Ministério da Cultura, destaca que um dos interesses do turismo cultural é a visita aos museus e que isso os torna um dos equipamentos mais poderosos do mundo dentro do setor turístico. Tendo a articulação da *Economia Criativa* nos “viveiros da municipalidade” das cidades que hoje criam e constroem os museus como estratégia de desenvolvimento turístico (IBRAM, 2017, p.39-40)

A fala de Carvalho vai ao encontro do que diz Varine quanto ao uso do Patrimônio Cultural para o desenvolvimento local, numa ação econômica que consiste em explorar os recursos, utilizando os espaços patrimoniais que não são aqueles de origem. Ainda segundo ele, locais como castelos, igrejas, entre outros, também poderiam ser reutilizados para fins comerciais e/ou turísticos, para entretenimento e aprendizagem (VARINE, 2010, p.95-96).

No caso dos museus:

Museus, monumentos, parques, centros de interpretação organizados para a visita pagante ou para atividades de animação ou de difusão artística, visando a atrair público importante, suficientes aos menos para garantir a manutenção financeira e pessoal ligado ao lugar. Trata-se no caso de uma verdadeira atividade econômica, contribuindo para os negócios da região, com a condição de se excluir aqui os equipamentos cujo único fim é utilizar um monumento sem qualquer rentabilidade (VARINE, 2010, p.95-96).

Contudo, ao mesmo tempo que os museus têm essa potencialidade ligada ao Patrimônio Cultural, normalmente as instituições museológicas não desfrutam dos benefícios econômicos que estão atrelados a elas. De acordo com dados do IBRAM ¹³,

¹² Realizado em Belém/PA, em 2014.

¹³ Dados disponíveis na publicação: *Museus e a dimensão econômica: da cadeia produtiva à gestão sustentável*.

a disponibilidade restrita de recursos públicos é uma ameaça apesar do esforço de décadas na estruturação de um sistema de investimento voltado ao setor museal. Também destaca que as fontes alternativas, como lojas, restaurantes, cafés e livrarias, além de pouco comuns, quando existentes, não têm uma rentabilidade que viabilize as atividades da instituição (IBRAM, 2014, p.118).

Portanto, mesmo que os museus se incluam numa lógica de consumo do patrimônio cultural que gera recursos para vários atores - como o comércio e a hotelaria por exemplo -, acabam não se favorecendo delas. Essa mesma publicação traz outros dados que revelam que a maior parte dos museus não têm orçamento próprio, e que apenas 22,3% contam com uma destinação de verba anual (IBRAM, 2014, p.60).

Assim, o modelo vivido pelas instituições e pelos profissionais diariamente é o do poder público cobrindo os custos de luz, água, internet, mas não destinando recursos para manutenção do acervo, exposições, ações educativas entre outras atividades museológicas. Essa realidade se repete em Portugal, como aponta Gonçalves sobre os museus portugueses:

A actividade turística utiliza a singularidade e as especificidades dos locais como forças principais de atracção dos destinos. O turismo por sua vez, tem-se relacionado com o património cultural concebendo uma grande variedade de produtos culturais, contudo, esta relação nem sempre tem sido equilibrada. Os recursos económicos e financeiros adicionais que o turismo pode gerar para a conservação e preservação do património cultural são os benefícios mais apontados (GONÇALVEZ, 2007, p.6)

Ou seja, mesmo sendo um elemento importante no turismo cultural e na Economia da Cultura ou do Patrimônio Cultural, ao qual gera recursos que podem beneficiar determinada comunidade e região, as instituições museológicas na maioria das vezes não usufruem dos valores financeiros gerados pelos visitantes. Isso ocorre mesmo quando estão numa situação de dificuldade na manutenção do acervo e de suas instalações. O uso das coleções museológicas e de seu simbolismo como produto de consumo patrimonial e turístico, não garante os recursos, os quais poderiam garantir a viabilidade do funcionamento dos museus e a potencialização de suas ações.

Um dos instrumentos para fomentar ações de sustentabilidade nos museus e que por teoria tem a participação da comunidade – importante para que as ações sejam bem-sucedidas, como destaca Varine (2014), são as *Associações de Amigos*. Estas, em conjunto com a direção das instituições, podem ser formas de se criar mecanismos de diversificação e ampliação das receitas da instituição. Essas práticas são adotadas por instituições não só no Brasil, mas no também Portugal e Colômbia, para ampliar seus recursos e superar o problema da falta de orçamento.

No caso português, Gonçalves comenta que o *Museu de Portimão* vê a possibilidade de criar o grupo dos “Amigos do Museu”. Já o *Museu de Tavira* recusa a ideia da comunidade ter assento num órgão consultivo, com a justificativa “(..)da falta de conhecimento para avaliar as propostas científicas a integrar no projecto do museu(..)” (GONÇALVEZ, 2009, p.109).

Já na Colômbia, o *Museu de San Martin* também prevê a estratégia de “Creación de Asociación de Amigos: para la búsqueda de fondos y financiamiento de los proyectos culturales, equipamiento y otras necesidades presupuestarias del CCGSM (ALCARAZ, 2010, p.111). Ou seja, procura-se recursos para realizar o que a princípio, são as principais ações do museu, preservar e comunicar o seu acervo.

As Associações de Amigos são previstas na mesma lei que define o que é museu no Brasil ¹⁴:

Art. 50. Serão entendidas como associações de amigos de museus as sociedades civis, sem fins lucrativos, constituídas na forma da lei civil, que preencham, ao menos, os seguintes requisitos:

I – constar em seu instrumento criador, como finalidade exclusiva, o apoio, a manutenção e o incentivo às atividades dos museus a que se refiram especialmente aquelas destinadas ao público em geral;

II – não restringir a adesão de novos membros, sejam pessoas físicas ou jurídicas;

III – ser vedada a remuneração da diretoria.

Parágrafo único. O reconhecimento da associação de amigos dos museus será realizado em ficha cadastral elaborada pelo órgão mantenedor ou entidade competente.

¹⁴ Lei 11904, de 2009.

As Associações também compõem as estratégias previstas no Plano Nacional Setorial de Museus de 2010 a 2020, na diretriz 11: “Assegurar a participação de associações junto aos museus e espaços de memória de modo a garantir a sustentabilidade destas instituições”. Também aparece como uma das ações do Plano, no sentido de “Criar e fortalecer associações de amigos dos museus que auxiliem na captação e geração de recursos, realizando atividades e eventos diversificados, vendas de produtos, espaços gastronômicos, entre outros” (MINC, IBRAM, 2010, p.73).

As Associações de Amigos são uma oportunidade de os profissionais de museus trabalharem com a comunidade, a qual, segundo Yúdice, tem um “(...) papel ativo e até protagonista na gestão do patrimônio(...)” sendo “(...) dona de seu próprio desenvolvimento, e a sua cultura é um recurso para esse desenvolvimento(...)” (YÚDICE, 2010, p.32-33). O diálogo com a comunidade é a chave para sustentabilidade, principalmente em instituições que tem como financiador único o Estado. Pois se desenvolve uma área comercial, com a venda de produtos e serviços com o uso de estratégias de marketing e a participação popular (YÚDICE, 2010, p.34). Nesse sentido, a exposição *Monet*, realizada na França em 2010, pode servir de exemplo:

Na lógica de diferenciação de produtos amplamente conhecida em economia industrial, a produção dos bens derivados traz recursos suplementares. Para a exposição Monet, que reúne 910 mil visitantes em 2010, a Réunion des Musée Nationaux (RMN) multiplica os parceiros-produtos-madalenas da marca Bonne Maman, canecos da Coca-Cola e de Vitamine Water, Máscaras Clinique para os olhos etc. Os bens derivados podem servir de porta de entrada para um site ou um estabelecimento: o cartão-postal, o objeto derivado, a imagem vista ao navegar na web chamam a atenção e levam o visitante para o local original. O virtual não substitui o real, conduz novamente a ele a pessoa a quem conseguiu interessar (BENHAMOU, 2016, p.59).

Com a participação comunitária, incluindo artesãos, comerciantes, entre outros, o museu pode ser mais que um local de contemplação, educação ou entretenimento, podendo gerar recursos e empregos. Abre-se assim a possibilidade da entrada de recursos com parceiras com a iniciativa privada, através da venda de produtos, comercialização de espaços, entre outras ações possíveis. Além disso, abre a

possibilidade o uso do acervo de forma comercial, numa gestão compartilhada entre a comunidade interessada e os profissionais de museus, no qual pode se reverter em benefício para os membros da população e para preservação do espaço museológico e as coleções.

De acordo com Marques, a loja dentro do espaço museu transforma aquilo que não está disponível para venda (no caso a coleção), em algo que o visitante pode levar para casa através de souvenirs (MARQUES, 2013, p.3). O autor coloca que atualmente este é um ponto-chave para a captação de público e simultaneamente justifica a todos a manutenção dos equipamentos culturais, pois através deles se desenvolvem estratégias de serviços educativos (MARQUES, 2013, p.6).

Contudo, a vantagem vai além do aumento de receita, possibilitando uma variedade de produtos culturais para consumo do público-visitante. Nesse sentido, Nascimento Junior coloca:

Democratizar o acesso da população aos bens culturais, democratizar a produção cultural e ampliar o consumo cultural é também apresentar à população ampla oferta de serviços de atividades culturais e, ao mesmo tempo, pensar a cidade como um fenômeno cultural, totalmente articulada, cerzida, costurada pela cultura (NASCIMENTO JÚNIOR, 2009, p.157)

Assim, as Associações de Amigos são importantes, estrategicamente, pois além de ser um segmento dentro do museu com a participação comunitária, ela possibilita uma maior autonomia da burocracia, uma vez que, mesmo ligada ao museu, não faz parte da estrutura das administrações públicas diretas, tendo mais liberdade nas contratações, mas mantendo a necessidade de prestação de contas. O que pode agilizar os processos de compra e contratação, mantendo a lisura dentro de um setor público.

Com uma maior autonomia e flexibilidade na gestão de projetos e recursos, podem-se estabelecer estratégias para se adaptar a diferentes contextos para que os centros culturais (museus) possam cumprir com seus objetivos com modelos inovadores de gestão altamente profissionalizado (ALCARAZ, 2010, p.102). Permitindo assim, uma administração flexível com ampliação de receita, prestando mais serviços,

contribuindo na geração de emprego e renda dentro da lógica da economia criativa, incluindo diversos setores da economia, como o comercial, serviços e indústria. Além de ampliar as possibilidades da elaboração de exposições, palestras, entre outros eventos, ou na própria manutenção da instituição, quando da necessidade de diversos insumos e serviços especializados.

Retomando a questão do turismo, entende-se que o turismo cultural tende a colaborar com o aumento do fluxo de visitantes e as receitas advindas desse segmento podem promover a geração de renda para os moradores locais, através do uso da cultura local, contribuindo para a melhoria da qualidade de vida dos moradores locais (NASCIMENTO JUNIOR, 2009. p.157).

Ao falar da influência da economia do Patrimônio na economia local, Benhamou coloca:

A fim de medir essas repercussões, três níveis de impacto são identificados: efeitos diretos das despesas dos visitantes não locais em bilheteria, alimentação, alojamento e comércio varejista; efeito indiretos relativos à circulação dos montantes iniciais pelo viés das despesas das empresas e dos estabelecimentos públicos locais; efeitos induzidos posteriores desencadeados pelos assalariados de empresas locais beneficiárias ao gastar parte de sua remuneração em outras empresas locais: as despesas iniciais difundem-se por onda sucessivas na economia local, descontando algum vazamento a cada onda pois que algumas despesas dirigem-se para empresas de fora (localidade e/ou país) (BENHAMOU, 2016, p.79).

Ou seja, o aumento de fluxo de visitantes/usuários nos museus, como em outras instituições e atrativos culturais, pode incrementar os negócios do comércio, de restaurantes e de meios de hospedagem. O que aumenta a demanda aos prestadores de serviços e fornecedores, melhorando a economia local e até regional.

Através das Associações de Amigos, os museus podem ter essa influência, melhorando sua própria capacidade de se reorganizar e diversificar suas fontes de recursos e modelo de organização de gestão, ligando-se aos interessados da comunidade local. Quando se pensa em Associação de Amigos, o dirigente e a equipe das instituições museológicas têm de estar cientes do que se quer, como fazer, para e com quem fazer. A Associação não pode ser vista apenas como mais uma forma de

ampliar os recursos do museu e nem como a salvação das instituições, mas, sim, como mecanismo que possibilita uma reorganização, como Varine diz:

(...) a ação patrimonial não pode e não deve ter por primeiro e único objetivo a conservação ou valorização desse patrimônio, nem uma ação cultural, qualquer que seja o sentido dado a esse termo. Sua razão de ser e seu fim são essencialmente participar no esforço coletivo de construção de um desenvolvimento sustentável e compartilhado (VARINE, 2012 p.229).

Portanto, uma ação de proteção do patrimônio não pode ser vista apenas por questões preservacionistas, mas também pela sustentabilidade destas ações e o envolvimento da comunidade nisto. Pois para que essas ações sejam possíveis, é necessário o apoio da comunidade local e/ou ligada a uma gestão que possibilite a viabilidade desta ação. Caso contrário, o trabalho estará comprometido e dificilmente terá resultados relevantes, podendo até resultar na perda do bem, neste caso, um acervo museológico.

Em pesquisa realizada pelo Cadastro Nacional de Museu (CNM), órgão ligado ao IBRAM, é apontado que ao contrário dos museus internacionais, no Brasil observa-se que são poucos os recursos advindos da comercialização de produtos dos museus (IBRAM, 2011, p.147). Basicamente, o financiamento das instituições no Brasil provém de forma direta do poder público ou de leis de incentivo ou editais de apoio a cultura.

Um exemplo de Associação de Amigos de um museu no Rio Grande do Sul é AAMARGS, Associação de Amigos do Museu de Arte do Rio Grande do Sul (MARGS), fundada em 1982, de Porto Alegre e que tem como finalidade:

(...) promover a cultura, defesa e conservação do patrimônio histórico e artístico do MARGS; difundir a arte, a cultura e a educação, através de um espaço público oferecido à comunidade para apreciação das reflexões e obras; promover o aumento do acervo de obras para exposições e estudos; e apoiar financeiramente as atividades afins do MARGS ¹⁵.

A associação atua dentro do MARGS promovendo, incentivando, coordenando ou financiando o museu com subsídios diretos ou por convênio, acordo, parcerias ou

¹⁵ <http://www.margs.rs.gov.br/aamargs/>

eventos ¹⁶. Além das anuidades dos associados, as fontes de recursos da associação provêm de um bistrô, um café e da loja do museu, todos localizados dentro da instituição. O bistrô tem acesso independente da instituição, na *Praça da Alfândega*, ao lado da entrada do próprio museu, e tendo como clientes pessoas que não necessariamente visitaram o museu. Já o café e a Loja, ficam nos fundos do prédio, no final da exposição, ou seja, são locais os quais acolhem os visitantes do museu, vendendo produtos ligados ao acervo e às exposições, catálogos e itens ligados a marca da instituição ou temática abordada pelo museu, além de oferecer um local para alimentação e convivência¹⁷. A logomarca da AAMARGS está presente nos cartazes de eventos e exposições realizados pelo MARGS, entre os realizadores.

Outra instituição que participa de forma direta no financiamento de exposições e eventos promovidos pela instituição museológica ao qual está ligada é a Sociedade de Amigos do Museu de Arte Leopoldo Gotuzzo (SAMALG), vinculada ao Museu de Arte Leopoldo Gotuzzo (MALG).

O MALG é um museu de artes vinculado ao Centro de Artes da Universidade Federal de Pelotas (UFPEL). Em 2018, as quatro exposições abertas pela instituição tiveram a participação da Sociedade de Amigos: *MALG In Loco: Obras de Leopoldo Gotuzzo; Leopoldo Gotuzzo: Traços e transformações; L. C. Vinholes: Constelações e Fronteiras Dissipadas; e INCÔ3ODO*. As fichas técnicas das exposições têm a SAMALG como uma de suas apoiadoras ¹⁸.

Outro projeto recente da SAMALG foi do primeiro catálogo das coleções do museu, financiado através de edital de apoio à cultura promovido pela Prefeitura de Pelotas. O Museu concorreu à verba pública através da Sociedade, tendo lançado o catálogo no final de 2018 (UFPEL, MALG, 2017).

¹⁶ <http://www.margs.rs.gov.br/aamargs/>

¹⁷ <http://www.margs.rs.gov.br/aamargs/>

¹⁸ <https://www.facebook.com/samalg.MALG/>

A associação ainda atuou em parceria com o Departamento de Museologia e Conservação e Restauro da UFPEL, em 2013, quando ocorreu o restauro de várias obras que compõem a *Coleção Leopoldo Gotuzzo*, tendo financiado os trabalhos ¹⁹.

Para adquirir recursos, além da loja e das contribuições dos sócios, a SAMALG promove eventos, como o que ocorreu em outubro de 2018: o Brechó SALMAG. Neste evento, os associados disponibilizaram, para venda, artigos de vestuário, com o lucro revertido totalmente à SALMAG e ao Museu Leopoldo Gotuzzo ²⁰.

Outro exemplo é a Associação Amigos do Museu Histórico Farroupilha (AAMHF), ligada ao Museu Histórico Farroupilha (MHF), situado na cidade de Piratini, interior do Estado do Rio Grande do Sul. Nos últimos anos, através dos esforços em conjunto com a diretora do museu, Kátia Espíndola, foi realizada uma parceria com a fábrica de bombachas local *Sansha*. Na loja do museu encontram-se vários itens da marca para venda. Além disso, através desta parceria, a AAMHF adquiriu os direitos do *city tour* ²¹ da cidade de Piratini.

Portanto, num cenário em que os recursos públicos são escassos e que as leis de incentivo priorizam outros setores da cultura, é primordial ter outros meios de financiamento. A comercialização dentro do museu, apoiado por uma Associação de Amigos, além de ser um meio viável, que pode contribuir também para a divulgação do acervo e da instituição, dá a possibilidade de agregar valor à comunidade, dando a um papel de protagonista num projeto de desenvolvimento sustentável de museu.

Referências

ALCARAZ, M. V. Centro Cultural San Martin: La Sustentabilidad Institucional como Estrategia para la Gestión de Recursos. In: NASCIMENTO JUNIOR, J. (Org.) Cultural Economia de museus. *Coleção Museu, memória e cidadania*. Brasília: Minc/IBRAM, 2010. p. 99-114

¹⁹ <http://ecult.com.br/noticias/obras-de-gotuzzo-sao-restauradas-atraves-de-projeto>

²⁰ <https://www.facebook.com/samalg.MALG/>

²¹ Um passeio turístico temático com encenação nos principais pontos turísticos da cidade de Piratini.

BENHAMOU, F. *Economia do Patrimônio Cultural*. Trad. Fernando Kolleritz. São Paulo: Edições Sesc São Paulo, 2016.

GONÇALVES, A. R. *Museus, Turismo e Território: como podem os equipamentos culturais tornar-se importantes atrações turísticas regionais?* Universidade do Algarve, 2007.

_____. O museu como pólo de atracção turística. *Revista Turismo e Patrimônio*. Nº Temático, 2009, p. 77-118

NASCIMENTO JUNIOR, J. Museus como agentes de mudança social e desenvolvimento. *MUSAS – Revista Brasileira de Museus e Museologia*, Nº 4. Rio de Janeiro: Instituto Brasileiro de Museus, 2009

IBRAM. Conferência I – Museus criativos: experiências e práticas inovadoras nos museus. Relatório do 6º Fórum Nacional de Museus: museus criativos. Instituto Brasileiro de Museus – Brasília, DF: IBRAM, 2017, p. 36-49

MARQUES, J. G. *Museus contemporâneos: locais de contágios e hibridismos*. MIDAS Online, Nº 1, 2013.

IBRAM. *Plano Nacional Setorial de Museus - 2010/2020*. Instituto Brasileiro de Museus – Brasília, DF: MinC/Ibram, 2010.

UFPEL. MALG, Museu de Arte Leopoldo Gotuzzo, Catálogo Museu de Arte Leopoldo Gotuzzo; SAMALG (org). Universidade Federal de Pelotas, Pelotas: UFPEL: MALG: SAMALG, 2017.

SILVA, F. B... [et al.]. Encontros com o futuro: prospecções do campo museal brasileiro no início do século XXI. *Coleção Museu, economia e sustentabilidade*. Brasília, DF: Ibram, s/d.

YÚDICE, G. Museu Molecular e Desenvolvimento. In: NASCIMENTO JUNIOR, J. (Org.) Cultural Economia de museus. *Coleção Museu, memória e cidadania*. Brasília: Minc/IBRAM, 2010. p. 21-52

VARINE, H. *As raízes do futuro: o patrimônio a serviço do desenvolvimento local*. Trad. HORTA, M. L. Porto Alegre: Medianiz, 2012.

Sites pesquisados

<http://ecult.com.br/noticias/obras-de-gotuzzo-sao-restauradas-atraves-de-projeto>. Acessado em 06/01/2019, às 10:59

<https://www.facebook.com/samalg.MALG/>. Acessado em 06/01/2019, às 10:59

<http://www.margs.rs.gov.br/aamargs/>. Acessado em 06/01/2019, às 10:59

ECONOMIA DO PATRIMÔNIO E DO TURISMO PATRIMONIAL: UMA ABORDAGEM PARA O DESENVOLVIMENTO ECONÔMICO REGIONAL

Dary Pretto Neto²²

Juliane Conceição Primon Serres ²³

Este ensaio descreve a importância da Economia do Patrimônio e do Turismo Patrimonial para o desenvolvimento econômico regional, institucional, turístico e urbano.

A Economia da Cultura está relacionada à contribuição econômica dos setores ligados à cultura, especialmente na geração de renda e emprego, o que contribui para uma maior valorização dos segmentos culturais no âmbito das políticas públicas em vários países, além de ampliar a visão da preservação do patrimônio, como um fim em si, para o enfoque sobre o desenvolvimento gerado a partir da ação de preservação e às externalidades potenciais que podem ser daí geradas. O objetivo passa a ser, não só recuperar o patrimônio, estimular e facilitar o usufruto do bem restaurado e promover sua melhor utilização pela sociedade, mas usá-lo como gerador de maior dinamismo econômico local, tornando-o uma âncora para o desenvolvimento institucional, econômico, turístico e urbano da localidade onde se encontra.

Para isso, deve-se buscar associar as ações de revitalização urbana aos investimentos complementares, que visem à recuperação do entorno, e às iniciativas voltadas para o estímulo às atividades econômicas derivadas do patrimônio. A preservação do patrimônio, passa a representar um elemento de construção de externalidades culturais, educacionais, sociais, simbólicas e econômicas que passam a dar maior concretude à ação do patrimônio.

²² Doutorando em Memória Social e Patrimônio Cultural pela Universidade Federal de Pelotas - UFPel.
Email: darypretto@gmail.com

²³ Doutora em História pela Universidade do Vale do Rio dos Sinos (UNISINOS). Professora do Programa de Pós-Graduação em Memória Social e Patrimônio Cultural da Universidade Federal de Pelotas (UFPel).
Email:

Economia do Patrimônio

O conceito de patrimônio histórico ²⁴ muda de acordo com a época e se transforma de acordo com elementos, como a urbanização, a industrialização, a cultura e o turismo ²⁵. Estes elementos contribuem para que o conceito de patrimônio e identidade nacional seja repensado, pois o patrimônio histórico constitui um bem destinado a utilização da comunidade (CHOAY, 2017).

Segundo Figueira (2016), por trás de toda patrimonialização cultural da humanidade existem interesses turísticos, fins e consequências econômicas, pois o capital financeiro, além de mover a cadeia produtiva dos negócios turísticos, provém recursos para as políticas patrimoniais (FIGUEIRA, 2016).

A economia do patrimônio cultural destaca a gestão patrimonial a partir da valorização econômica, pois as políticas de restauração possibilitam, no espaço urbano, um estímulo maior de serviços decorrentes dos usos que se fazem dos monumentos históricos e de seu entorno (ARAUJO JUNIOR, 2012). Pensar em patrimônio enquanto recurso é desenvolver a cultura pública, com o objetivo de valorizá-lo. Sendo assim, o patrimônio urbano mostra-se bom para o desenvolvimento sustentável e para a civilidade, sendo a sustentabilidade, o uso do patrimônio para a produção de valores de mercado e para a geração de melhores condições de vida (CAVÉM, 2007).

A economia do patrimônio cultural refere-se a um mercado diferente da oferta de patrimônio, que depende das condições em que se criam e se reconhecem novos bens patrimoniais protegidos pelo Estado, pois o monumento, ao ser reconhecido pelo Estado, torna-se um bem a ser preservado e se transforma em objeto potencial de políticas de restauração. A economia patrimonial é a produção de serviços

²⁴ Choay (2017) conceitua Patrimônio Histórico como “um bem destinado ao usufruto de uma comunidade, constituído pela acumulação contínua de uma diversidade de objetos que se congregam por seu passado comum. Coelho (1999) diz que Patrimônio Histórico é o “conjunto dos produtos artísticos, artesanais e técnicos, das expressões literárias, lingüísticas e musicais, dos usos e costumes de todos os povos e grupos étnicos, do passado e do presente.”

²⁵ Segundo Canclini, esta noção antropológica confere legitimidade a todas as formas de organizar e simbolizar a vida social. (2006, p.96).

patrimoniais, de serviços auxiliares, de produtos derivados, de funções coletivas de pesquisa, assim como do inventário, conservação, restauração, produção de serviços, informação e difusão, e depende de políticas culturais de financiamento e restauração dos monumentos históricos que estão estruturadas pelo Programa Nacional de Apoio à Cultura (PRONAC), criado pela Lei nº 8313 de 1991 (Lei Rouanet) (ARAUJO JUNIOR, 2012).

O patrimônio é observado a partir do conjunto de monumentos históricos em algumas localidades, sendo que a teoria econômica auxilia na compreensão da especificidade do patrimônio como um bem econômico, uma vez que representa um conjunto de monumentos e de paisagens construídas, úteis para o conhecimento da sociedade e na preservação da história e cultura.

Existe uma suscetibilidade de criação de emprego e renda pela utilização econômica de monumentos como recurso para o desenvolvimento, visando a entender em que medida a dimensão econômica dos monumentos pode contribuir ou reforçar o bem-estar de uma coletividade. A Economia do Patrimônio constitui-se em uma atividade capaz de gerar mais emprego e renda do que outras atividades econômicas e é reconhecida na medida em que é apontada como uma atividade com potencial econômico (GREFFE, 1990).

São elevados os custos da preservação e dos serviços patrimoniais, uma vez que a restauração dos bens tombados exige um trabalho qualificado e utilização de matéria prima cara. Existe um impacto econômico do patrimônio, ao dizer que a preservação estimula a geração de empregos nas obras de revitalização dos imóveis, através de vagas de pesquisadores, peritos, criadores, operadores, gestores e intermediários da recepção, gestão e formação. A conservação de monumentos históricos requer empregos especializados em diversas áreas e atrai turistas que vão utilizar outros bens de consumo, gerando uma cadeia de consumo (BENHAMOU, 2016). Portanto, o patrimônio é um instrumento de projeção e de reorientação econômica voltado para atividades de serviços e o Estado possui um papel importante

na preservação deste, pois financia parte de sua preservação e garante o cumprimento de normas de restauração.

O patrimônio é um instrumento para o desenvolvimento local e o DNA do território e da comunidade (VARINE, 2013), destacando o *trade-off* entre os economistas que percebem o patrimônio com forte valor agregado, como exemplo, o turismo rentável, enquanto que o agente do patrimônio percebe o desenvolvimento econômico como um perigo. Outro aspecto seria que, independentemente do valor histórico ou da sua antiguidade, o patrimônio tem valor pelo seu uso, seja pela exploração econômica, por exemplo, visitação, hotelaria, moradia de aluguel, implantação de empresas. Assim, absorveria os custos de manutenção e utilização.

Portanto, o patrimônio deve ser reinventado, capaz de gerar um novo patrimônio, uma vez que ele não é um capital fixo. Além disso, deve ocorrer a participação e envolvimento da comunidade para que ocorra isso. Porém, as políticas de conservação são perigosas pois podem tornar difíceis a constituição de um patrimônio constantemente enriquecido de novos elementos, derivados da criatividade natural da comunidade que está favorecida pelo processo do desenvolvimento. Devem ocorrer, constantemente, enriquecimento e propostas de políticas de desenvolvimento, combinados com a criatividade da população das diversas gerações (VARINE, 2013).

A ação econômica, com objetivos de desenvolvimento local, explorando recursos locais, obtidos via inventário, traria múltiplas possibilidades e escolhas para o desenvolvimento local, como riquezas agrícolas, florestais ou minerais, as fontes e cursos de água, pois o patrimônio está sob todas as formas. Portanto, deve-se utilizar o patrimônio para os diversos usos funcionais, não mais os de origem, uma vez que não mais correspondem para as funções de quando construído, como as igrejas, castelos, mansões particulares, palácios. Este patrimônio pode servir para outros usos, como criação de atividades econômicas rentáveis, como artesanatos, pequenas empresas, comércio; habitat social ou tradicional, com a recuperação do patrimônio degradado; museus, monumentos, parques, centros de interpretação, atraindo público pagante usando estes recursos para cobrir os custos de manutenção financeira e de

peçoal ligados ao local; publicações, com venda local e nas redes nacionais ou internacionais; e turismo, visitação a atividades culturais, artesanato, aquisição e adaptação de residências de verão no antigo edifício. Porém, deve-se tomar cuidado com os efeitos negativos do turismo, como construção em grande quantidade absorvendo as construções antigas (VARINE, 2013).

A valorização do patrimônio gera rendimentos, mas pode ocasionar, em decorrência do turismo, aumento do preço da propriedade fundiária, gentrificação, corrupção, desigualdades sociais e econômicas, ser apropriada por indivíduos ou empresas que queiram se beneficiar dos valores doados, como também apontar custos de oportunidade mais elevados. Desta forma, a economia do patrimônio deve considerar as imperfeições e as expectativas ligadas à preservação e à valorização patrimonial (FIGUEIRA, 2016).

O acordo entre o poder local e o capital imobiliário determinou um modelo de gestão urbana adequada à sociedade de consumo, ao mesmo tempo em que legitima a ação do poder público diante da ordem urbana, gentrificando espaços, fenômeno que afeta uma região ou bairro pela alteração das dinâmicas da composição do local, tal como novos pontos comerciais ou construção de novos edifícios, valorizando a região e afetando a população de baixa renda local. E esta valorização é seguida de um aumento de custos de bens e serviços, dificultando a permanência de antigos moradores, de renda insuficiente para sua manutenção no local, cuja realidade foi alterada.

Sendo assim, a Teoria da Economia do Patrimônio traz conceitos e práticas de gestão importantes ao uso do patrimônio, permitindo obtenção de ganhos econômicos. Esta prática tem raízes na Europa, pós II Guerra Mundial, quando se buscaram, na teoria do patrimônio, meios de proteger e auferir recursos mantendo assim atratividade e manutenção do seu patrimônio. No Brasil, esta prática ainda é pouco utilizada, mas a teoria da gentrificação condiz com a realidade dos centros históricos, acarretando, de fato, a saída das classes de renda mais baixa para as periferias das cidades (ARAUJO JUNIOR, 2012).

Além da gentrificação, ocorreu uma expansão da política patrimonial, para além do que foi produzido no passado, e sua preservação, juntamente com os usos sociais e com os anseios da sociedade moderna às quais estes bens pertencem. Também, há um maior reconhecimento da importância da cultura como um componente deste legado histórico e, com isto, ampliou-se o conceito de patrimônio, pois a preservação deve atender às necessidades da sociedade. De um lado, o patrimônio perde parte da autenticidade pela necessidade de modernização e, de outro, as ações de preservação freiam o desenvolvimento urbano, o abuso na preservação monumental transforma os centros urbanos em museus e expande as periferias (BENHAMOU, 2016).

A gentrificação de ênfase patrimonial constitui-se de um fenômeno sociogeográfico que resulta da hipervalorização de certos lugares, associados a interesses particulares e do governo, baseados na importância da necessidade de proteção imediata dos bens patrimoniais de natureza material, passíveis de desaparecimento. Com o passar dos anos, muitos destes bens encontram-se degradados, por falta de manutenção, conservação e descuido de seus proprietários e usuários (FIGUEIRA, 2016).

Na prática, a gentrificação representa o deslocamento de residentes e usuários de um local para outro para dar lugar à apropriação de residentes e usuários com maior status econômico e cultural. A gentrificação turístico-patrimonial, particularmente, afasta muitos moradores, pois deriva da especulação imobiliária e financeira dos destinos, geralmente nos chamados centros históricos.

A gentrificação turístico-patrimonial compromete as práticas socioculturais e a vida cotidiana destes locais, modificando o uso imobiliário e urbano, aumentando o preço de muitos produtos e serviços, e possibilitando o surgimento de novas atividades comerciais (FIGUEIRA, 2016).

O processo sociogeográfico da gentrificação patrimonial é compreendido sob a ótica da teoria econômica sob o ponto de vista da produção de mercadorias. A transformação do patrimônio em mercadoria permite que este seja capaz de adquirir valor em relação aos bens disponíveis no mercado, mas, com uma ressalva, pois o

bem patrimonial caracteriza-se pela irreversibilidade, ao contrário dos bens econômicos tradicionais que são divisíveis e reprodutíveis. Esta característica do patrimônio, de ser irreversível e irreprodutível, desloca o foco da análise das relações de mercado para um cenário em que o Estado exerce um papel ativo, tanto no papel de legitimar o patrimônio como no de regular as condições de restauração desses tipos de bens (GREFFE, 1990).

O fluxo econômico gerado pelo investimento em bens patrimoniais requer uma análise de projetos alternativos em que seja optado por aquele que apresentou perspectivas mais favoráveis. A análise econômica fornece subsídios importantes para a escolha de um projeto para exploração mais rentável do patrimônio, haja vista o efeito possível de gerar uma série de fluxos monetários. Uma simples despesa de conservação, por exemplo, pode contribuir para a geração e manutenção de empregos, melhora no saldo de divisas, incentivo a novos procedimentos e materiais e, até mesmo, para ganhos econômicos altamente tangíveis (GREFFE, 1990).

As políticas públicas de incentivo à revitalização de centros, bairros e cidades históricas são propostas de utilização da patrimonialização para o desenvolvimento econômico. Assim, o patrimônio vira espaço comercial, de entretenimento e turístico, com um forte apelo em torno da imagem do passado (BARRETO, 2003).

O valor econômico deve ser incorporado no bem patrimonial para que possa ser mantido, gerando recursos para esse fim, e propiciar a importância dos ativos patrimoniais, as possibilidades de refuncionalização ou o que esses valores possam gerar de atração local. Os custos e benefícios que o patrimônio gera fornecem elementos para orientar na escolha do uso, justificando ações de aumento para atividades econômicas. Um melhor uso dos recursos disponíveis pode gerar um maior retorno econômico, através do uso intenso, mas controlado, das atividades propostas, incentivando o uso (ZAMBRANO, 2015).

Certos bens patrimoniais não são mensuráveis, mas podem ser medidos de forma indireta, através de certos atributos, que valorizam o bem. As características físicas dos edifícios, como os materiais, a área, a antiguidade, o estado de

conservação, a autenticidade, o programa de necessidades etc., são atributos que afetam o preço dos ativos, bem como as características físicas do bairro centro, assim como serviços, infra-estrutura e nível socioeconômico local, e também, os atributos ambientais atuais, como a qualidade do ar, poluição sonora e recuperação dos espaços verdes (ZAMBRANO, 2015).

Turismo Patrimonial

A relação entre turismo, patrimônio e desenvolvimento territorial é muito importante no planejamento urbano contemporâneo. Como um vetor de desenvolvimento, o turismo patrimonial gera mudanças relevantes, espalha encargos políticos e sociais e oportunidades de potencialização de negócios alternativos e complementares para os destinos.

O turismo patrimonial, enquanto fenômeno socioeconômico, é uma estratégia política de indenização dos investimentos feitos no incentivo, no planejamento e na gestão patrimonial e seus resultantes científicos, políticos e, sobretudo, econômicos (FIGUEIRA, 2016).

O turismo, enquanto setor da economia de serviços, desenvolve-se para atender um mercado particular e constitui-se como um contexto relevante para as políticas patrimoniais. Nesse caso, o potencial turístico justifica investimentos públicos e privados, investigação, revitalização, gestão e promoção dos bens patrimoniais garantidos e feitos para atender uma demanda estimulada. E é importante destacar que o reconhecimento de uma cidade histórica, como *Patrimônio Cultural da Humanidade*, pela UNESCO, faz com que ocorra um impulso turístico-patrimonial internacional desta cidade (FIGUEIRA, 2016).

Toda patrimonialização cultural da humanidade gera consequências turísticas e constitui a primeira etapa de incentivo ao turismo com ênfase no patrimônio. Ou seja, só existirá atração turística se houver patrimonialização e esta representa uma forma

moderna de espetacularização do espaço, devido ao fato de, sobretudo em nível internacional, coordenada pela UNESCO, e enquanto tecnologia moderna de governo proposta pelos países, ser materializada na valorização exagerada da imagem de bens culturais estetizados como testemunhos do passado (FIGUEIRA, 2016).

Do ponto de vista restrito da atividade turística, o patrimônio urbano constitui um recurso que merece ser particularmente valorizado. Na realidade, a oferta turística depende da acessibilidade e da capacidade de alojamento, acolhimento (restauração, serviços diversos) e atração. O patrimônio urbano constitui um recurso muito funcional para o turismo: não só atrai, como também permite diversificar a oferta, ou seja, constitui um ambiente ideal para o desenvolvimento de atividades turísticas urbanas (BOURDIN, 2005).

O turismo contribui para o bem-estar local e para o desenvolvimento dos serviços e permite sinergias com outros setores da economia urbana (BENHAMOU, 2016). Mas, além de gerar emprego, pode levar ao aumento de preço de alguns bens de consumo, como cafés, restaurantes, docerias, hotéis e estacionamentos. Com isto, é importante saber destacar o patrimônio sem supervalorizar o impacto decorrente deste, o que representa um desafio para os defensores do patrimônio que visam justificar a despesa pública e privada sem consequentemente reduzir as estratégias patrimoniais a suas dimensões econômicas.

Conclusões

A preservação do patrimônio ocupa papel chave na reflexão das abordagens do presente e do futuro das cidades, do planejamento urbano e do próprio meio-ambiente. O desenvolvimento econômico, se faz em harmonia com o patrimônio, contribuindo para a sua vida e seu crescimento. A política pública patrimonial deve estar atenta as modificações geradas pela economia. A conservação do patrimônio histórico gera desenvolvimento econômico, novos empregos, movimentação do

comércio, intercâmbio, interação social, troca de conhecimentos, melhoria na infraestrutura, intercâmbio cultural, assim como, conservação e difusão da cultura local.

Destaca-se que o patrimônio, deve ser conservado, mas também deve ter utilidade, para que assim mantenha-se inserido no contexto atual da sociedade, mantendo, porém, suas raízes históricas. Enquanto recurso deve servir à sociedade em seu todo e os efeitos da globalização sobre o patrimônio cultural. Para que haja desenvolvimento econômico sustentável, é necessária a participação dos membros da comunidade, pois o patrimônio é um capital que deve ser frutificado, transformado e utilizado para finalidades diversas e sua gestão deve ser fruto da cooperação entre todos os atores do território.

O desenvolvimento do turismo cultural prescinde da atuação mais comprometida do Estado e da elaboração e implementação de políticas públicas específicas, para que haja uma maior valorização da cultura e do patrimônio cultural e a consequente sensibilização da sociedade e especialmente dos turistas. A valorização do patrimônio é a valorização da realidade que cerca a sociedade. Com isto, ressalta-se a importância de políticas públicas, que devem agir como aliadas do processo de desenvolvimento, estimulando o processo de auto reconhecimento da sociedade. Além disto, é importante a realização de novos estudos que tratem deste tema, a fim de discutir e ampliar a relação da importância da Economia do Patrimônio e do Turismo para o desenvolvimento econômico regional.

Referências

ARAUJO JUNIOR, E. A. S. *Economia do Patrimônio Cultural: efeitos das políticas de restauração sobre a região central da cidade do Rio de Janeiro*. Dissertação (Mestrado Profissional) – Instituto do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional, 2012.

BARRETTO, M. *Turismo e legado cultural: as possibilidades do planejamento*. 4. ed. Campinas: Papirus, 2003.

BENHAMOU, F. *Economia do patrimônio cultural*. São Paulo: Edições Sesc, 2016.

BOURDIN, A. *Turismo patrimonial, cidade e civilização dos indivíduos*. FORUM SOCIOLOGICO, n. 13/14 (2ª série), 2005, pp. 13-29.

CÁVEM, M. Centros históricos contemporâneos: mudanças de perspectiva na gestão. Lisboa e Bruxelas, Dissertação (Mestrado em Geografia Humana, Planeamento Regional e Local) – Faculdade de Letras, Departamento de Geografia, Universidade de Lisboa, Lisboa, 2007.

CHOAY, F. A alegoria do patrimônio. 6. ed. São Paulo: Estação Liberdade/Ed. UNESP, 2017.

FIGUEIRA, M. C. *O espetáculo turístico do Patrimônio Cultural da Humanidade: preservar para atrair os consumidores de passado*. Pelotas, 2016. 256f. Tese (Doutorado em Memória Social e Patrimônio Cultural) – Programa de Pós Graduação em Memória Social e Patrimônio Cultural, Universidade Federal de Pelotas, Pelotas, 2016.

GREFFE, X. *La valeur économique du patrimoine*. Paris: Anthropos-Economica, 1990.

VARINE, H. *As raízes do futuro: o patrimônio a serviço do desenvolvimento local*. Trad. de HORTA, M. L. P. Porto Alegre: Medianiz, 2013.

ZAMBRANO, L. *El centro histórico de la ciudad de Pelotas*. Evolución urbana y gestión actual Universidad Pablo de Olavide, Sevilla. Programa de doctorado y diploma de estudios avanzados. Historia del arte y gestión cultural en el mundo hispánico. Disponível em <<https://rio.upo.es/xmlui/handle/10433/2865>>. Acesso em: 13 mai. 2018.

A PATRIMONIALIZAÇÃO DA FESTA DA BICHARADA DO ARI E O DESENVOLVIMENTO TURÍSTICO PATRIMONIAL

Gisele Dutra Quevedo 26
Juliane Conceição Primon Serres 27

Este ensaio pretende discutir a questão da patrimonialização relacionada à Festa da Bicharada do Ari – Festa popular de carnaval que ocorre na cidade de Piratini, Estado do Rio Grande do Sul, Brasil.

A festa surgiu no final da década de 1940 como o *Bloco Carnavalesco da Boa Vontade*, criado por Ari Fabião Valente, e se mantém até os dias atuais, tendo sido rebatizada como *A Bicharada do Ari* ou *Bloco da Bicharada*. Mesmo a festa não sendo um patrimônio instituído oficialmente, de acordo com as entrevistas realizadas, observa-se que a comunidade piratiniense considera a festa um *patrimônio* que precisa ser preservado e transmitido às gerações futuras. Tendo em vista que a patrimonialização deste tipo de manifestação faz aflorar diferentes questões referentes à complexidade de sua institucionalização, uma vez que a eventual instrumentalização política possibilita uma grande visibilidade do bem e do local onde se encontra, também, traz uma questão sensível relacionada ao envolvimento da comunidade na gestão de sua cultura, o que pode trazer dificuldades para conciliar diferentes pontos de vista e interesses. Este ensaio tem por finalidade avaliar os pontos positivos e negativos de uma possível patrimonialização da festa e o efeito da mesma no desenvolvimento turístico patrimonial da cidade de Pirarini.

26 Mestre em Memória Social e Patrimônio Cultural pela Universidade Federal de Pelotas – UFPel. E-mail: gisele.quevedo.ppgmspc@gmail.com

27 Doutora em História pela Universidade do Vale do Rio dos Sinos (UNISINOS). Professora do Programa de Pós-Graduação em Memória Social e Patrimônio Cultural da Universidade Federal de Pelotas (UFPel). Email:

Os narradores da festa: tesouros humanos vivos

A *Festa da Bicharada do Ari* faz parte do que podemos chamar de cultura tradicional e popular da comunidade, transmitida exclusivamente pela tradição oral. Nesse sentido, os narradores dessa festa, embora não reconhecidos oficialmente, podem ser comparados com os *Tesouros Humanos Vivos*, um projeto que foi apresentado pela UNESCO, pela primeira vez, aos Estados membros, no ano de 1996, como um “dispositivo de proteção” para os chamados *Bens Culturais Vivos*.

O projeto *Tesouros Humanos Vivos* teve a finalidade de preservação e continuidade das tradições orais ameaçadas de desaparecimento que, com o reconhecimento e o apoio oficial da UNESCO, possibilita condições de reprodução e de transmissão para as futuras gerações aos detentores (grupos ou indivíduos) de saberes sobre significativas expressões da cultura tradicional.

Nesse sentido, como a *Festa da Bicharada do Ari* ainda não possui esse reconhecimento oficial, busca-se, aqui, registrar a história transmitida por seus narradores, com a finalidade de preservar essa tradição. Grande parte daqueles que participaram do início da festa, incluindo o seu fundador, já morreram, e aqueles que ainda estão vivos já estão com a idade bastante avançada e muitos com a saúde fragilizada e, dessa forma, observa-se que essa é uma tradição que corre risco de desaparecimento.

A ideia que balizou a produção desse trabalho perpassou a vontade de registrar a história dessa festa e tem como finalidade servir como instrumento para a preservação da mesma, para que futuramente possa-se saber sobre como ela era. Por isso, a importância dos narradores e do registro que ora apresenta-se. Além das narrativas, a memória sobre a festa, os modos de fazer os bonecos, as formas de brincar e as canções também informam sobre a festa e a cultura popular dessa comunidade. Esses e outros elementos, considerados passíveis de patrimonialização pela UNESCO, ganharam visibilidade com a definição do patrimônio imaterial, como sendo:

[...] as práticas, representações, expressões, conhecimentos e aptidões — bem como os instrumentos, objetos, artefatos e espaços culturais que lhes são associados — que as comunidades, os grupos e, sendo o caso, os indivíduos reconhecem como fazendo parte integrante de seu patrimônio cultural. Transmitido de geração em geração, é constantemente recriado pelas comunidades e grupos em função do seu meio, de sua interação com a natureza e da sua história, inculcando-lhes um sentimento de identidade e de continuidade, contribuindo, desse modo, para a promoção do respeito pela diversidade cultural e pela criatividade humana ²⁸.

Desde maio de 2001, a cada dois anos, a UNESCO vem selecionando, através de um júri internacional, espaços e expressões de excepcional importância em uma lista de obras que foi denominada como *Proclamação de Obras Primas do Patrimônio Oral e Imaterial da Humanidade*. A UNESCO considera imprescindível, para que compoñham esta lista, que essas obras primas sejam patrimônios ainda vivos, tenham manifestações de excelência e estejam em perigo de desaparecimento.

Em 17 de outubro de 2003, a UNESCO adotou a *Convenção para a Salvaguarda do Patrimônio Imaterial*, durante a sua 32ª Conferência Geral ²⁹, com o objetivo de salvaguarda do patrimônio. Segundo o mesmo documento, entende-se por salvaguarda:

[...] as medidas que visem assegurar a viabilidade do patrimônio cultural imaterial, incluindo a identificação, a documentação, pesquisa, preservação, proteção, promoção, valorização, transmissão, essencialmente através da educação formal e não formal, bem como a revitalização dos diferentes aspectos desse patrimônio ³⁰.

Chiara Bortolotto (2011) apresenta a salvaguarda como “uma evolução sustentável do patrimônio cultural imaterial”:

[...] por salvaguarda se entende as medidas destinadas a garantir a vitalidade do patrimônio cultural imaterial, incluindo-se nisso a identificação, a

²⁸ Convenção da UNESCO, citado por Clara Bertrand Cabral (2011), *Patrimônio Cultural Imaterial...*, p.253.

²⁹ Convenção da UNESCO, citado por Clara Bertrand Cabral (2011), *Patrimônio Cultural Imaterial...*, p.81

³⁰ Idem

documentação, a pesquisa, a preservação, a proteção, a promoção, a valorização, transmissão em particular através da educação formal e informal, como também a revitalização dos vários aspectos de tal patrimônio cultural (BORTOLOTTI, 2011, p.10)

No entanto, Bortolotto (2011, p. 14) afirma que existe uma ambiguidade entre o que a UNESCO preconiza como correto e o que realmente acontece, uma vez que “o valor patrimonial de uma prática ou de uma manifestação deve ser atribuído pelos seus executores”, designados no vocabulário da UNESCO sob o conceito de “comunidade”:

Embora a participação de tais “comunidades” seja claramente postulada pela Convenção em relação as ações de salvaguarda em nível nacional, a noção de “participação” assim como a de “comunidade” não encontra nenhuma definição no texto da Convenção. Isso fica, portanto, sujeito à interpretação que os Estados signatários desejam dar de tal conceito (BORTOLOTTI, 2011, p.14).

No caso da *Festa da Bicharada do Ari* temos a participação da comunidade piratiniense e não temos a instrumentalização política; a vontade de preservar e manter a tradição para as próximas gerações vem da comunidade. Na UNESCO, no entanto, muitas vezes a participação da comunidade é irrisória ou nula e nem sempre o registro e o valor patrimonial são determinados pelos agentes envolvidos na prática ou manifestação.

Por outro lado, dentro do IPHAN ³¹, a natureza imaterial foi consolidar-se já em 1988 com a Constituição Federal, em seu artigo 216, que diz: “[...] constituem patrimônio cultural brasileiro os bens de natureza material ou imaterial [...]”. No entanto, mesmo tendo sido determinado pela Constituição, somente em 4 de agosto de 2000, com a assinatura do decreto Nº 3.551, foi elaborada uma legislação que atendia as especificações da preservação do patrimônio imaterial, sendo finalmente reconhecido pelo IPHAN.

Sendo assim, a partir de 2000, o IPHAN passou a reconhecer o patrimônio imaterial, em suas diferentes manifestações, como parte de um processo de

³¹ Instituto do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional.

democratização da cultura e do patrimônio cultural. Dessa forma, um dos desafios constantes no campo patrimonial brasileiro passou a ser – através da seleção de bens móveis e imóveis – construir uma representação da nação que, levando em conta a pluralidade cultural, funcionasse como propiciadora de um sentimento comum de pertencimento e reforço a uma identidade nacional (FONSECA, 2009).

Nesse sentido, buscou-se analisar os bens imateriais que estão inscritos, atualmente, nos Livros do IPHAN (Saberes, Celebrações, Lugares e Formas de Expressão); um dos aspectos que chama a atenção é que na *Lista dos Bens Registrados por Estado*, observa-se que, dos quarenta bens registrados, eles se dividem em: dez para *Celebrações*; onze para *Saberes*; dezesseis são *Formas de Expressão*; e três estão inscritos em *Lugares*. Além dessa divisão, também são divididos por abrangência, sendo vinte e dois locais, doze estaduais, quatro regionais e apenas dois nacionais e de todos apenas um está localizado no Estado do Rio Grande do Sul, no *Livro de Registros dos Lugares*: Tava, Lugar de Referência para o Povo Guarani ³², registrado em 03/12/2014, de abrangência local.

As festas populares estão registradas no *Livro das Celebrações* e, entre elas, oito têm caráter religioso e apenas duas não, sendo uma ligada à cultura indígena, o *Ritual Yaokwa* do Povo Indígena Enawene Nawe – mais longa e importante celebração realizada pelo povo indígena Enawene Nawe – e a *Festa do Complexo Cultural do Bumba-Meu-Boi do Maranhão* (registrada em 2011), a qual é caracterizada pelo IPHAN como:

[...] uma celebração múltipla que congrega diversos bens culturais associados, divididos entre plano expressivo, composto pelas performances dramáticas, musicais e coreográficas, e o plano material, composto pelos artesanatos, como os bordados do boi, confecção de instrumentos musicais artesanais, entre outros ³³.

³² Para os Guarani-Mbyá, a Tava é um local onde viveram seus antepassados, que construíram estruturas em pedra nas quais deixaram suas marcas, e parte de suas corporalidades, por conter os "corpos" dos ancestrais que se transformaram em imortais; onde são lembradas as 'belas palavras' do demiurgo Nhanduru. Disponível em: <http://portal.iphan.gov.br/pagina/detalhes/507/>. Acesso em: 29 de abril de 2017.

³³ <http://portal.iphan.gov.br/pagina/detalhes/80>

A Festa do Bumba-Meu-Boi é a que mais se aproxima da *Festa da Bicharada do Ari*, pois a *Bicharada do Ari* tem sua origem inspirada nesta festa.

Potencial de patrimonialidade da *Bicharada do Ari*

Pelo exposto, a *Festa da Bicharada do Ari* teria potencial de patrimonialização. Uma vez que apresenta uma cultura tradicional e popular de uma comunidade que ainda está viva, vem sendo transmitida pela tradição oral e é uma celebração múltipla. No entanto, até o momento, esse não foi um ato pensado pela comunidade. Reunindo vários desses elementos, a festa poderia vir a tornar-se *patrimônio*, se assim a comunidade entendesse e quisesse ao buscar instruir o processo de registro.

Para compreender algumas das questões envolvidas na instituição de uma categoria de patrimônio para a festa, algumas discussões podem ser bastante pertinentes. Dominique Poulot (2009) e Llorenç Prats (1998) trabalham com as categorias de patrimonialidade e ativação do patrimônio, respectivamente, sendo estas fundamentais para uma melhor compreensão destes processos na *Bicharada do Ari*.

Poulot (2009) distingue as atitudes patrimoniais, classificando-as entre as de patrimonialidade e de patrimonialização, a partir da noção de teatralidade de Barthes. A primeira ele define como sendo “a modalidade sensível de uma experiência com o passado, articulado com uma organização do saber – identificação, atribuição”, sendo capaz de conferir-lhe autenticidade (POULOT, 2009, p. 28). De acordo com as palavras do autor:

[...] uma patrimonialidade encontra-se na relação íntima ou secreta de um proprietário ou usufrutuário em diferentes níveis de especialistas ou iniciados, em nome de afinidades e convicções assim como de racionalizações eruditas e de condutas políticas com determinados objetos, lugares ou monumentos. Mais tarde, na sequência de um longo processo de patrimonialização, a nação é que se tornou objeto por excelência da patrimonialidade, fornecendo, por assim dizer, o quadro de referência de qualquer objeto do passado. No caso

francês, a patrimonialização oficial elaborou-se a partir da Revolução Francesa (POULOT, 2009, p. 28).

Nesse sentido, podemos pensar a patrimonialidade (POULOT, 2009, p. 28) como o potencial discursivo dos saberes, fazeres, formas de ação da organização dessa manifestação da *Bicharada do Ari*, remetendo à ideia de autenticidade da festa e potencialidade patrimonial da mesma. Pensar sobre as mudanças conceituais do patrimônio, afirma Poulot (2009), auxilia na separação de noções semelhantes, como a de herança, que implica, ao mesmo tempo, numa obrigação de gestão e em um sentimento de posse e pertencimento.

Ainda, segundo Poulot (2009), nesse último século, a preocupação patrimonial tornou-se compromisso coletivo. Nesse sentido, surgiu a ideia de culturas múltiplas que nutrem e fortalecem a pluralidade de identidades, e é assim que o patrimônio fortalece o compromisso com os direitos sociais e humanos. Para o autor, ultimamente, a consciência patrimonial é incentivada pelo sentido de urgência frente à processos de destruição causados a monumentos por grupos iconoclastas (políticos ou religiosos).

Esses são pontos positivos da patrimonialização de um bem: nutrir e fortalecer a pluralidade de identidades, trazer visibilidade ao objeto e ter por finalidade uma espécie de “seguro contra o esquecimento”, que possibilita preservar e transmitir às gerações futuras.

Dessa forma, Poulot (2009) conclui que, assim como a memória, o patrimônio tornou-se importante ferramenta política para se pensar a justiça na sociedade contemporânea. No entanto, a conservação ocorre de forma imposta, imperativa e obrigatória, através de órgãos amparados em leis e regulamentos oficiais locais, nacionais e em escala internacional.

Segundo o autor, a partir da década de 1980, o patrimônio passa a ser visto com mais intensidade através dos valores atribuídos a ele pela sociedade e não tanto pelos valores da história da arte. O observador deixa seu ponto de mera contemplação para tornar-se participante da atribuição de sentido do patrimônio. Para a inclusão de

monumentos e sítios culturais do patrimônio deve-se (ou dever-se-ia) observar primeiramente a identificação positiva pelos indivíduos ou grupos (POULOT, 2009).

Na prática, muitas vezes, tanto no IPHAN como na UNESCO, embora esses organismos tenham conhecimento sobre a importância da participação da comunidade em todos os processos, infelizmente isso nem sempre acontece. Há casos em que a participação praticamente inexistente; em alguns casos acontece da comunidade tomar conhecimento que sua prática foi declarada patrimônio imaterial através dos meios de comunicação. Deste modo, percebemos que, quando trabalhamos com uma comunidade, é fundamental ter em mente que é preciso trabalhar com ela, e não falar por ela, ou seja, no caso da festa da Bicharada do Ari é a comunidade piratinense que deve decidir como deve preservar e salvaguardar esta festa popular.

Para Prats (1998), no entanto, é considerado patrimônio cultural tudo aquilo que socialmente se considera digno de conservação, independentemente de seu interesse utilitário, o que abarca também aquilo que comumente se conhece como patrimônio natural, na medida em que trata de elementos e conjuntos naturais culturalmente selecionados.

Para o autor, "o patrimônio cultural é uma invenção e uma construção social" (PRATS, 1998, p. 63). Dando sequência à discussão, Prats (1998) afirma que:

[...] nenhuma invenção adquire autoridade até que se legitime como construção social e que nenhuma construção social se produz espontaneamente sem um discurso prévio inventado (seja em seus elementos, em sua composição e/ou em seus significados) pelo poder, ao menos, no que se refere ao patrimônio cultural (PRATS, 1998, p. 64).

Segundo Prats (1998), existem três critérios de legitimação extraculturais que ele considera fundamentais ainda na atualidade: a natureza, a história e a genialidade. Eles constituem os lados de um triângulo dentro do qual se integram todos os elementos potencialmente patrimonializáveis, na concepção do autor. Entretanto, estes elementos patrimonializáveis necessitam ser ativados para que se tornem patrimônio.

Para Prats (1998), nenhuma ativação patrimonial é neutra ou inocente, sejam conscientes ou não disto os correspondentes gestores do patrimônio. O autor assegura que não é a sociedade quem ativa estes repertórios patrimoniais, quem os ativa são os poderes políticos (locais, regionais e nacionais) e também o poder econômico. Para o autor: “[...] sem poder, poderíamos dizer, em termos gerais, não existe patrimônio” (PRATS, 1998, p. 69). Ainda que uma manifestação cultural, como a Festa da Bicharada, possa ser considerada um bem da comunidade, segundo o raciocínio do autor, com o qual nos identificamos, não há patrimônio, desde um ponto de vista formal.

Nesse sentido, de acordo com diversos autores (Kurin, 2004; Jadé, 2008; Ramos, 2003), a questão de estas manifestações serem especificadas em listas pode, de maneira inevitável, levar à sua “fossilização”, além de criar uma hierarquização, no sentido de incentivar algum tipo de elitismo do patrimônio, ocasionando uma possível exclusividade cultural. Por outro lado, devemos levar em conta os problemas inerentes à instrumentalização política e seus interesses por trás das classificações, que decidem o que “deve” e o “que não deve” ser patrimônio.

Esses são pontos que consideramos negativos no processo de patrimonialização de um bem, uma vez que, de acordo com diversos autores, estes órgãos, ao preservar da forma como o fazem, selecionando o patrimônio de uma forma elitista, ou ainda sem a participação da comunidade, acabam “engessando” o patrimônio cultural e limitando a sua fruição pelas comunidades. A propósito, talvez seja essa característica dinâmica e mutável da *Festa da Bicharada* que permita que ela siga ocorrendo até hoje e reunindo as pessoas.

Nesse sentido, Prats (2005) afirma que uma estratégia espontânea e eficaz de preservação é patrimonializar o que é importante para a comunidade, o que, para ele, revela a verdadeira natureza do patrimônio local, que se baseia na memória.

Portanto, a *Festa da Bicharada do Ari* possui os predicados para ser patrimônio, mas é fundamental que a comunidade queira instruir o processo de registro, para que não acabe extinguindo o sentido e o vínculo das pessoas com a festa.

Prats (1998) também afirma que o homem como espécie tem um único patrimônio cultural, a diversidade cultural, que não se transmite geneticamente, mas mediante aprendizagem. A cultura, as culturas, a diversidade cultural, é cambiante e este é um fato inevitável, não se pode obrigar ninguém a viver como seus antepassados em nome da conservação do patrimônio cultural.

O autor afirma que não se pode conservar nenhuma cultura; entretanto, se pode conservar seu conhecimento:

[...] este é o verdadeiro patrimônio que a humanidade pode conservar e transmitir: o conhecimento, tanto o conhecimento das conquistas científicas e artísticas mais singulares, como o conhecimento dos sistemas e aparelhos culturais que têm permitido ao homem, em situações sócio históricas muito cambiantes, adaptar-se à vida no planeta e à convivência com seus semelhantes (PRATS, 1998, p. 73)

Particularmente à *Festa da Bicharada do Ari*, o importante não é tentar conservar a festa com as características de quando ela surgiu, que já não existem mais, mas produzir um conhecimento sobre aquele período, vivenciar e compreender a manifestação no presente e transmiti-la às gerações futuras.

De acordo com Varine (2013), o patrimônio é resultante da atividade criadora contínua e conjunta do homem e da natureza, religando concretamente passado, presente e futuro. É um recurso do lugar, que ligado à atividade turística deve ser colocado a serviço das comunidades:

[...] é também o trampolim a partir do qual a iniciativa de desenvolvimento pode engrenar e tomar seu impulso. É finalmente um capital que convém fazer frutificar, não o esterilizando, ou "musealizando", mas modelando-o e transformando-o sem cessar, utilizando-o para finalidades culturais, sociais e econômicas (VARINE, 2013, p.229)

A patrimonialização da *Festa da Bicharada do Ari* a balizaria como um patrimônio atrativo. Ao cancelá-la seria como lhe designar um selo de excepcionalidade e singularidade que a evidenciaria e justificaria sua proteção, valorização, promoção e acesso.

Portanto, a patrimonialização da *Festa da Bicharada do Ari* estimularia também o turismo patrimonial na cidade de Piratini, RS, o que geraria um fortalecimento de sua economia, gerando desenvolvimento, emprego, renda, o que conseqüentemente aumentaria a autoestima e a qualidade de vida da comunidade.

Referências

BORTOLOTTI, C. A salvaguarda do patrimônio cultural imaterial na implementação da Convenção da UNESCO de 2003. *Revista Memória em Rede* 2 (4): 6-17. <http://www.ufpel.edu.br/ich/memoriaemrede/beta0201/index.php/memoriaemrede/issue/view/4/showToc> (consultado em fevereiro 6, 2017), 2011.

CABRAL, C. B. *Patrimônio Cultural Imaterial: convenção da UNESCO e seus textos*, Edições 70, Lisboa, 2011.

CHOAY, F. *A alegoria do patrimônio*. São Paulo: Estação Liberdade/UNESP, 2006.

CHUVA, M. Por uma história da noção de patrimônio cultural no Brasil. *Revista do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional*. N. 34, 2012. pp. 147-166.

FONSECA, M. C. L. *O Patrimônio em processo: trajetória da política federal de preservação no Brasil*. 3ª ed. rev. ampl. Rio de Janeiro: Editora UFRJ, 2009.

JADÉ, M. Le fait patrimonial: de l'élan spontané à la gestion complexe de son institutionnalisation. In: *Actes des premières rencontres internationales du patrimoine culturel immatériel, Patrimoine culturel immatériel et transmission: la polyphonie corse traditionnelle peut-elle disparaître?* Corse, Ajaccio, 2008. Disponível em: <<http://faitpat.hypotheses.org/articles/683-2>>. Consultado em 20/03/2017.

KURIN, R. La salvaguardia del patrimonio cultural inmaterial en la Convención de la UNESCO de 2003: una valoración crítica. In; *Museu Internacional, Intangible Heritage*. Vol. 56, n.º 221 e 222, 2004.

PRATS, L. Concepto y gestión del patrimonio local. *Cuadernos de Antropología Social*, Nº 21, 2005, pp. 17-35.

_____. El concepto de patrimonio cultural. *Política y Sociedad*, Nº 27, Madrid, 1998, p.p. 63-76. Disponível em <<http://www.antropologiasocial.org/contenidos/publicaciones/otautores/prats%20el%20concepto%20de%20patrimonio%20cultural.pdf>>

POULOT, D. *Uma história do patrimônio no Ocidente, séculos XVIII – XXI: do monumento aos valores*. Trad. Guilherme João de Freitas Teixeira. São Paulo: Estação Liberdade, 2009.

VARINE, H. *As raízes do futuro: o patrimônio a serviço do desenvolvimento local*. Trad. de Maria de Lourdes Parreiras Horta. Porto Alegre: Medianiz, 2013

OS POTENCIAIS TURÍSTICO, PATRIMONIAL E ECONÔMICO DOS CEMITÉRIOS: BREVE REFLEXÃO E DISCUSSÃO ³⁴

José Paulo Siefert Brahm ³⁵

Juliane Conceição Primon Serres ³⁶

Diego Lemos Ribeiro ³⁷

O objetivo deste ensaio é refletir e discutir sobre os potenciais patrimoniais, turísticos e econômicos dos cemitérios, uma vez que eles apresentam, sobretudo, um *systeme de signes* (THOMAS, 1978, p. 9) interpretativos à compreensão da sociedade na qual estão inseridos; encerra valores memoriais, identitários, emocionais materiais e imateriais de ampla significação histórica, cultural, social, ideológica, religiosa e política; e, também, apresenta grande potencial turístico.

Os argumentos, aqui, utilizados são sustentados por autores como Ragon (1981), Martins (1983), Coelho (1991), Carrasco (2009), Bellomo (2008), Queiroz (2007), dentre outros. São essas (e outras) compreensões que começam a ser ponderadas no Brasil, a partir dos anos 1925, suscitando debates e reflexões sobre a questão, os quais vão resultar em posteriores ações concretas de reconhecimento e valorização.

Hoje, tais ações ainda ocorrem, de forma residual, a despeito de um perceptível incremento de políticas públicas voltadas à gestão dos bens culturais, com a inclusão

³⁴ O presente trabalho foi realizado com apoio da Coordenação de Aperfeiçoamento de Pessoal de Nível Superior - Brasil (CAPES) - Código de Financiamento 001.

³⁵ Doutorando em Memória Social e Patrimônio Cultural pela Universidade Federal de Pelotas - UFPel.

³⁶ Doutora em História pela Universidade do Vale do Rio dos Sinos (UNISINOS). Professora do Programa de Pós-Graduação em Memória Social e Patrimônio Cultural da Universidade Federal de Pelotas (UFPel). Email: julianeserres@gmail.com

³⁷ Doutor em Arqueologia pela Universidade de São Paulo (USP). Professor do Programa de Pós-Graduação em Memória Social e Patrimônio Cultural da Universidade Federal de Pelotas (UFPel). Email: dlrmuseologo@yahoo.com.br

de novos objetos ao rol destes bens e, dentre esses, o *cemitério*. O tombamento, em nível nacional e estadual, de vários cemitérios pelo país, serve como testemunha disso.

Geralmente o espaço cemiterial está associado à perda, à tristeza, à solidão, à angustia, ao medo e à saudade. No entanto, esse espaço de reverência aos mortos pode desenvolver atividades distintas, como, por exemplo, o turismo. Esse ambiente de utilização pública apesar de ser temido, também desperta admiração.

Percebidas como museu, quando perpassarem o processo de musealização ³⁸, as necrópoles são lugares para, por exemplo, um turismo educativo que contemple cultura, história, imaginação, memória, identidade e arte, entre tantos outros significados da vida social.

Ao ultrapassar tabus e preconceitos, encontra-se na necrópole uma potencialidade, um lugar com relevância histórico-social que reúne arquitetura, celebridades, iconologias e iconografias que exaltam os costumes e tradições locais de uma sociedade. Nesse sentido o cemitério passa a ser um dos arquivos de registros mais relevante de uma cidade. Ou seja, são lugares de conexão entre dois mundos: dos vivos e dos mortos. Comunicam mensagem específica através de seus acervos, objetos, coleções que, além de contribuir valiosamente para o conhecimento histórico, memorialístico, e de outras áreas do conhecimento, constituem-se sinais mais duradouros de atitudes e de relações efemeramente existentes no mundo dos vivos.

Os cemitérios, sobretudo aqueles edificadas entre os anos 1850 e primeiros decênios do século seguinte, no Brasil, são, de acordo com Coelho (1991), por exemplo, espelhos ³⁹ em que os vivos e os mortos se reconhece(iam) em reciprocidade; lugares onde as sociedades projeta(va)m seus valores, crenças,

³⁸ Para que os cemitérios se constituam, de fato, em "museus a céu aberto", necessário é que eles passem por um processo complexo de musealização. Sobre isso, ver o trabalho de Tavares; Brahm; Ribeiro (2016), no qual o referido processo é analisado consoante critérios da museologia.

³⁹ De acordo com Jean Baudrillard (2002), os objetos funcionam como espelhos perfeitos que refletem seus usuários. Não imagens reais de seu reflexo, mas aquelas desejáveis; aquelas que gostariam de passar aos outros (BAUDRILLARD, 2002). Pode-se dizer o mesmo dos cemitérios. Neles, não são refletidas imagens reais de quem fomos, mas aquelas desejáveis, aquelas que desejamos deixar aos outros para a posteridade. Essas imagens geralmente estão vinculadas aos grandes feitos e conquistas das pessoas.

estruturas socioeconômicas (quanto mais grandiosa a construção tumular mais poder era aferido ao morto e a sua família), e ideologias e outras representações; espaços reprodutores da geografia social das comunidades e que apresentam clivagem de suas respectivas classes sociais. Tudo isso, porque, neles, as atitudes humanas perante à morte são bastante visíveis e se expressam em obras escultóricas, muitas vezes assinadas por renomados artistas plásticos.

Os potenciais patrimonial e turístico das necrópoles

Sob a ótica do patrimônio cultural, como “[...] tudo aquilo que constitui um bem apropriado pelo homem, com suas características únicas e particulares” (FUNARI; PINSKY, 2015, p. 8), os espaços cemiteriais, da mesma maneira que elementos que compõem o conjunto da produção humana, podem ser apropriados como representantes ou como bens de referência cultural para determinado grupo ou lugar.

Considera-se assim que os “campos santos” se encontrariam, por diferentes aspectos, dentre os bens ou espaços a serem preservados por seu caráter identitário, memorialista, emocional, pelas diferentes manifestações artístico-culturais presentes em suas construções funerárias, por seus ritos e seu potencial turístico. No Brasil e no exterior, algumas iniciativas, como por exemplo, associações, declarações, leis, tombamentos e atividades turísticas têm lançado novos olhares e novas questões sobre a preservação do patrimônio funerário.

Pensar o cemitério como fonte de turismo implica entender os vínculos que os unem, e também o como eles se estabelecem.

A definição de turismo é sistematizada pela Organização Mundial de Turismo (OMT) como “as atividades que as pessoas realizam durante viagens e estadas em lugares diferentes do seu entorno habitual, por um período inferior a um ano, com finalidade de lazer, negócios ou outras” (OMT, 2001).

Por ser uma atividade dinâmica, o turismo não se restringe a locais pré-determinados. Por esse motivo, o cemitério também é tido com um produto turístico,

principalmente quando apresenta um acervo histórico, artístico e arquitetônico dos mais belos e diversificados.

Para a atividade turística, Queiroz (2007) afirma que houve um aumento na procura pelo espaço cemiterial, a partir da década de 1990. O mencionado autor relata eventos sobre as necrópoles realizados em alguns países, como o Congresso Internacional sobre Cemitérios Contemporâneos, em Sevilha, Espanha (1992), o primeiro Simpósio Internacional de Arte Cemiterial, em Wrocław, Polónia (1993) e a criação da *Association of Significant Cemeteries in Europe* (ASCE) (2001), que visa promover o turismo em rede.

Por esse ângulo, a afirmação de Afonso (2010, p. 16) se faz relevante: [...] percebe-se que o uso do espaço cemiterial apresentado de forma diferenciada, fugindo da função para o qual foi concebido, retira a intencionalidade dada na criação do cemitério e cria uma nova forma de lazer, escapando do lazer mercadoria [...].

Os conceitos e expressões relacionados ao espaço cemiterial e turismo são diversos. Turismo mórbido relacionado com a morte (BLOM, 2000), é um deles. Para o autor, esse tipo de turismo assume duas formas principais: aquela que “se foca na morte súbita e que atrai rapidamente grande número de pessoas”, por um lado, e, por outro, o turismo “baseado em atrações e relacionado com uma morbidez artificial” (BLOM, 2000, p. 10).

Seaton (1996) introduz o conceito de *Thanaturismo*⁴⁰, em outros termos, o turismo em que a “thanatopsis” (contemplação da morte) é o principal interesse dos turistas. Para Seaton, este interesse tem as suas raízes na Idade Média, embora se tenha vindo a intensificar desde o Romantismo.

O que é denominado *Turismo Cemiterial* surge de uma mescla entre o *Turismo Negro* (*Dark Tourism*) e o *Turismo Cultural*, não existindo uma ideia clara e objetiva

⁴⁰ Esse conceito pode ser definido como: [...] a viagem a um local, completa ou parcialmente, motivada pelo desejo de (estabelecer) encontros reais ou simbólicos com a morte, particular mas não exclusivamente com a morte violenta, que podem ser activados (sic) em grau variável pelas características específicas das pessoas cujas mortes são os seus objectos (sic) focais (SEATON, 1996, p. 40).

acerca desta temática (PEREIRA, 2012). Mas, levando-se em conta as motivações ⁴¹ para a prática deste tipo de turismo, pode-se afirmar que pode ser compreendido como um desdobramento do *Turismo Cultural* (AFONSO, 2010; DIAS; AGUIAR, 2002).

Foley e Lennon (1996) cunharam o termo *Turismo Negro* ⁴², que desde então é o mais amplamente aceito e utilizado na literatura. Stone (2006) explica que a escolha do adjetivo “Negro” simplesmente pretende aludir à práticas aparentemente perturbadoras bem como a produtos e experiências mórbidos, que constituirão a base deste tipo de turismo.

Para Foley e Lennon, o *Turismo Negro* pode ser visto como algo recente, uma “intimação da pós-modernidade” (LENNON; FOLEY, 2000, p. 11). Os autores apresentam três motivos para essa afirmação. Um desses motivos é que o interesse do público nas mortes ou catástrofes está dependente de uma compressão espaço-temporal, ou seja, diretamente relacionado com a capacidade dos *media* em difundir-las. Outro dos motivos apontados pelos autores é que, tal como o conceito de pós-modernidade, a maioria dos locais de *Turismo Negro* põe em causa a racionalidade, ordem e progresso inerentes à modernidade. Finalmente, Lennon e Foley defendem o argumento de que há uma crescente perda de definição da fronteira entre a mensagem (política e/ou educacional) que se quer passar e a comercialização dos locais de *Turismo Negro*.

Assim sendo, para esses autores é necessário que os eventos que dão origem às atrações possam ser validados, isto é, que haja alguém que os tenha testemunhado e que possa atestar a sua veracidade, e que elas induzam no visitante um sentimento de ansiedade em relação à modernidade. Por estes motivos, eles encaram o *Turismo Negro* como um fenômeno recente e principalmente ocidental, baseado em visitas “por

⁴¹ Tais como: contemplação de esculturas de artistas, amplitude dos espaços ajardinados, bucólicos e aconchegantes, identificação da arquitetura das diversas épocas, notoriedade de personalidades sepultadas, associação a excertos de livros ou filmes, [...] visitas a campos de entes queridos, [...] eventos culturais baseados em mitos e lendas. Cf. Afonso, 2010.

⁴² Para Foley e Lennon, *Turismo Negro* é “o fenômeno que engloba a apresentação e consumo (pelos visitantes) de morte e locais de catástrofe reais e mercantilizados” (1996, p. 199).

serendipidade ⁴³, itinerários de companhias turísticas, ou [d]os meramente curiosos que por acaso estavam nas redondezas” de um local de *Turismo Negro*.

Para Lennon e Foley (2000), essa motivação não é importante, mas sim o local que visitam e a reação que ele provoca nos visitantes. A ideia defendida por eles, e em parte também por Rojek (1997) que enquadra o *Turismo Negro* num horizonte temporal recente, é bastante contestada na literatura. Nesse caso, Beech (2000, apud SHARPLEY, 2009) afirma que os edifícios militares são desde há muito atrações turísticas, e Stone (2006, p. 147) defende que “os exemplos iniciais de *Turismo Negro* podem ser encontrados no patronato dos jogos gladiatoriais Romanos”, tendo o *Coliseu de Roma* sido uma das primeiras atrações de *Turismo Negro*. O mesmo autor afirma ainda que as execuções públicas “desde o período medieval até ao século XIX” constituem também manifestações de *Turismo Negro*.

Sharpley (2009, p. 4) sintetiza do seguinte modo a visão dos autores que defendem a antiguidade da prática de *Turismo Negro*: “desde que as pessoas são capazes de viajar, elas são atraídas – propositadamente ou não – para locais, atrações ou eventos que estão ligados de uma forma ou de outra com morte, sofrimento, violência ou catástrofe”.

Atualmente, uma das definições de *Turismo Negro* mais utilizadas pelos académicos é esposada por Stone (2006, p. 146), que define o *Turismo Negro* como “o ato de viajar para locais associados com morte, sofrimento e o aparentemente macabro”. No mesmo artigo em que apresenta a definição mencionada, o autor apresenta uma outra definição que parece ser mais expressiva: “o fenómeno pelo qual as pessoas visitam, intencionalmente ou como parte de um itinerário recreativo mais amplo, a diversa gama de locais, atrações e exposições que oferecem uma (re/a)apresentação de morte e sofrimento” (STONE, 2006, p. 146).

Quanto ao *Turismo Cultural*, Richards e Bonink (1995, p. 56) afirmam que é “o movimento de pessoas até atrações culturais fora do seu local habitual de residência,

⁴³ *Serendipidade* vem do inglês *serendipity*, e diz respeito à descoberta de algo agradável por acaso.

com o objetivo de ganhar informação, experiências e satisfazer as suas necessidades culturais”.

Por sua vez, Craik (1997) entende o *Turismo Cultural* como a visita a outras culturas e sítios para aprender, conhecer o seu modo de vida, o patrimônio cultural e as suas artes, o que também se enquadra nas visitas a cemitérios.

De acordo com Figueira (2016) não se deve confundir *Turismo Cultural* com *Turismo Patrimonial*. Para o autor, esse último conceito tem a característica de explicar a motivação principal ou não de deslocamento turístico em busca do contato e consumo de destinos salvaguardados por políticas e práticas patrimoniais. Esse conceito está vinculado a condição legal de reconhecimento público (nacional e internacional) dos bens materiais e imateriais, vinculado a maneira de se fazer turismo.

O *Turismo Patrimonial* pode ser classificado como:

A prática turística com foco em bens de interesse cultural, material ou imaterial, tombados, valorizados, registrados, salvaguardados, restaurados, conservados e museificados por organismos públicos e privados de proteção ao patrimonial cultural (FIGUEIRA, 2016, p. 151).

No que tange particularmente o turismo de interesse cemiterial, não há uma padronização das denominações, talvez por se tratar de uma área de pesquisa recente no turismo, uma área pouco explorada em termos conceituais. No entanto, é possível perceber que as denominações turísticas para essa atividade trazem a ideia de algo funesto. Vale ressaltar, porém, que não necessariamente um cemitério será utilizado para visitas com o interesse mórbido. A arte tumular, iconografia, arquitetura, história, o fator memorial, identitário, emocional, cultural, político, e personalidades ali sepultadas são os itens que mais motivam o turista a se deslocar até as necrópoles.

Existem associações que estudam o cemitério como um patrimônio e, também, como temática para o turismo. É o caso, por exemplo, da *Association of Significant Cemeteries in Europe* (ASCE), composta por organizações públicas e privadas que estudam os cemitérios como atrativos turísticos: “É, atualmente, a maior associação de cemitérios da Europa composta por 120 membros em 100 cidades de 22 países e,

no âmbito da sua atuação, criou a Rota Europeia dos Cemitérios (ASCE)” (ABRANJA et al, 2012, p. 1288).

De acordo com os autores, a *Rota Europeia dos Cemitérios* integra 39 cemitérios que estão localizados em 45 cidades e 18 países europeus, no qual recebem aproximadamente 5 milhões de visitantes todos os anos (ABRANJA et al, 2012). Outra entidade nesse sentido é a *National Federation of Cemetery Friends* no Reino Unido, criada em 1986 para a conservação do patrimônio fúnebre (limpeza, restauro) da vida biológica existente no cemitério.

Pensar o turismo cemiterial, na estrutura atual parece ser algo inovador. No entanto, as viagens com destinos às sepulturas não são recentes. Aquele que é considerado o primeiro guia turístico impresso da história surgiu no século XII e indicava aos peregrinos, o caminho do sepulcro do apóstolo Tiago, em Santiago de Compostela, na Espanha:

No ano de 1139, sob encomenda do Papa Calixto II, o sacerdote francês Aymeric Picaud escreveu o primeiro guia de acesso a Santiago, o *Códex Calixtinus*, descrevendo todos os passos do trajeto à cidade Santa, sendo considerado o primeiro guia de turismo da história, pois descrevia detalhes como, os costumes, os lugares, as pessoas, paisagens, comidas, hospitais (AFONSO, 2010, p. 10).

De acordo com Queiroz (2007, p. 6), o *Turismo Cemiterial* traz mesmo vantagens, já que

permite sensibilizar as autoridades que tutelam os cemitérios para a sua conservação e restauro [...], o fato das visitas se tornarem geralmente muito demoradas, sobretudo nos cemitérios ricos em obras e como tal, muitas vezes implicam a estadia por mais um dia [...] e não proporcionarem impactos turísticos e socioculturais, na medida em que não existem conflitos de interesses com os residentes.

O *Turismo Cemiterial* é uma boa oportunidade para que as pessoas possam desfrutar de todas as qualidades que esses espaços de memórias têm a oferecer:

The survey participants confirmed all of my hypotheses and regarded urban cemeteries as complex tourism products. They visited the cemetery to enjoy nature as well as to find out more about local heritage and culture. So, cemetery visits fitted nicely in other cultural pursuits. The vast majority spent over two hours there, and during their walk, they visited concrete graves and took photographs. They acknowledged and appreciated that the cemetery enriched their knowledge on modern history. One surprising finding was the popularity of the attraction among the younger generation. In academic circles it is widely accepted that urban tourism with a substantial cultural component attracts older generation in greater numbers. In this case it simply has not been confirmed. People aged 18-24 outnumbered other age groups (PÉCSEK, 2015, p. 58).⁴⁴

A autora complementa:

It would be equally important to consider urban cemeteries as slow destinations within a metropolitan environment. As such, they could also play a major role in crowd management since they would give city breakers the chance to slow down their pace and contemplate, while forgetting the hustle and bustle of the city (PÉCSEK, 2015, p. 59).⁴⁵

Não há motivos para que não ocorra a atividade turística nesse local, ao pensar-se que o cemitério é também um lugar de urbanidade, de cidadania e cultura. Esse turismo se apresenta crescente e escapa da lógica dos destinos massivos e banais. São experiências significativas, pelo fato de o *Turismo Cemiterial* envolver arte, cultura, história, memória, emoção, imaginação. Trata-se de uma possibilidade de troca de bens simbólicos em um cenário que é multidisciplinar e educativo. Segundo Osman e Ribeiro (2007, p. 2):

⁴⁴ "Os participantes da pesquisa confirmaram todas as minhas hipóteses e consideraram os cemitérios urbanos como produtos turísticos complexos. Eles visitaram o cemitério para desfrutar da natureza e descobrir mais sobre a herança e cultura locais. Assim, as visitas aos cemitérios se encaixavam muito bem em outras atividades culturais. A grande maioria passou mais de duas horas lá, e durante a caminhada eles visitaram túmulos de concreto e tiraram fotos. Eles reconheceram e apreciaram que o cemitério enriqueceu seus conhecimentos sobre a história moderna. Uma descoberta surpreendente foi a popularidade da atração entre a geração mais jovem. Nos círculos acadêmicos é amplamente aceito que o turismo urbano com um componente cultural substancial atrai a geração mais velha em maior número. Neste caso, simplesmente não foi confirmado. Pessoas com idade entre 18 e 24 anos superavam outros grupos etários." (Tradução livre. As duas citações.).

⁴⁵ "Seria igualmente importante considerar os cemitérios urbanos como destinos lentos (destinos calmos) dentro de um ambiente metropolitano. Como tal, eles também poderiam desempenhar um papel importante no controle de multidões, uma vez que dariam aos agitadores da cidade a chance de desacelerar seu ritmo e contemplar, enquanto esquecem o rebuliço da cidade".

[...] é possível descobrir uma associação com carga bastante positiva em relação aos cemitérios, sendo os mesmos um local para admirar obras de arte, conhecer a história, descobrir curiosidades e ainda contemplar a beleza de jardins, ruas, alamedas e os mais diferentes jazigos por puro lazer.

Como chamam atenção os autores acima, hoje, em vários países do mundo, o cemitério já é um espaço consolidado como um ponto turístico. Nesse sentido, os mais conhecidos dentro da rota turística pelo mundo são os europeus, começando pelos franceses (*Père Lachaise*⁴⁶, *Montparnasse*, *Montmartre*); seguidos pelos cemitérios ingleses (*Highgate* e *Golders Green Crematorium*). Na América do Sul lidera o Cemitério da *Recoleta*, em Buenos Aires, seguido dos cemitérios brasileiros, da Consolação e do Morumbi, em São Paulo, e São João Baptista, no Rio de Janeiro.

Ainda, segundo os autores referendados,

Como ponto turístico consolidado nos mais diferentes países do mundo, os cemitérios atraem romarias de visitantes interessados em conhecer túmulos de personalidades mundiais da literatura, das artes, da política, da história como também para apreciar túmulos e jazigos que podem ser vistos como verdadeiras obras de arte. Além de sua importância histórica, os cemitérios são ainda vistos como locais por onde se podem percorrer jardins arborizados, alamedas floridas e desfrutar de momentos de paz e tranquilidade (sic) como numa ilha no meio do caos urbano das grandes cidades (OSMAN; RIBEIRO, 2007, p. 3, destacou-se).

Patrimônio, turismo e a questão econômica

Observa-se ainda que os cemitérios vêm sendo pensados como patrimônios e para fins turísticos de forma mais ampla porque neles se observa o potencial financeiro.

Sobre o uso positivo do turismo em relação ao patrimônio cemiterial e para o desenvolvimento local, Abranja et al (2012) coloca:

⁴⁶ É considerado o cemitério mais visitado do mundo. Recebe aproximadamente 3 milhões de pessoas anualmente. Informações disponíveis em: < <http://www.perelachaiscemetary.com/visit/>> Acesso em: 15 set. 2018.

A par dos benefícios econômicos (sic) expectáveis e do desenvolvimento de equipamentos, infraestruturas e serviços, a existência de rotas turísticas contribui igualmente para a criação de postos de trabalho e para a estruturação de novos produtos turísticos com impacto direto no aumento da estada média dos turistas na região na qual se inserem, que passam a usufruir de uma vasta gama de serviços até então desconhecidos do grande público (ROGERSON, 2007, apud ABRANJA et al, 2012, p. 1288).

De acordo com Benhamou (2016) e Figueira (2016) patrimônio e turismo estão intimamente vinculados a fatores econômicos seja de maneira direta ou não. Atualmente não se cultuam somente *patrimônios*, mas somos consumidores dos mesmos.

Sobre os agentes e organismos públicos e privados que se beneficiam direta e indiretamente do desenvolvimento do turismo patrimonial, Figueira (2016) coloca:

Hoteleiros, agentes de viagem e turismo, guias de turismo, proprietários de bares e restaurantes, diretores e funcionários de centros culturais, museólogos, restauradores, proprietários e diretores de galerias de arte e cultura, gestores de espaços patrimoniais, funcionários públicos de turismo e patrimônio (secretarias municipais e estaduais e ministérios), agentes jurídicos (Ministério Público), entre outros, que atuam e promovem-se, isolada ou conjuntamente, sob os auspícios legais e incentivos financeiros e fiscais dos Estados-membros e da própria UNESCO (FIGUEIRA, 2016, p. 122).

Segundo Benhamou (2016), na França, por exemplo, as profissões do patrimônio empregam mais de 500 mil pessoas. Nelas se enquadram os pesquisadores, os peritos, os criadores, os operadores e os gestores. Os ofícios de arte que reúnem profissionais no qual se comprova um *savoir-faire* elaborado e dominado, e ainda uma produção artesanal gera na França uma considerável movimentação econômica: "Em 2006, um volume de negócios de 3,5 bilhões de euros, 43.200 pessoas, 18 mil empresas e uma média 1,7 assalariado por empresa" (BENHAMOU, 2016, p. 77).

A conservação de patrimônios históricos gera empregos no setor das construções e dos ofícios de arte. Quando inaugurados, os empreendimentos desses setores e ofícios atraem visitantes que realizam diversos gastos no patrimônio (bilheterias, produtos derivados) e nos arredores (alimentação, hotelaria, entre

outros). A questão econômica do patrimônio engloba desde a sua preservação, restauração até a fruição do mesmo (BENHAMOU, 2016).

Em 2009, na França, foram gerados 33 mil empregos diretos ⁴⁷ e 280 mil empregos indiretos ⁴⁸, movimentando um total de mais de 21 bilhões de euros. Na Itália, por exemplo, o Coliseu recebeu em 2010, 5 milhões de visitantes e gerou 35 milhões de euros em volume de negócios; os sítios de Pompeia e Herculano receberam 2, 4 milhões de visitantes e gerou-se 18 milhões em volume de negócios (BENHAMOU, 2016). Percebe-se que o patrimônio tende a contribuir de maneira relevante para o desenvolvimento dos espaços locais e regionais.

Segundo a autora uma das formas usadas atualmente para a valorização do patrimônio é a filmagem cinematográfica e televisiva, geradoras de notoriedade e de rendimentos. Em 2010, por exemplo, essa atividade rendeu para a França 2 milhões de euros graças a 150 filmagens em locais patrimoniais públicos.

Os cemitérios podem se valer dessas atividades, uma vez que conforme já mencionado anteriormente possuem um acervo de relevante valor simbólico. Essas atividades podem contribuir para que consigam também ampliar sua difusão de maneira nacional e internacional ⁴⁹.

Segundo a Organização Mundial do Turismo (OMT), a França é o país que mais recebe turistas internacionais no mundo. Em 2009, por exemplo, o país recebeu um total de 76, 8 milhões de visitantes, gerando um total de mais de 49 milhões de dólares (BENHAMOU, 2016).

Entretanto, de acordo com a autora o valor econômico do patrimônio não deve se sobressair em relação ao seu valor simbólico. Ou seja, este último é que justifica a própria existência do bem patrimonial. Por isso, recomenda-se a tomada do cuidado no planejamento e na gestão do turismo associado ao patrimônio, no que tange uma

⁴⁷ Empregos públicos no setor patrimonial (recepção, gestão, formação) e privados (trabalhando no quadro dos monumentos privados abertos à visita).

⁴⁸ Empregos nas empresas especializadas na restauração e preservação do patrimônio protegido, artesãos, arquitetos ocupados com o patrimônio, empregos na rede turística. (As informações das notas 11 e 12 são da obra da autora).

⁴⁹ Pode-se mencionar aqui como exemplo o filme sobre o cemitério Père-Lachaise, da cineasta chilena Heddy Honigmann, chamado Forever (Para Sempre). É o cemitério exposto pelo olhar de seus visitantes.

potencial prática de degradação desse em virtude do turismo de massa e seus prejuízos potenciais:

O turismo ameaça a preservação e enfraquece a emoção patrimonial quando os estacionamentos caóticos e a degradação do meio ambiente se acentuam. Cada sítio natural ou cultural pode alcançar um número ótimo de usuários além do qual seu estado se deteriora. Em Angkor, remanescente das capitais reais Khmers construídas entre os séculos IX e XIII, o consumo excessivo de água contribuiu para secar os lençóis freáticos, a tal ponto que as fundações dos seus templos estão prestes a desmoronar (BENHAMOU, 2016, p. 67).

As questões econômicas se tornam perigosas ao patrimônio quando fazem um uso exagerado do mesmo (leia-se espetacularização excessiva), dissociando de sua função simbólica. Ideia compartilhada por Funari & Pelegrini (2006) quando consideram favorável a transformação do bem patrimonial em destino turístico, desde que as ações dessa prática fujam “à tentação de reduzir o patrimônio a ‘cenários’ da indústria cultural [...], dissociando toda a fruição dos bens culturais da memória social e histórica” (FUNARI; PELEGRINI, 2006, p. 54).

Sobre o uso excessivo do turismo, associado ao patrimônio, para fins econômicos Michel Constantino Figueira (2016) complementa:

Essa valorização tende a projetar, ainda, uma cenografia temática no espaço das cidades, conduzindo políticas de inserção das mesmas nas economias globais, gerando sobre elas um campo de capitalização da vida local, transformando o patrimônio urbano em espaço comercial como estratégia de marketing e desenvolvimento (FIGUEIRA, 2016)

O mesmo autor citando Jacques (2003) destaca que, atualmente, ocorre uma crise na noção do que representa a cidade, a qual tem se tornado visível como uma não cidade, diante de certo congelamento da mesma como uma “cidade-museu”, fenômeno causado por um processo global de “patrimonialização desenfreada” (JACQUES, 2003 apud FIGUEIRA, 2016, p.172).

Por fim, em suas citações de base teórica, Figueira (2016) também destaca a posição de Teobaldo sobre o excesso patrimonial associado aos interesses de capitalização turística do espaço: Essa prática atende clara e evidentemente os

interesses do mercado, pois envolvem grandes práticas arquitetônicas e projetos urbanos que costumam intervir sobre o espaço, reproduzindo a lógica de produção capitalista (TEOBALDO, 2010, apud FIGUEIRA, 2014, p. 172).

A espetacularização excessiva do turismo também é criticada por Yázigi (2001). Segundo ele, o uso exagerado desta prática, vinculado à especulação econômica, imobiliária, por exemplo, pode impulsionar a perda da alma dos lugares.

Nesse sentido, tem-se que ter a consciência de que “é preciso ao mesmo tempo conservar para os povos e o preservar do uso excessivo pelos povos” (BENHAMOU, 2016, p. 130). A autora acrescenta:

Mas é preciso saber romper com as tentações hodiernas de enxergar no patrimônio unicamente um instrumento de desenvolvimento econômico: essa concepção leva para o campo fatal do entretenimento o que pertence à transmissão cultural entre gerações e às solidariedades de todo tipo que deverão tornar o patrimônio a mais frágil e necessária propriedade de todos. O patrimônio vivo, criando elos sociais e alimentando a criatividade: tal é a visão que se impõem e para a qual a caixa de ferramentas do economista se mostra necessária (BENHAMOU, 2016, p. 130).

Desse modo, é importante que a exploração turística do patrimônio acima de tudo realizada pelas agências e pelos gestores do turismo e do patrimônio não visem somente o lucro, mas a executem de modo equilibrado, responsável, com respeito, ética e consciência.

Considerações finais

Se, por um lado, o espaço cemiterial de modo geral, já é reconhecido e patrimonializado, ainda que não satisfatoriamente em quantidade e qualidade, no Brasil e no mundo, a questão da preservação/conservação, que deveria ser o desdobramento natural desse *status*, apresenta-se como problema a ser suplantado. Por outro lado, a exploração desse lugar em termos turísticos, como já ocorre em

diversos lugares mundo afora, com a sua inserção em roteiros turísticos, já não é algo improvável, agora, como era em tempos de outrora.

O *Turismo Cemiterial*, a educação patrimonial, as pesquisas acadêmicas e os textos que proponham percepção positiva do seu simbólico e desmistifiquem preconceitos relacionados à morte e ao *l'espace de la mort*, além de intervenções públicas e privadas mais efetivas voltadas à sua preservação; todo esse conjunto de iniciativas e atividades assume configuração que merece ser exponencializado com a máxima brevidade e urgência como recursos à superação.

Como visto nesta reflexão, o acervo cemiterial que é preservado e comunicado é riquíssimo pelo seu valor histórico, religioso, ideológico, memorial, identitário, emocional, artístico, social cultural, político, sendo de grande valia como patrimônio, museu e fonte de turismo.

A valorização e a divulgação turística das necrópoles podem ajudar para que as pessoas possam perceber os cemitérios não somente como lugares de tristeza, dor, morte e solidão, mas sim, como locais de vida, alegria, aprendizagem e conhecimento. Espaços que contribuem para o desenvolvimento econômico local e regional e para a afirmação memorial, identitária, emocional, tanto de maneira individual quanto coletiva.

Ao perceber esse outro lado que os cemitérios têm a oferecer os sujeitos irão valorizá-los ainda mais, ajudando na sua preservação, difusão e transmissão, uma vez que, segundo Roca (2008), só pode-se amar aquilo que se conhece.

Destaca-se, assim, a importância de um roteiro turístico que focalize na comunicação dos objetos e do espaço sem coagir os visitantes, mas deixá-los livres para escolherem o melhor percurso a partir de seus interesses.

Para atingir tais objetivos junto ao público, os cemitérios podem-se valer das formas de comunicação utilizadas nos museus. Estas aconteceriam nos caminhos que a necrópole permite ao público: novos olhares interrogativos e interpretativos sobre o todo e suas partes. A comunicação, em vista do estabelecimento de um discurso para o público, poderá ser estruturada em circuitos patrimoniais temáticos, quer dizer,

exposições constituídas por elementos patrimoniais do cemitério e formatadas pelo caminhar a partir do olhar do visitante. Para Cury (2005), um passo importante nesta experimentação é a mediação através da interação e diálogo, assimilação entre público e objeto, obtido através do processo comunicacional, entendido como parte integrante e essencial na dinâmica cultural de um museu.

Referências

ABRANJA, N. A. [et al.]. Conhecimento e práticas do Turismo Cemiterial: um mercado emergente no setor. *Revista Turismo & Desenvolvimento*, v. 3, n. 17/18, p. 1285-1297, 2012. Disponível em: <<http://revistas.ua.pt/index.php/rtd/article/viewFile/9635/7967>>. Acesso em: 15 set. 2018.

AFONSO, L. R. G. *Turismo Cemiterial: O cemitério como espaço de lazer*. (Monografia da Universidade Federal de Minas Gerais, 2010). Disponível em: <<http://biblioteca.igc.ufmg.br/monografias/Turismo/2010/Liliane%20Rosa%20Gomes%20Afonso/tcc81.pdf>>. Acesso em: 25 set. 2017.

BAUDRILLARD, J. *O Sistema dos Objetos*. 4ª. ed. São Paulo: Perspectiva, 2002.

BENHAMOU, F. *Economia do patrimônio cultural*. São Paulo: Edições Sesc São Paulo, 2016.

BELLOMO, H. R. A Arte Funerária. In: BELLOMO, Harry R. (Org.). *Cemitérios do Rio Grande do Sul: arte, sociedade, ideologia*. 2ª ed. rev. ampl. Porto Alegre: ediPUCRS, 2008. p. 13-22.

BLOM, T. Morbid tourism – a postmodern market niche with an example from Althorp. *Norsk Geografisk Tidsskrift–Norwegian Journal of Geography*, 54, 2000. p. 29-36.

CARRASCO, G. L. A. *Preservação de Artefatos Ornamentais de Ferro Integrados à Arquitetura. Estudo de Caso: Cemitério do Imigrante, Joinville, SC*. 2009. 140 f. Dissertação (Mestrado em Arquitetura e Urbanismo) – Centro Tecnológico, Universidade Federal de Santa Catarina, Florianópolis, 2009.

CRAIK, J. The culture of tourism. In: ROJEK, Cris; URRY, John. *Touring cultures: Transformations of travel and theory*. New York: Routledge, 1997. p. 113-136.

COELHO, A. M. Abordar a Morte, Valorizar a Vida. In: _____. (Coord.). *Atitudes Perante a Morte*. Coimbra: Livraria Minerva, 1991. p. 7-11.

CURY, M. X. *Comunicação Museológica – uma perspectiva teórica e metodológica de recepção*. São Paulo: ECA/USP, 2005.

DIAS, R. & AGUIAR, M. R. *Fundamentos do Turismo*. São Paulo: Alínea, 2002.

FIGUEIRA, M. C. A Espetacularização Turística do Patrimônio Cultural da Humanidade: o Bairro Histórico de Colônia do Sacramento, Uruguai. *Museologia e Patrimônio*, Vol. 7, N. 2, 2014, 169-183.

_____. *O espetáculo turístico do patrimônio cultural da humanidade: preservar para atrair os consumidores de passado*. 2016, 257 f. Tese (Doutorado) - Programa de Pós-Graduação em Memória Social e Patrimônio Cultural, Universidade Federal de Pelotas, Pelotas, 2016.

FOLEY, M. & LENNON, J. J. JKF and Dark Tourism: A Fascination With Assassination. *International Journal of Heritage Studies*, v. 2, issue 4, p. 198-211, 1996.

FUNARI, P. P. & PELEGRINI, S. C. A. *Patrimônio histórico e cultural*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 2006.

FUNARI, P. P. & PINSKY, J. (Orgs.). *Turismo e Patrimônio Cultural*. 5ª ed. São Paulo: Contexto, 2015, p. 8.

LENNON, J. J. & FOLEY, M. *Dark Tourism: The Attraction of Death and Disaster*. Londres: Continuum, 2000.

MARTINS, J. S. A Morte e o Morto: tempo e espaço nos ritos fúnebres da roça. In: _____. (Org.). *A Morte e os Mortos na Sociedade Brasileira*. São Paulo: Hucitec, 1983. p. 258-269.

OSMAN, S. A. & RIBEIRO, O. C. F. Arte, história, turismo e lazer nos cemitérios da cidade de São Paulo. *Licere*, Belo Horizonte, v. 10, n.1, p. 1-15, abr. 2007. Disponível em: <http://www.anima.eefd.ufjf.br/licere/pdf/licereV10N01_a6.pdf>. Acesso em: 15 fev. 2017.

ORGANIZAÇÃO MUNDIAL DO TURISMO. *Introdução ao Turismo*. Madrid, 2001.

PÉCSEK, B. City cemeteries as cultural attractions: Towards an understanding of foreign visitors' attitude at the national Graveyard in Budapest. *The Central European Journal of Regional Development and Tourism*, v. 7, n. 1, p. 44-61, 2015.

PEREIRA, C. C. *Turismo Cemiterial*. Instituto Superior da Maia. Disponível em <<http://www.trabalhosfeitos.com/ensaios/Turismo-Cemiterial/557759.html>>. Acesso em: 23 out. 2017.

QUEIROZ, F. Os cemitérios históricos e o seu potencial turístico em Portugal. In: *Anuário 21 Gramas*, n. 1, 2007, p. 7-12. Disponível em: <<http://www.21gramas.com>>. Acesso em: 30 ago. 2016.

RAGON, M. *L'espace de la mort. Essai sur l'architecture, la décoration et l'urbanisme funéraires*. Paris: Editions Albin Michel, 1981.

RICHARDS, G. & BONINK, C. A. M. European Cultural Tourism Markets. *Journal of Vacation Marketing*, 1 (2), p. 173-180, 1995.

ROCA, A. Classificar, nomear, representar; objetos e palavras para construir a nação argentina em um museu. In: CHAGAS, Mário de Souza, BEZERRA, Rafael Zamarano, BENCHETRIT, S. F. (Orgs.). *A Democratização da Memória: A Função Social dos Museus Ibero-Americanos*. Rio de Janeiro: Museu Histórico Nacional, 2008. p. 105-124.

ROJEK, C. (Ed). *Turing Cultures: transformations of travel and theory*. London: Routledge, 1997.

STONE, P. R. A Dark Tourism spectrum: Towards a Typology of Death and Macabre Related Tourist Sites, Attractions and Exhibitions. *Tourism: An Interdisciplinary International Journal*, 54 (2), pp. 145-160, 2006.

SHARPLEY, R. Shedding Light on Dark Tourism: An Introduction. In: SHARPLEY, Richard; STONE, Philip R. (Edits.). *The Darker Side of Travel: The Theory and Practice of Dark Tourism*. Bristol: Channel View Publications, 2009. p. 3-32.

SEATON, A. V. Guided by the dark: From Thanatopsis to thanatourism. *International Journal of Heritage Studies*, 2 (4), 1996, p. 234-244.

TAVARES, D. K; BRAHM, J. P. S. & RIBEIRO, D. L. Museu da Morte? Vozes e Narrativas no Cemitério de Santo Amaro, Recife/PE. *Revista de História Comparada*, Rio de Janeiro, v. 10, n. 2, p. 96-125, 2016. Disponível em: <<http://www.hcomparada.historia.ufrj.br/revistahc/revistahc.htm>>. Acesso em: 14 out. 2018.

THOMAS, L-V. Préface. In: URBAIN, Jean-Didier. *La Société de Conservation. Étude sémiologique des cimetières d'Occident*. Paris: Payot, 1978. p. 9-14.

YÁZIGI, E. *A alma do lugar: turismo, planejamento e cotidiano em litorais e montanhas*. 2. ed. São Paulo: Contexto, 2001.

A ESPETACULARIZAÇÃO MEDIÁTICA DO PATRIMÔNIO COMO FATOR DE DESENVOLVIMENTO: AS CHARQUEADAS DE PELOTAS, RS

Leandro Infantini ⁵⁰

"Patrimônio sempre teve a ver com identidade, com valores não materiais, simbólicos, e com a memória dos indivíduos e dos grupos. Sem memória não há pessoa, não há projeto, não há sentido de comunidade" (JORGE, 2007)

O presente trabalho apresenta uma análise sobre a espetacularização do patrimônio das Charqueadas de Pelotas ⁵¹ a partir da midiática de duas grandes obras, a *Casa das Sete Mulheres* e a trilogia *O Tempo e o Vento*, ambas obras de autores gaúchos. Tais obras foram adaptadas para a televisão e para o cinema, tendo grande impacto na sociedade pelotense, gaúcha e brasileira. A partir da veiculação na mídia da adaptação destas obras, o patrimônio do período histórico das charqueadas e da Revolução Farroupilha ⁵² passa a alcançar maior visibilidade, incrementado o turismo e a preocupação com o patrimônio relacionados ao período.

Se patrimônio está intrinsecamente relacionado a identidade, a sua unicidade como elemento de coesão e diferenciação social toma especial importância no sentido de compreendermos não somente a sua valorização local, como também a sua utilização como atrativo turístico. Nesse sentido, patrimônio está vinculado, inevitavelmente à ideia de espetáculo. É o excepcional o que nos une, nos identifica, nos demarca em relação ao outro e é também aquilo que nos atrai a conhecer outros lugares, outros povos, outros patrimônios.

⁵⁰ Mestre em Geomática (Análises de Sistemas Ambientais) e Mestre em Arqueologia (Teoria e Métodos da Arqueologia) pela Universidade do Algarve (Portugal); Doutorando pelo Programa de Pós-Graduação em Memória Social e Patrimônio Cultural da Universidade Federal de Pelotas; Bolsista CAPES (Coordenação de Aperfeiçoamento de Pessoal de Nível Superior); E-mail: leandroinfantini@gmail.com

⁵¹ Núcleos de imóveis remanescentes da produção industrial rudimentar de um tipo de carne seca chamada "charque", que representou a principal base da economia do Estado do Rio Grande do Sul, durante o século XIX, tendo a cidade de Pelotas como seu principal expoente.

⁵² 1835-1845. Ocorrida, no Estado do Rio Grande do Sul, em virtude das altas taxas sobre a produção do charque impostas pelo Governo Imperial.

Tal excepcionalidade, na sociedade contemporânea, demarca uma imagem e prende o olhar, objetifica e "fomenta uma projeção ilusória da vida em um tempo espetacular, um tempo mercadoria (DEBORD, 1997). Mais do que isso, o espetáculo significa "uma relação social entre pessoas, mediatizada por imagens" (DEBORD, 1997).

O monumento e a cidade histórica, assim, passam a ser vistos como espetáculo, confundindo ficção e realidade, na medida em que incentivam o consumo de um passado mercantilizado em forma de uma imagem ativada em termos políticos e simbólicos (PRATS, 2006). A experiência social em relação ao passado, que tais elementos possibilitam, realiza-se assim, em um tempo-espaco espetacular, no qual conjuntos patrimoniais e acervos são transformados em cenários espetaculares.

Nesse sentido, a relação entre monumento e indústria cultural e midiática, que se intensifica nas últimas décadas, toma especial importância na compreensão da profundidade do lugar da imagem e do espetáculo na valorização patrimonial (FIGUEIRA, 2016). Películas como *Indiana Jones e a última cruzada*⁵³, filmado em Petra, na Jordânia, ou a série *Game of Thrones*⁵⁴, com locações em Dubrovnik, na Croácia, colocaram de vez estes patrimônios da humanidade nos mapas e destinos turísticos, aumentando consideravelmente o número de visitantes. Outros exemplos, têm relação com a transformação de locações cinematográficas em equipamentos culturais, como no caso das locações de *Star Wars*, na Tunísia⁵⁵ e do set de filmagens de *O senhor dos Anéis*, na Nova Zelândia⁵⁶.

Dessa forma, o presente capítulo tem como objetivo discutir a relação entre o sucesso obtido pela adaptação audiovisual brasileira das obras *A Casa das Sete Mulheres* e *O Tempo e o Vento* e o despertar turístico, patrimonial, econômico e

⁵³ Fascinante, cidade perdida de Petra já foi cenário de "Indiana Jones", 2015. Disponível em: <https://viagem.uol.com.br/noticias/2015/09/16/fascinante-cidade-perdida-de-petra-ja-ate-foi-cenario-de-indiana-jones.htm>

⁵⁴ Um roteiro por Game of Thrones em Dubrovnik, 2016. Disponível em: <http://www.maiorviagem.net/roteiro-game-of-thrones-dubrovnik/>

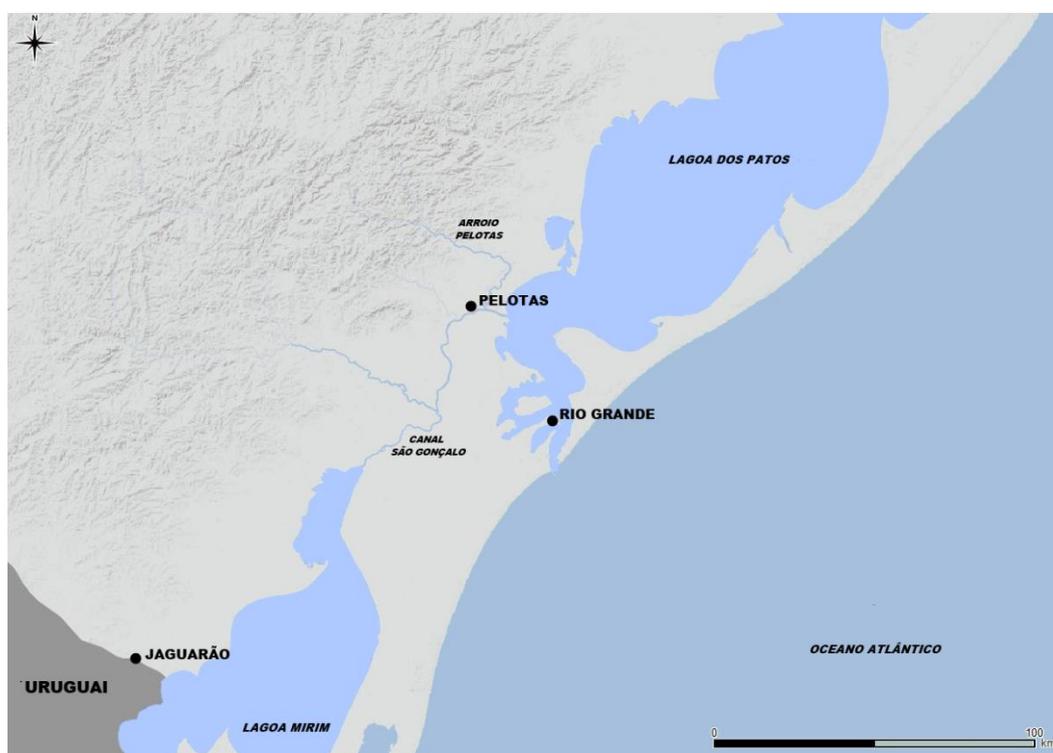
⁵⁵ Star Wars set locations in Tunisia. Disponível em: <http://www.tunisiaonline.com/star-wars-tunisia/>

⁵⁶ The Lord of the Rings Locations for filming. Disponível em: <https://www.newzealand.com/my/feature/the-lord-of-the-rings-trilogy-filming-locations/>

identitário relacionado à revalorização das antigas Charqueadas de Pelotas, Rio Grande do Sul.

Localização

Pelotas é uma cidade localizada no extremo sul do Brasil, nas proximidades da fronteira do Uruguai (a cerca de 130 km da cidade fronteiriça de Jaguarão), dentro do Estado do Rio Grande do Sul. A cidade fica às margens do Canal São Gonçalo que liga a Lagoa Mirim à Lagoa dos Patos, sendo estes os dois grandes corpos de água da região, de grande valor estratégico em atividades de navegação. A história da cidade está intrinsecamente ligada a sua proximidade com as águas, principalmente o canal São Gonçalo e o Arroio Pelotas, em cujas margens se instalaram as Charqueadas a partir do último quartel do século XVIII.



Mapa 1 Localização da cidade de Pelotas.

Fonte: Googlemaps

As Charqueadas foram unidades de produção do charque, ou seja, carne bovina salgada e seca, além de seus subprodutos como graxa, couro e banha, sendo estes os principais artigos de exportação da região. As exportações de charque tiveram seu apogeu no século XIX, entrando em declínio no final do mesmo século e início do século XX. Grande parte deste gênero alimentício era destinado à alimentação dos trabalhadores escravizados nas *plantations* e minas do sudeste e nordeste do Brasil (VARGAS, 2011a).

As charqueadas estavam localizadas na área rural, nas proximidades dos rios e arroios, e eram compostas pela casa senhorial ou sede, senzala, e estruturas industriais do trabalho, como galpões, fornos e portos. Na atualidade, são poucas as unidades remanescentes, utilizadas como residências, locais de visitação, pousada ou locais para cerim nias e festas.

Contexto Histórico

Antecedentes

A cidade de Pelotas surge no contexto de disputas territoriais pela região da foz do Rio da Prata, que compreende a região atual do Uruguai e da Argentina, durante os séculos XVII e XVIII. Com o fim da União Ibérica, os reinos de Portugal e Espanha intensificaram as ocupa es e conflitos na região.

Com o tratado de Madri (1750), foram então definidos os limites das col nias sul-americanas dos reinos ibéricos. Contudo, o tratado, que previa a remo o de redu es jesuíticas, resultou na Guerra Guaranítica (1753-1756) que opôs as tribos dos Guarani das missões contra as tropas de Portugal e Espanha. As tribos foram

dizimadas e as missões desmanteladas nos anos seguintes, com a *Companhia de Jesus* sendo expulsa dos territórios de Portugal e da Espanha.

O veterano desta guerra, Thomáz Luiz Osório, recebeu, então, em 1758, as terras do *Rincão de Pelotas*, mas devido à derrota na defesa da fronteira por tropas invasoras do Uruguai, foi sentenciado e executado em Lisboa. A *Sesmaria de Pelotas* tinha como limites a *Lagoa dos Patos*, o *Canal de São Gonçalo* e o *Arroio Pelotas*, e a *Sesmaria do Monte Bonito*, tinha como limites os arroios *Pelotas* e *Santa Bárbara* e o *Canal São Gonçalo* (Gutierrez, 1993).

Em 1812, formou-se a *Freguesia de São Francisco de Paula* na área da *Sesmaria de Monte Bonito*, e que foi elevada à categoria de Vila em 1832, apenas 20 anos depois. Emancipou-se da cidade de Rio Grande, adotando o nome de *Pelotas*⁵⁷, no ano de 1835. O rápido crescimento foi devido à instalação de charqueadas e estâncias de gado na região. Os rebanhos bovinos, presentes de forma extensiva nestes campos desde a introdução pelas missões jesuíticas (século XVII), passaram a ser explorados intensivamente.

A região recebeu também nova imigração Portuguesa e de refugiados de cidades como Colônia do Sacramento e Rio Grande, durante os constantes incidentes na área. Ao longo do século XIX, a região do Prata foi palco de vários conflitos como a *Guerra da Cisplatina* (1825-1828), a *Guerra do Prata* (1851-1852), a *Guerra do Paraguai* (1864-1870), assim como os conflitos internos do Rio Grande do Sul como a *Guerra dos Farrapos* (1835-1845), a *Revolução Federalista* (1893-1895) e a *Revolução de 1923*.

No contexto deste trabalho, destaca-se a *Guerra dos Farrapos* (ou *Revolução Farroupilha*), visto que a obra *A Casa das Sete Mulheres* se passa durante os eventos deste conflito. O conflito se estendeu por dez anos na, então, *Província de São Pedro do Rio Grande do Sul*. Uma de suas causas principais foi a taxaçoão do charque e seus derivados no mercado interno e a concorrência do charque do Uruguai e da Argentina. A guerra tomou ares republicanos com a declaração da *República Rio-Grandense*, sob

⁵⁷ Pelota era uma embarcaçoão feita de couro cru e galhos, usada na região.

a presidência de Bento Gonçalves, a partir de 1836, em contraponto ao regime monarquista do Império do Brasil. Entretanto, após uma década de conflito, a paz foi assinada com o *Tratado de Poncho Verde*, em 1845, com o estado sendo reintegrado ao Império do Brasil.

Charqueada São João

A construção da *Charqueada São João* foi iniciada em 1807 e finalizada em 1810, por Antônio José Gonçalves Chaves. Manteve-se em atividade por mais de um século, encerrando seu processo industrial em 1937, quase cinquenta anos após a abolição da escravatura no Brasil (1888).

Sendo um dos *ex libris* de Pelotas, a propriedade mantém as características originais da construção, tendo além da casa principal, em estilo colonial português, a senzala e o pelourinho, entre outros elementos, além de extenso acervo de objetos relacionados às charqueadas e à escravidão.



Fig.1 Vista da casa principal da charqueada São João.

Adaptado de Porciúncula (2016).

A propriedade foi vendida nos anos 1950 para a família Mazza, e serviu como residência até os anos 2000, quando passou então a ter visitação pública e servir para a realização de eventos, como formaturas e casamentos. A charqueada passou a ter grande destaque a partir de 2003, quando foi exibida a minissérie *A Casa das Sete Mulheres*, na *Rede Globo de Televisão*. A partir deste momento, passou a ter grande visibilidade e visitação, renovando inclusive o interesse acadêmico.

A visitação pública é diária e em horário comercial, através do pagamento de uma taxa de entrada. Há uma visita guiada pela charqueada e pela sede, onde se mantém mobiliário e objetos da época. Também há suporte turístico, como passeios de barco pelo arroio Pelotas, de onde se observam outras charqueadas históricas. Também há experiências gastronômicas no restaurante da propriedade e possibilidade de realização de festas, eventos e cerimônias. Ainda se recebe alunos e escolas da região e grupos de visitação maiores, com agendamento prévio.

Dentro das recentes discussões raciais em âmbito acadêmico e social Brasileiro, se destacam dois projetos importantes. O primeiro deles, denominado "*O Pampa Negro: Arqueologia da Escravidão na Região Meridional do Rio Grande do Sul (1780-1888)*", desenvolvido com o apoio do LEICMA⁵⁸ e da Universidade Federal de Pelotas (UFPel), realizou escavações arqueológicas (2016-2017) na área adjacente à senzala, e obteve como resultado vários artefatos relacionados aos cativos. Estes objetos já foram expostos ao público em museus e na própria charqueada durante eventos denominados de *Dança dos Orixás*, o segundo projeto em questão.

O projeto *Dança dos Orixás* é composto de um conjunto de espetáculos realizados por uma companhia de dança pelotense⁵⁹. São realizadas performances representativas dos orixás (divindades) das religiões de matriz africana trazidas pelos negros escravizados, ao som de tambores, luzes e tochas. Segundo Daniel Amaro

⁵⁸ Trabalhos desenvolvidos pelo Dr. Lucio Ferreira Menezes no Laboratório de Estudos Interdisciplinares de Cultura Material (LEICMA) da Universidade Federal de Pelotas (UFPel).

⁵⁹ *Companhia de Dança Afro Daniel Amaro*.

(informação pessoal), diretor da companhia, já foram realizados oito espetáculos para o público, entre 2017 e 2018, tendo sido assistidos por mais de duas mil pessoas. Para o ano de 2019, estão já programadas mais duas apresentações.

Exposição Mediática

As locações da minissérie supracitada e da película *O Tempo e o Vento* foram realizadas na Charqueada São João, em Pelotas. Embora em ambas as obras audiovisuais a charqueada tenha sido retratada como *estância*⁶⁰, as repercussões obtidas propiciaram uma maior valorização do local.

A casa das sete mulheres

A minissérie *A Casa das Sete Mulheres* foi baseada na obra homônima de Leticia Wierzchowski. Foi uma das minisséries de maior sucesso da Rede Globo, tendo recebido inúmeros prêmios nacionais e internacionais, assim como um número elevado de espectadores. Foi reprisada nos anos seguintes, sendo também exportada para outros países, tendo grande impacto dentro e fora do Brasil.

A obra de Leticia Wierzchowski é um romance baseado nos eventos históricos ocorridos durante a Guerra dos Farrapos (1835-1845). O romance mostra o conflito a partir de uma perspectiva feminina, descrevendo a vida das sete mulheres da família de Bento Gonçalves, um dos líderes dos Farrapos, isoladas da guerra na *Estância da Barra*, propriedade da família. A obra é em parte narrada por Manoela, sobrinha de Bento, através de seu diário, cartas e mensagens (LEONHARDT, 2014; SANTOS, 2012)

⁶⁰ Propriedade rural onde desenvolvem-se atividades agropecuárias diversas. Nomenclatura, particularmente utilizada no Sul do Estado do Rio Grande do Sul, mais precisamente na região geográfica do *Pampa Gaúcho*.

A obra de Wierzchowski foi adaptada para a televisão por Maria Adelaide Amaral e Walther Negrão. A minissérie estreou em janeiro de 2003, sendo encerrada em abril do mesmo ano, e tendo ao todo cinquenta e três episódios. Estes foram gravados durante o ano de 2002, tendo como locações no Estado do Rio Grande do Sul as cidades de Pelotas, Uruguaiana, São José dos Ausentes e Cambará do Sul. (MEMÓRIAGLOBO, 2019)

Em Pelotas, a *Charqueada São João* foi o cenário para as locações da *Estância da Barra*, devido à arquitetura e preservação da residência. Houve preparação cenográfica na sede da charqueada para a sua adaptação na minissérie ⁶¹. Na época das gravações, a *Charqueada São João* já estava aberta à visitação ao público.

O tempo e o vento

A obra épica *O Tempo e o Vento*, escrita por Érico Veríssimo, é uma trilogia composta por *O Continente*, que conta com dois volumes (1949), *O Retrato*, com dois volumes (1951) e *O Arquipélago*, com três volumes, lançado em 1961.

Trata-se de o derradeiro romance histórico gaúcho, considerado como obra máxima e de grande reconhecimento e prestígio (RODRIGUES, 2006). Essa obra narra a história do Estado do Rio Grande do Sul através das famílias Terra, Cambará e Amaral, desde o período das Missões (século XVIII) até o Estado Novo (1945).

A adaptação para o cinema da obra de Veríssimo foi dirigida por Jayme Monjardim, tendo Letícia Wierzchowski, de *A Casa das Sete Mulheres*, no roteiro, e sendo interpretada por grandes nomes da sétima arte brasileira. O filme teve como locações as cidades de Bagé, onde foi construída a cidade cenográfica, Aceguá, Herval, Pinheiro Machado e Pelotas, durante o ano de 2012 (GLOBO, 2012). Algumas cenas foram realizadas na *Charqueada São João* e na *Charqueada da Costa*.

⁶¹ Informações obtidas de Stela Terra (sócia-proprietária da Charqueada São João) em entrevista concedida em Janeiro de 2019.

Sendo uma das grandes produções nacionais, *O Tempo e o Vento* levou mais de 700 mil espectadores aos cinemas, faturando um valor estimado em 7,7 milhões de reais em bilheteria (VEJA, 2014).

Discussão

Teria a espetacularização, através da sétima arte, despertado a questão patrimonial em relação as charqueadas de Pelotas? Tal contexto teria levado a democratização dos espaços patrimoniais?

As charqueadas estiverem no cerne da fundação da cidade de Pelotas. Entretanto, ao longo do século XX, estas unidades industriais foram sendo abandonadas, esquecidas e reutilizadas com outras finalidades. De fato, é uma situação que causa estranheza, tendo em conta a importância para a cidade. Todos os outros patrimônios no centro histórico, como casarões, igrejas, mercados e escolas do mesmo período, se mostram preservados, enquanto as indústrias que impulsionaram a cidade foram caindo no esquecimento.

Das cerca de quatro centenas de charqueadas da região, apenas quatro tiveram suas atividades reformuladas economicamente. Destas, apenas a *Charqueada São João* está aberta à visitação. A *Charqueada Santa Rita* foi transformada em uma pousada. As outras duas charqueadas (*Costa do Abolengo* e *Boa Vista*) são residências que permitem apenas a realização de festas e eventos. Em termos econômicos, a *São João* e a *Santa Rita* indicam a existência de um patrimônio sustentável, economicamente, com ambas produzindo empregos e renda, com visitação por parte de turistas patrimoniais e comunidade local, existência de museus e atividades ligadas à apropriação do patrimônio e identidade.

O fato das charqueadas *São João* e *Santa Rita* não somente, ainda, estarem explorando economicamente o patrimônio, desde o início da década de 2000, mas também, após mediatização pela minissérie, ainda terem incrementado o número de

equipamentos turístico-culturais (incluindo aqui, atividades como passeios de barco e experiências gastronômicas, assim como a expansão do número de quartos disponíveis) mostra o impulsionamento da valorização patrimonial e do turismo a elas associado como consequência duradoura do que a visibilidade mediática provocou.

Ambas souberam aproveitar a publicidade para garantir uma experiência com o passado e reinventar significados patrimoniais. No caso da *São João*, os projetos acadêmicos e sociais, citados anteriormente, permitiram uma valorização positiva de um passado doloroso, relacionado ao período escravista, e que tendia ao esquecimento e ao apagamento. Segundo Funari e Pelegrini (2009), "*patrimonilizar um bem é legitimar, publicamente, o que não se deve esquecer nessa memória*".

Neste contexto, destaca-se o reconhecimento, no ano de 2018, da *Charqueada São João* como *Patrimônio Cultural Brasileiro*, em conjunto com a *Chácara da Baronesa* e os setores de proteção que correspondem a cinco praças da cidade. Este reconhecimento consolida a importância destes bens patrimoniais na história e no circuito turístico da cidade, podendo ser considerado o culminar de um processo de valorização, que tem na mediatização um elo importante de impulsionamento.

Além disso, houve o reconhecimento das tradições doces da região, e que considera a importância da economia charqueadora na aquisição do açúcar, ingrediente primordial no desenvolvimento da tradição do doce pelotense. Ou seja, há uma intrínseca relação entre o patrimônio charqueador, e todos os seus componentes, com o patrimônio imaterial relacionado ao doce pelotense, que tem na FENADOCE ⁶² seu grande expoente econômico e turístico nacional.

Considerando o conceito de indústria patrimonial de Choay (2009), que em parceria com a indústria do turismo, é responsável pela produção da espetacularização e pela consequente mercantilização do patrimônio como um produto a ser consumido, pode-se considerar que o *patrimônio-imagem* representado pelas charqueadas, teve no seu apelo mediático, um ponto de partida rumo à valorização patrimonial que culmina no tombamento e no registro da cidade história, charqueada e doce pelotense.

⁶² Feira Nacional do Doce, realizada em Pelotas, desde 1986. Fonte: <https://www.fenadoce.com.br>

A partir daqui, estar-se-ia diante de um novo momento econômico, o da indústria patrimonial pelotense?

Agradecimentos

O presente trabalho foi realizado com apoio da Coordenação de Aperfeiçoamento de Pessoal de Nível Superior - Brasil (CAPES) - Código de Financiamento 001, com o apoio do LEICMA (Laboratório de Estudos Interdisciplinares de Cultura Material) - Universidade Federal de Pelotas, e do projeto "O Pampa Negro: Arqueologia da Escravidão na Região Meridional do Rio Grande do Sul (1780-1888)", coordenado pelo Dr. Lucio M. Ferreira.

Referências

CHOAY, F. *A alegoria do patrimônio*. Tradução de Luciano Vieira Machado. 4ª Ed. – São Paulo: Estação Liberdade: UNESP, 2009.

DEBORD, G, 1931-1994. *A sociedade do espetáculo*. Tradução Estela dos Santos Abreu. – Rio de Janeiro: Contraponto, 2003

FIGUEIRA, M. C. *O Espetáculo Turístico do Patrimônio Cultural da Humanidade: Preservar para atrair os consumidores de passado*. Tese (Doutorado em Memória Social e Patrimônio Cultural) - UFPel - Universidade Federal de Pelotas, 2016.

FUNARI, P. P. & P., S. C. A. *Patrimônio histórico e cultural*. 2. Ed. – Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 2006.

GLOBO. *Jayme Monjardim inicia as filmagens de 'O Tempo e o Vento'*. Globo Filmes. [S.I], 2012. Disponível em: < <http://redeglobo.globo.com/novidades/noticia/2012/03/globo-filmes-jayme-monjardim-inicia-filmagens-de-o-tempo-e-o-vento.html>>. Acesso em: 01 de Fev. de 2019.

GUTIERREZ, E. J. B. *Negros, charqueadas & olarias: um estudo sobre o espaço pelotense*. Porto Alegre, PPGH/PUC-RS. Dissertação de Mestrado, 1993, p. 182.

GUTIERREZ, E. & SANTOS, C. *Narrativas Macabras: Viajantes e Artistas no sul da América. Anais do XII Seminário de História da Arte*. Pelotas, 2013. <Disponível em:

<https://periodicos.ufpel.edu.br/ojs2/index.php/Arte/article/view/3078/2613>>. Acesso em: 01 fev. 2019.

JORGE, V. O. *Arqueologia, Patrimônio e Cultura*. 2º Edição, Lisboa: Instituto Piaget, 2007.

IPHAN. *Pelotas (RS) recebe certificado de Patrimônio Cultural*. Instituto do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional. Disponível em: <http://portal.iphan.gov.br/rs/noticias/detalhes/4675/pelotas-rs-recebe-certificado-de-patrimonio-cultural>>. Acesso em: 01 fev de 2019.

LEONHARDT, D. *Ecos do Romantismo em A Casa Das Sete Mulheres*. 2014, 141 f. Dissertação (Mestrado em Letras) - UNICENTRO - Universidade Estadual do Centro Oeste, Guarapuava, 2014.

LLOSA, M. V. *A civilização do espetáculo: uma radiografia do nosso tempo e da nossa cultura*. Tradução: Ivone Benedetti. Rio de Janeiro: Objetiva, 2013.

MEMÓRIA GLOBO. *A Casa das Sete Mulheres*. Disponível em: <<http://memoriaglobo.globo.com/programas/entretenimento/minisséries/a-casa-das-sete-mulheres.htm> >. Acesso em: 01 de Fev. de 2019.

PORCÍUNCULA, P. Um roteiro para conhecer a doce e histórica Pelotas, no sul do Estado: Casarões, charqueadas e delícias encantam os visitantes do município. In: GauchaZH Viagem. 2016. Disponível em: <<https://gauchazh.clicrbs.com.br/comportamento/viagem/noticia/2016/11/um-roteiro-para-conhecer-a-doce-e-historica-pelotas-no-sul-do-estado-8289034.html>> Acesso em: Acesso em: 01 de Fev. de 2019.

PRATS, L. La mercantilización del patrimonio: entre la economía turística y las representaciones identitarias. Investigación. *PH Boletín del Instituto Andaluz del Patrimonio Histórico*, nº 58, 2006, p.72-80.

RODRIGUES, M. C. M. O tempo e o vento: literatura, história e desmitificação. *MÉTIS: história & cultura* – v. 5, n. 9, p. 289-312, jan./jun. 2006

SANTOS, G. S. *Ficção e História em A Casa das Sete Mulheres*. 2012, 16 f. Trabalho de Conclusão de Curso (Graduação em Letras) - Universidade Estadual da Paraíba, Guarabira, 2014.

VARINE, H. *As raízes do futuro: o patrimônio a serviço do desenvolvimento local*. Tradução de Maria de Lourdes Parreiras Horta. 1ª reimpressão – Medianiz, Porto Alegre, 2013.

VARGAS, Jonas Moreira. Das charqueadas para os cafezais?: O comércio de escravos envolvendo as charqueadas de Pelotas (RS) entre as décadas de 1850 e 1880. *Encontro Escravidão e Liberdade no Brasil Meridional*, 5, 2011, Porto Alegre: Oikos, 2011.

_____. Os charqueadores de Pelotas, suas estratégias familiares e a transmissão de patrimônio (1830-1890). *Anais do XXVI Simpósio Nacional de História – ANPUH*. São Paulo, 2011.

_____. De charque, couros e escravos: a concentração de riqueza, terras e mão-de-obra em Pelotas (1850-1890). *Saeculum – Revista de História*, João Pessoa, n. 26, p.79-92, jun. 2012. Semestral. Disponível em: <<http://www.periodicos.ufpb.br/ojs/index.php/srh/article/view/15034>>. Acesso em: 01 de Fev. de 2019.

VEJA. *Dados consolidados confirmam o ótimo ano do cinema brasileiro*. [S.I], 2014. Disponível em: <<https://veja.abril.com.br/entretenimento/dados-consolidados-confirmam-o-otimo-ano-do-cinema-brasileiro/>>. Acesso em: 01 de Fev. de 2019.

ENTREVISTAS / COMUNICAÇÕES PESSOAIS

Daniel Amaro. Entrevista concedida a Leandro Infantini. Pelotas, 26 jan. 2019.

Stela Mazza Terra. Entrevista concedida a Leandro Infantini. Pelotas, 26 jan. 2019.

MEMÓRIA E TURISMO: UM OLHAR SOBRE OS PATRIMÔNIOS AFETIVOS DE MORRO REDONDO - RS

Milena Behling ⁶³

Diego Lemos Ribeiro ⁶⁴

O estudo em questão é um recorte de uma pesquisa de mestrado denominada *Lugares de Memória: Patrimônios Afetivos de Morro Redondo - RS*, que se encontra em desenvolvimento no programa de pós-graduação em Memória Social e Patrimônio Cultural da Universidade Federal de Pelotas - UFPel.

Partiremos da premissa que os patrimônios de uma cidade vão além de questões jurídicas e institucionais, pois seus reais valores são seus significados. Memórias de vivências dos idosos, que estão repletas de afeto, deixando-os mais humanos e mais próximos dos indivíduos.

O objetivo da pesquisa em questão é a identificação dos *Patrimônios Afetivos da cidade de Morro Redondo - RS na visão dos idosos*. As narrativas dos indivíduos indicam lugares de memória que os mesmos consideram patrimônios, porém, não visto pelo âmbito do patrimônio consagrado que conhecemos, mas pela afetividade que esses lugares despertam nos sujeitos. No escopo da pesquisa, designamos esses referenciais como *patrimônios afetivos*. Em termos metodológicos, essa pesquisa se configura como qualitativa e enquadrada na pesquisa social. Em sua execução foram utilizadas, metodologicamente, entrevistas e relatos para atingir-se os resultados pretendidos com a mesma. Para isso, procedeu-se com um recorte crítico com a apresentação de um debate sobre o potencial desses patrimônios afetivos e os desdobramentos teóricos em torno disso, destacando, particularmente, uma

⁶³ Mestranda em Memória Social e Patrimônio Cultural pela Universidade Federal de Pelotas – UFPEL. Email: milena.brs@gmail.com

⁶⁴ Doutor em Arqueologia pela Universidade de São Paulo (USP). Professor do Programa de Pós-Graduação em Memória Social e Patrimônio Cultural da Universidade Federal de Pelotas (UFPel). Email: dlrmuseologo@yahoo.com.br

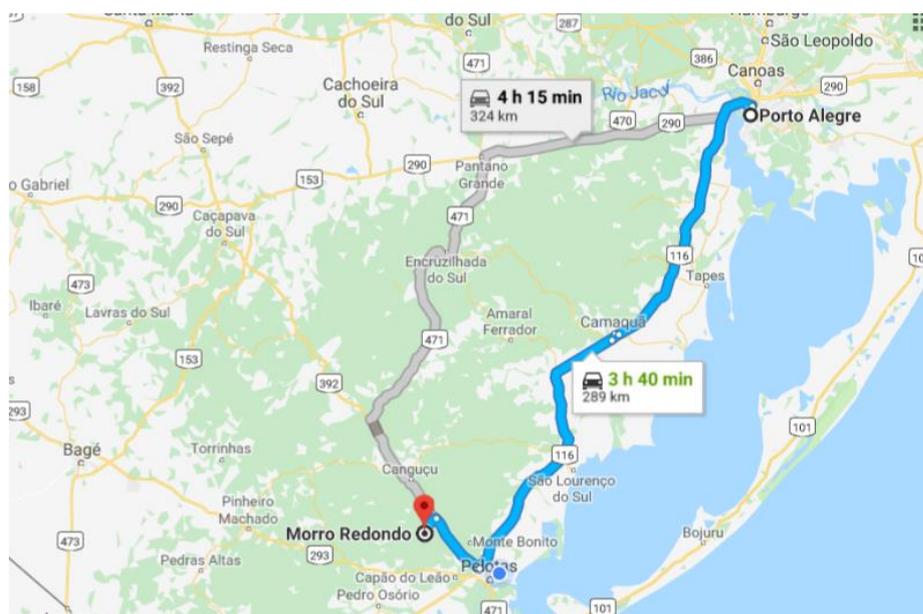
apresentação de desdobramentos empíricos sobre um desses patrimônios afetivos já identificado.

Entende-se que os referenciais identificados nesse estudo estabelecem conexões afetivas com os sujeitos, pois esses lugares se tornam companheiros emocionais e ancoradouros de memórias:

As cidades que habitamos, os prédios que ocupamos, os espaços pelos quais transitamos, os objetos que utilizamos e as imagens que contemplamos cumprem o papel de mediadores das nossas experiências nesse nosso ambiente (DOHMANN, 2013, p. 36).

Portanto, são esses patrimônios afetivos os mediadores das experiências de vida dos idosos de Morro Redondo. Visto que, se questionarem-se os moradores de Morro Redondo - RS sobre o que os mesmos consideram *patrimônios*, provavelmente ter-se-ão como respostas que os *patrimônios* são elementos ligados às vivências e emoções. E é exatamente por esta esfera que se intenciona desenvolver-se um novo pensamento a respeito do patrimônio.

O município de Morro Redondo se encontra em grande parte no meio rural, sendo sua localização aproximadamente 296 km da cidade de Porto Alegre, Capital do Estado do Rio Grande do Sul, Brasil. A cidade do interior do Estado foi primeiramente colonizada por portugueses. Porém, em 1875 houve a chegada de italianos e no ano de 1886, alemães e pomeranos (PREFEITURA MUNICIPAL DE MORRO REDONDO, 2018).



Mapa 1 Distância de Porto Alegre à Morro Redondo
Fonte: Google maps, 2019

Morro Redondo inicialmente fazia parte de um distrito da cidade de Pelotas, município vizinho, obtendo sua emancipação em abril de 1988. A cidade possui uma população de cerca de 6.546 pessoas, segundo o IBGE ⁶⁵ (2018). O município possui um museu chamado *Museu Histórico de Morro Redondo*, criado no ano de 2009, pelos moradores do município, com o intuito de preservar e relembrar as memórias locais. Nele, é desenvolvido um projeto de extensão ⁶⁶ executado pela Universidade Federal de Pelotas.

Com base nesse projeto, executam-se diversas ações visando, em síntese, à interação do museu com a comunidade local. Todas as exposições e ações educativas realizadas no museu têm a participação da população, principalmente dos idosos, pois os mesmos são protagonistas de diversas atividades, tais como o *Café com Memórias*.

⁶⁵ Instituto Brasileiro de Geografia e Estatística.

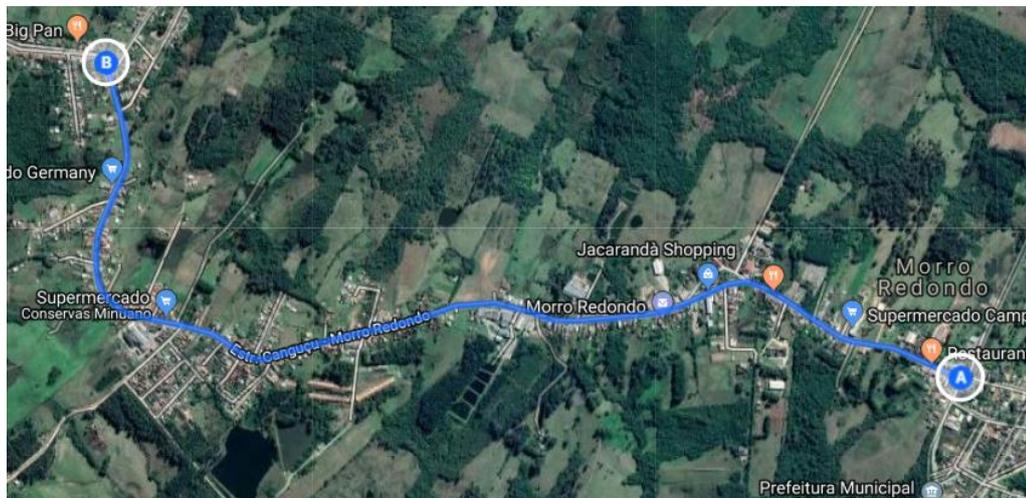
⁶⁶ *Museu Morro-Redondense: Espaço de Memórias e Identidades*, sob coordenação do Prof. Dr. Diego Lemos Ribeiro. Trata-se de um projeto de extensão vinculado à Pró-Reitoria de Extensão e Cultura da Universidade Federal de Pelotas - UFPel. Este projeto conta com a colaboração de estudantes voluntários, inclusive da autora deste trabalho.

Esse diálogo com os moradores é de fundamental importância, pois acredita-se em um museu em constante construção e que interaja com as distintas parcelas da comunidade. Sendo assim, o Museu possui parceria com diversos atores da sociedade civil: Universidade Federal de Pelotas; Associação Amigos da Cultura; Prefeitura Municipal de Morro Redondo; Escolas da cidade; Associação do Roteiro Turístico Morro de Amores.

A atividade *Café com Memórias* citada acima utiliza objetos do acervo do Museu para a evocação de memórias individuais em confluência com as memórias coletivas do grupo; já que se manifestam por meio de relatos orais, músicas, brincadeiras e outros. Por meio dessa atividade, além de narrarem sobre os objetos museológicos, observou-se que os idosos relataram a respeito de lugares da cidade com notável carga afetiva, porém, ao rememorar os idosos descrevem os lugares como eram há anos atrás e não como nos dias atuais. Desta forma, foi proposto para os mesmos uma ação denominada *Caminhada da Percepção*, na qual estes idosos acompanhados por um grupo de estudantes de uma escola do município, visitaram os locais mencionados. É, portanto, partindo dessas atividades que esta pesquisa se desenvolveu.

Porém, quais são e como se manifestam esses *patrimônios afetivos* narrados pelos idosos? Quais seriam os limites e extensões dos patrimônios afetivos em relação às memórias sociais? É o que pretendemos desenvolver ao longo deste estudo. Em vista disso, foram utilizadas, metodologicamente, as narrativas, relatos e depoimentos dos idosos, já que sabemos que para manter o espírito dos lugares (QUEBÉC, 2008) é de suma importância sua transmissão.

O estudo em questão é de cunho qualitativo e se enquadra na pesquisa social, e teve como parâmetros, para estabelecer os patrimônios afetivos, a recorrência dos mesmos nas narrativas. Já os locais identificados por apenas um indivíduo, foram considerados como uma memória afetiva. Porém, para viabilizar o estudo foi necessário a delimitação de um espaço. Assim, foram identificados os *patrimônios afetivos* da avenida Jacarandá, principal rua da cidade.



Mapa 2 Avenida Jacarandá-Morro Redondo RS
Fonte: Google maps, 2019

O patrimônio de que estamos falando vai de encontro ao patrimônio formal, que é objetivo. Já o *patrimônio afetivo* está ligado aos efeitos gerados nos sujeitos, não tendo seu valor baseado nas tangibilidades. Desta forma, não estamos trabalhando com referências monumentais ou das belas artes, como geralmente é o nosso patrimônio oficial, mas estamos expressando sobre o que, em um primeiro momento, pode ser visto como banal. Entretanto, estão guarnecidos de significados e afetos, esses que se convertem em fatores positivos para o reconhecimento e preservação de um patrimônio, pois possibilitam uma relação mais íntima entre os sujeitos e os bens, o que conseqüentemente reflete em apropriação e identificação.

Patrimônios Afetivos: Potencializadores Sociais e de Desenvolvimento Local

A cidade de Morro Redondo - RS não possui monumentos históricos, obras de artes, porém, recentemente teve um bem imaterial registrado como patrimônio. São

eles os doces coloniais apontados pelo IPHAN ⁶⁷ no livro dos saberes⁶⁸, esse reconhecimento ocorreu enquanto esta pesquisa encontrava-se em desenvolvimento, mais precisamente em 15 de maio de 2018. A alguns anos vinha sendo realizado estudos através de pesquisas realizadas pelo curso de Antropologia da Universidade Federal de Pelotas (UFPel) o que possibilitou que a tradição doceira fosse declarada patrimônio imaterial. O tombamento abrangeu além de Morro Redondo as cidades de Pelotas, Arroio do Padre, Capão do Leão e Turuçu.

Já, quando falamos de patrimônios informais do município, nos deparamos com objetos, lugares, manifestações do cotidiano, ligados à cultura e à vida em uma cidade do interior, desta maneira nos referimos a um patrimônio local e não chancelado. Ao pensar em um patrimônio informal, de um ponto de vista afetivo, percebemos que o município é rico em patrimônios. Há uma vontade de memória (NORA 1993) por parte da população Morro-Redondense, principalmente pelos idosos da cidade que anseiam pela preservação dos lugares de memória da cidade.

Diante desses acontecimentos patrimoniais e também em virtude da população se encontrar com dificuldades financeiras, devido ao fechamento de uma grande indústria do município, a cidade busca novas formas de desenvolvimento. Sendo assim, Morro Redondo, recentemente, vem se desenvolvendo turisticamente, sendo que, atualmente, possui um roteiro turístico denominado *Morro de Amores*, no qual são ofertadas atividades no meio rural aos participantes do mesmo.

O roteiro citado também engloba a realização de festas temáticas a cada três meses na busca de divulgar os atrativos da região. Esse roteiro foi criado por um grupo de empreendedores do município e conta com a parceria do SEBRAE ⁶⁹, pois, a cidade não dispõe, no setor público, de uma estrutura política e de recursos humanos para o desenvolvimento turístico, tais como uma Secretaria de Turismo, Turismólogos e outros profissionais da área que poderiam atuar na busca por recursos. Desta maneira,

⁶⁷ Instituto do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional.

⁶⁸ Foi verificado a existência de patrimônios tombados nos sites do IPHAN: <http://portal.iphan.gov.br> a nível estadual IPHAE: <http://www.iphae.rs.gov.br/Main.php?do=BensTombadosAc&Clr=1> e a nível local Prefeitura de Morro Redondo: <http://www.pmmorroredondo.com.br/index.html>

⁶⁹ Serviço Brasileiro de Apoio às Micro e Pequenas Empresas.

foi criada uma associação de empreendedores do roteiro e um conselho municipal de turismo que visa debater e organizar as ações para o desenvolvimento local.

Retomando à questão do objeto deste trabalho, para a identificação dos patrimônios afetivos de Morro Redondo, partiu-se da análise das atividades desenvolvidas em conjunto com o *Museu de Morro Redondo*, salientando a relevância dos museus nos processos de patrimonialização e da relação com a comunidade, por meio dos projetos exteriorizados.

Varine (2012) evidencia que os *museus* são considerados, em todos os países, as instituições mais representativas do patrimônio e das ações sobre o mesmo. Portanto, o *museu* é um instrumento de ativação patrimonial e de desenvolvimento local.

Em busca de um desenvolvimento local e de um avivamento da cultura, o *Museu de Morro Redondo* é um dos colaboradores do roteiro *Morro de Amores*. Sendo assim, o Museu se faz presente nos eventos realizados pelo roteiro e promove ações para a salvaguarda dos doces coloniais. Com a realização de ações em conjunto, pode-se perceber o quanto se torna eficaz a proteção de bens institucionalizados e também de patrimônios informais, como é o caso dos *patrimônios afetivos*. Além de serem, estes, elementos potenciais para o desenvolvimento turístico do município.

No entanto, um dos grandes diferenciais dos *patrimônios afetivos* é que os mesmos contam com a participação da comunidade local em seu processo de valorização e reconhecimento público. Essa prerrogativa é fundamental, no que tange um viés de pensamento que defende a participação da comunidade no processo de patrimonialização, tais como destacam Prats (2005) e Varine (2012),

Prats (2005) destaca a importância da participação da comunidade no processo de construção e valorização de sentido patrimonial.

Já, Varine (2012), em sua obra *As raízes do futuro: o patrimônio a serviço do desenvolvimento local*, propõe debater o desenvolvimento local através dos usos do patrimônio para a melhoria da qualidade das comunidades, considerando vivências práticas e interesses locais. O patrimônio, em suas diferentes formas, é um recurso

para o desenvolvimento local, todavia, só desenvolve seu papel se for utilizado de forma efetiva, ativa e consciente por parte da comunidade que o detém, isto é, um patrimônio que encontre uma harmonia e contribua com o progresso de sua comunidade.

Nesta lógica, Llorenç Prats (2005) propõe que o patrimônio local não seja considerado como elemento de princípios abstratos de legitimação, mas como um fórum de memória, em toda a sua complexidade, refletividade poliédrica em apoios diversos, que com base nas preocupações e desafios do presente, refletem sobre o passado, projetando o futuro, de modo participativo. Esta é a maneira do autor entender o patrimônio como um conjunto de "recursos para viver" (PRATS, 2005 p.16).

Para os idosos de Morro Redondo, esses patrimônios afetivos servem exatamente para o que Prats (2005) salienta: um recuso para viver, pois como já abordado anteriormente, para aqueles sujeitos pouco importa o patrimônio consagrado. Visto que, os patrimônios afetivos são artifícios para a manutenção de suas próprias vidas.

E é considerando esta realidade do município de Morro Redondo que este trabalho vem sendo desenvolvido. Pois, sabemos das dificuldades que as cidades do interior enfrentam, como pouca mão de obra, falta de infraestrutura e a crise financeira que se alastra por todo país. Portanto, pensamos em um patrimônio principiado de uma consciência coletiva, que seja usufruído para viver, produzir e que continue em transformação para prosseguir em uso e sendo útil, obtendo reconhecimento e trazendo benefícios para a comunidade. Além disso, esses patrimônios devem servir ou vir a servir para algo, tornando-os vivos e necessários para manter a identidade das comunidades: "a esterilização sob o pretexto de conservar um valor raro leva inevitavelmente à perda de uma grande parte de seu significado" (DE VARINE, 2012, 64).

Esse cenário que encontramos na cidade de Morro Redondo, também nos faz pensar em um turismo de base local, que é definido por Coriolano (2003) como uma iniciativa por parte dos moradores locais, sendo os mesmos, os principais articuladores

do desenvolvimento turístico, através de um trabalho que resulte em lucros que permaneçam na comunidade. Deste modo, colaborando para uma melhor qualidade de vida da população local. Porém, se faz necessário uma apropriação dos moradores locais, fazendo com que os mesmos se sintam parte do planejamento e da gestão das ações turísticas, já que são legítimos detentores da cultura e do território.

Os *patrimônios afetivos* servem de estímulos para os moradores da cidade. Pois, foram sujeitos da comunidade que realizaram a identificação, que escolheram alguns locais que contam as suas histórias, representam vivências e a cultura que os mesmos querem repassar para as próximas gerações. Desta forma, gerando um pertencimento, divulgando algo que eles realmente acreditam ser algo de valor, seja este valor, simbólico, emocional, afetivo.

De acordo com Luchiari (1998) o turismo possibilita a criação, e traz para os dias atuais, antigas práticas, costumes e folclore que estavam adormecidos com o tempo, trazendo a oportunidade de novos atrativos baseados na cultura local, o que deve ser tratado com cuidado, pois lida-se, aqui, com “coisas” que pertencem a uma comunidade específica. Portanto, deve-se consultá-los e incluir os moradores nas decisões turísticas e suas perspectivas de preservação cultural associadas a objetivos desenvolvimentistas:

Além de uma mescla de pessoas e culturas diferentes, o turismo – tanto o internacional quanto o interno – gera uma considerável redistribuição espacial da capacidade de auferir renda, com um impacto significativo sobre a economia da área de destino (COOPER, 2001, p. 85).

Quando se utiliza dos lucros obtidos com o turismo para o desenvolvimento local, gera-se renda e propiciam-se ações para fomentar a cultura, assim como também se promove, se difunde e se preserva o patrimônio. No caso em questão, todas essas ações fortalecem os *patrimônios afetivos*, pois esses patrimônios fazem parte da cultura local e já existem, o que diminui o custo de investimento. Ou seja, um atrativo que depende diretamente dos moradores locais, já que eles são os atores sociais principais para narrar a própria cultura.

Desdobramentos empíricos acerca de um *Patrimônio Afetivo*

O *Clube Esportivo Índio* é um dos lugares identificados como *patrimônio afetivo*, no entanto, não se encontra localizado no recorte estipulado nesta pesquisa. Mas, devido à grande recorrência nas narrativas o mesmo possui um acúmulo de memória. Visto isso, não poderíamos deixar de falar deste *lugar de memória*.

O *Índio* é destacado pelos campeonatos vencidos e pela rivalidade com outra equipe da cidade do Morro Redondo: o *Grêmio Esportivo Independente*.

Os primeiros clubes de futebol fundados em Morro Redondo e, ainda, em atividade são: *Grêmio Esportivo Índio* (Fundado em 06/02/1944) e o *Grêmio Esportivo Independente* (Fundado em 29/06/1949).

Um dos entrevistados desse trabalho de pesquisa, o senhor Antônio, contou que o Clube Índio ganhou este nome, pois a primeira bola do clube foi doada por uma empresa de café, a cujo produto se chamava *Café Índio*. Em agradecimento, o clube se automeou *Grêmio Esportivo Índio*.

Seu primeiro estádio foi construído onde hoje localiza-se o *Bairro Eurico Fiss*, tendo transferido sua sede, na década de 60, para um terreno adquirido na Avenida das Acácias. Por isso, o seu estádio chama-se: *Estádio das Acácias*.

Ao tratar-se do clube esportivo Índio pode-se constatar mais uma vez que os fundamentos que constroem a reminiscência, individual e coletivamente, são acontecimentos vividos tanto pelo sujeito como pelo grupo que o indivíduo faz parte (POLLAK, 1992). Neste caso, o grupo – ou como Halbwachs (1976) chama: *os quadros sociais* – podem ser considerado o clube de futebol que mobiliza uma parte da população e a família como um outro quadro e que passa a tradição de torcer por esse time de geração em geração.

Além disso, o espaço que o *Clube Esportivo Índio* ocupa é um *lugar praticado* (CERTEAU, 1994). Pois, como Tuan (1983) nos explica, o espaço se transforma em lugar à medida que atribuímos significados e valor a ele.

Dona Veronica atribuiu ao Índio todo o afeto que possui pelo seu pai. Já o senhor Evaldo, outro entrevistado, transferiu suas emoções para o clube, em razão de ter ensinado aos filhos o gosto pelo futebol através do clube. E são esses sentimentos que dão sentido e contribuem para que esse lugar seja lembrado e transformado em uma tradição que se funde com memórias do vivido:

Sim era nosso divertimento (risos) e eu adorava né e aí tinha também o futebol que era o grêmio esportivo Índio que era mais pra lá, mas a sede no centro da cidade era no cine recreio familiar e ali a gente ia muito. A senhora ia para os jogos também? Mais fanática, fui quatro anos rainha do Índio [...] (Entrevista com Dona Irmgard, 2018).



Fig. 1 Irmgard rainha do clube grêmio esportivo Índio
Fonte: Museu Histórico de Morro Redondo, 2018.

Ao tratarmos do clube Esportivo Índio, estamos discorrendo sobre um lugar de memória que permanece vivo e, também, que é rememorado por suas práticas do passado. Assim sendo, nos deparamos com um lugar que possui uma dualidade,

material e imaterial. O índio como é mais conhecido pela população local é narrado com encantamento e afeto, evocando ressonância (GONÇALVES, 2005). Essa ressonância evoca nos indivíduos que o rememoram:

Eu acho, assim, há alguns anos atrás, aqui no Morro Redondo, tinha uma cultura, bem assim, as pessoas se dedicavam para isso; uma vez teve uma festa do colono lá nos Bachini e o time do Índio, aqui, eles fizeram um desfile lá, a coisa mais linda. Até hoje, eu lembro que eu era bem pequena, todas as crianças vestidas de Índio, em cima de um caminhão; eles fizeram uma oca, botaram umas palmeiras encima do caminhão, hoje ninguém se dá o trabalho de fazer isso. Eu acho, assim, que agora com o museu, o roteiro de turismo, começou a surgir isso de novo, mas teve muito tempo muito parado; a única coisa que ainda tinha era o futebol né (Edith, 2018).

Na narrativa de Dona Edith observamos o papel fundamental do *Museu Histórico de Morro Redondo*, um espaço de avivamento de memórias para os moradores locais. Um museu que prioriza a interação com a comunidade e que realiza diversas ações para o fortalecimento da identidade dos sujeitos.



Fig.2 Inauguração do clube esportivo Índio
Fonte: Acervo pessoal de Dona Verônica, 2018



**Fig. 4 Sede Grêmio Esportivo Índio, atualmente
Autora: Milena Behling, 2018**

Conclusão

O patrimônio se tornou de extrema relevância para a sociedade por representar a identidade cultural de uma comunidade e por salvaguardar a memória. Portanto, trata-se o patrimônio como um contributo sociocultural que representa a identidade de uma localidade e um elemento potencial para a busca de um desenvolvimento econômico sustentável.

Pensa-se em um *patrimônio afetivo*, pois ele atua sobre o sensível, sobre as emoções e sobre as experiências que o sujeito vivenciou e vivencia. São lugares de memória que se tornaram parte dos idosos do Morro Redondo e que não só ajudam a recordar as histórias, como também se tornam companheiros de vida dos mesmos.

Desta forma, pode-se dizer que os *patrimônios afetivos* além de representar a identidade dos indivíduos, agem de forma terapêutica.

Quando se pensa a respeito de um patrimônio, devem-se considerar as questões afetivas. Porém, este trabalho não visou estipular critérios para uma nova abordagem de declaração de patrimônio formal. Buscou-se novas rotas, que se distanciam das questões burocráticas-legais, para um novo pensar sobre o patrimônio.

O que se propôs foi um alargamento da visão sobre o patrimônio, partindo de uma comunidade local; sobre o que eles considerariam patrimônio. Gonçalves (2005) ressalta que o patrimônio não tem utilidade apenas para simbolizar ou representar algo. Ele é bom para agir. Nessa condição, um *patrimônio afetivo* encontraria mais representatividade, ação, apropriação e proteção do que uma espera convencional por procedimentos patrimoniais burocráticos baseados em mecanismos político-jurídicos de valorização e proteção.

Referências

CERTEAU, M. D. Andando na cidade. *Revista do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional*. Rio de Janeiro, n. 23, p. 21-31, 1994.

COOPER, C & ARCHER, B. Os impactos positivos e negativos do turismo. In Theobald, W. F (org.). *Turismo Global*. São Paulo: Editora Senac, 2001.

CORIOLOANO, L. N. M. T & LIMA, L. C. (Orgs.). *Turismo Comunitário e Responsabilidade Sócio Ambiental*. Fortaleza: EDUECE, 2003.

DECLARAÇÃO DE QUÉBEC: *Sobre a preservação do "Spiritu loci"*. Assumido em Québec, Canadá, em 4 de outubro de 2008. Disponível em: <http://www.icomos.org/quebec2008/quebec_declaration/pdf/GA16_Quebec_Declaraton_Final_PT.pdf

DOHMANN, M. *A experiência material: a cultura do objeto*. Rio de Janeiro: Rio Books, 2013.

GONÇALVES, J. R. Ressonância, materialidade e subjetividade: as culturas como patrimônios. *Horizontes Antropológicos*, Porto Alegre, ano 11, n. 23, p. 15-36, jan/jun 2005.

HALBWACHS, M. A. *Memória Coletiva*. Rio de Janeiro: Vertice, 1990.

_____. *Los Marcos Sociales de la Memoria*. Caracas, Anthropos Editorial, 1976.

IBGE. *Censo Demográfico, 2018*. Disponível em: <https://cidades.ibge.gov.br/brasil/rs/morro-redondo/panorama>. Acesso em: 25 de jul, 2018.

LUCHIARI, M T. D. P. Urbanização turística: um novo nexos entre lugar e o mundo. In Lima, Luiz Cruz (org). *Da cidade ao campo: a diversidade do saber-fazer turístico*. Fortaleza. UECE, 1998, p. 15-29.

NORA. P. *Entre a Memória e História: a problemática dos lugares*. Trad: Yara Aun Khoury. In: Projeto História, São Paulo, 1993.

POLLAK, M. Memória e Identidade social. In: *Estudos Históricos*. Rio de Janeiro, vol. 5, n. 10, 1992, p. 200-212.

PRATS, L. Concepto y gestión del patrimonio local. *Cuadernos de Antropología Social*, Nº 21, pp. 17-35, 2005.

PREFEITURA MUNICIPAL DE MORRO REDONDO. Disponível em: <http://www.pmmorroredondo.com.br/historia.html>. Acesso em: 14 de dez, 2018.

Tuan, Y-F. Espaço e Lugar: a Perspectiva da Experiência. São Paulo: Difel, 1983.

VARINE, H. *As raízes do futuro: o patrimônio a serviço do desenvolvimento local*. Trad. de Maria de Lourdes Parreiras Horta. Porto Alegre: Medianiz, 2012.

DA PATRIMONIALIZAÇÃO À POSSIBILIDADE DO TURISMO LOCAL? UMA BREVE REFLEXÃO DE CASO NA CIDADE DE BAIÃO – PA.

Stéfano da Paixão Santos ⁷⁰

Este trabalho busca no processo de patrimonialização na cidade de Baião, Estado do Pará, reflexões a respeito dos efeitos políticos do tombamento do patrimônio edificado sobre o futuro turístico da cidade. O texto não pretende analisar políticas de turismo em escala macro, mas procura refletir e pontuar possibilidades no contexto local de Baião, de forma que a cidade possa além de constituir um espaço dedicado à memória e à cultura baionara com a criação do museu-escola, vislumbrar uma alternativa turística a partir do próprio patrimônio cultural.

A cidade de Baião, Estado do Pará, viveu recentemente o processo de patrimonialização de seus marcos históricos. O processo que tramitou na esfera estadual com o protocolo 2014/74022, sob a responsabilidade do Departamento do Patrimônio Histórico, Artístico e Cultural do Pará (DPHAC), está dividido em dois momentos específicos, sendo o primeiro de reconhecimento oficial do bem em questão, ou seja, o seu tombamento em si, e o segundo, dois anos depois, com a definição da poligonal da área de entorno do patrimônio tombado.

Fundada em 1694 como entreposto comercial, a cidade de Baião é originária da capitania de Cametá, segundo núcleo populacional surgido na região do *Baixo Tocantins*, quando era governador do Grão-Pará Antônio Coelho de Carvalho que, desejando povoar a região tocantina, designou ao sesmeiro português Antônio Baião a missão de povoamento, facultando-lhe a escolha do lugar. De acordo com Ramos (2009), Antônio Baião procurando então cumprir o estabelecido para concessão da sesmaria, escolheu um local alto e aprazível, às margens direita do *Rio Tocantins*.

⁷⁰ Assistente Social pela Universidade da Amazônia (UNAMA). Mestrando em Memória Social e Patrimônio Cultural pela Universidade Federal de Pelotas (UFPel).

Assim sendo, a fundação da cidade de Baião está ligada ao processo de expansão da colonização portuguesa na Amazônia.

Conforme o último Censo de 2010 do IBGE, o município de Baião contava naquele momento com 36.882 habitantes, com expectativa populacional para 2018 estimada em 46.421 habitantes. Sua densidade demográfica gira em torno de 9,81 habitantes por Km². Baião que hoje possui um território de 3.758,300 Km², já foi um dos maiores municípios do Brasil chegando a ser limítrofe com os Estados do Maranhão, Goiás e Mato Grosso (MOURA, 1989, p.129). A cidade está localizada às margens direita do *Rio Tocantins*, na mesorregião de Cametá, distante 270 quilômetros de Belém, com acesso pela rodovia estadual PA 151.

O pedido de tombamento protocolado através da *Associação dos Agentes de Patrimônio da Amazônia (ASAPAM)*, entidade civil sem fins lucrativos e voltada para as questões de proteção e preservação do patrimônio cultural, sediada em Belém, capital do Estado, iniciou-se em 17 de fevereiro de 2014 e encerrando a sua primeira etapa em 27 de julho de 2016 com a deferimento de tombamento e publicação no Diário Oficial do Estado. Uma vez designado pela ASAPAM a representá-la junto ao DPHAC, o autor deste trabalho, discutiu com o referido departamento, a necessidade e a importância de se constituir uma área de entorno de proteção do patrimônio tombado. Daí partiu-se para os estudos do mapa da cidade, compreensão do histórico de ocupação da área em questão e conseqüentemente a definição da poligonal do patrimônio, ou seja, definição da área de entorno. Feito isso, a certidão de tombamento do patrimônio histórico de Baião foi republicada em 06 de fevereiro de 2018, desta vez com a poligonal do tombamento definida.

É importante frisar que a decisão de pleitear o pedido de tombamento na esfera estadual se deu por motivos práticos, pois o município de Baião não dispunha na sua estrutura administrativa de nenhum setor, departamento, diretoria, órgão ou qualquer instância para esta finalidade, muito embora os artigos 172 e 176 da Lei Orgânica do Município apresente medidas aplicáveis no acautelamento do patrimônio cultural,

buscou-se na Lei Estadual 5.629/90 respaldo para formalizar o pedido de tombamento em Baião.

Os efeitos práticos da patrimonialização já estavam postos, definidos e publicados em *Diário Oficial do Estado*, porém, ainda sem nenhum futuro possível, factível ao bem tombado e para a área de entorno. Já efeitos políticos só surgiriam em março de 2018, quando o pesquisador deste trabalho foi convidado pela atual gestão do município a colaborar em novo projeto urbanístico para Baião, pois, naquele momento encontrava-se em curso a ideia de elaboração do projeto de construção da orla da cidade. Importante dizer que, a construção da orla está prevista para ser dentro da poligonal do entorno do patrimônio tombado. A municipalidade alertada sobre as graves consequências de realizar obra em área de proteção do patrimônio cultural sem antes observar os tratados internacionais dos quais o Brasil é país signatário (*leia-se, Cartas Patrimoniais*) toma por decisão incluir o patrimônio histórico de Baião no seu novo projeto urbanístico.

É neste momento que o município passa a tomar as primeiras providências e responsabilidades para com o patrimônio tombado da cidade. As primeiras ações foram a execução de mudanças no Plano Diretor Municipal, o que já estava em curso. E, assim, foi criada e aprovada a *Zona Especial de Preservação Histórica*. Aproveitou-se, ainda, para ampliar a *Zona de Interesse Cultural* para bairros localizados na sede do município. Antes esta zona se restringia unicamente às comunidades quilombolas localizadas na outra margem do *Rio Tocantins*. O novo Plano Diretor, agora revisado, encontra-se previamente aprovado em audiências públicas, necessitando passar pela aprovação final na câmara de vereadores do município, conforme ditam as regras judiciais.

O pedido de tombamento teve como eixo central a *Caixa D'água de Ferro*, datada de 1906, oriunda da Inglaterra. Baião foi a única cidade do interior do Pará a possuir um sistema de água encanada naquele tempo. Este sistema de abastecimento funcionou de 1906 até meados da década de 1960, quando foi desativado por não atender mais a demanda populacional de Baião. Em sua volta orbitam dois outros

bens, são eles: o *Casarão de 1888* que foi residência do Sr. José Antônio Correia Seixas, dono de terras e seringais em Baião, depois sede da *Intendência Municipal*, anos mais tarde, sede da *Prefeitura Municipal de Baião*, ganhando outras funções com o passar dos anos foi; e a *Escadaria Pau da Gaivota*, uma espécie de belvedere, um singelo e bonito mirante que dá acesso ao porto da cidade, uma construção dos anos 1930 do século XX.

Os três bens juntos, a pouquíssimos metros um do outro, formam um conjunto arquitetônico real por estarem ao alcance da vista e do toque da população, vivos e marcantes na memória das pessoas de Baião, pois sua presença, no centro da cidade, representa ponto inquestionável de referência histórica, espacial e geográfica para os cidadãos.

A Amazônia em linhas gerais

Ao falarmos do município de Baião é de suma importância pontuarmos que estamos falando de uma pequena cidade localizada na Amazônia, e essa não é tarefa tão fácil como pode parecer, devido a sua complexa teia de análise histórica, social, política e econômica.

A *Região Amazônica* é um lugar mundialmente diferenciado por tudo que representa no imaginário mundo afora, com suas imensidões aquáticas, vastidões de vida animal, vegetal e humana, lonjuras, isolamentos. Pouco se busca ou buscou entender a relação do homem caboclo com seu meio ambiente, justamente por conta da dicotomia natureza e povos indígenas que habitam o imaginário sobre a região, como se outras relações fossem menos importantes, ou simplesmente invisíveis.

Pensar o sujeito que vive isolado às margens dos rios da Amazônia ou em pequenas comunidades ribeirinhas é poder pensar como a ocupação humana na região se deu também por laços de pertencimentos locais, que estão enraizadas em processos históricos claramente definidos. Entre tantos períodos históricos de ocupação da

região, os quais não cabem citá-los todos aqui, o *Ciclo da Borracha* é um desses períodos que melhor exemplifica a ocupação da e na Amazônia, no fim do século XIX.

Segundo Paes Loureiro (2001, p. 35) durante o *Ciclo da Borracha* a Amazônia recebeu algo EM torno de 500 mil nordestinos, recrutados em zonas de profunda miséria, e que embarcaram rumo ao Norte do Brasil para trabalharem como seringueiros na esperança de melhorias de vida, uma vez que havia terra e água em abundância. O mesmo autor afirma que após a queda da borracha amazônica causada pela concorrência da Malásia, muitos desses nordestinos retornaram para seu lugar de origem, e muitos outros ficaram na região.

Estes imigrantes nordestinos passaram a ser um novo grupo social na ocupação da região, diferindo-se dos índios nativos e dos negros escravizados oriundos da África, libertos em 1888. Este novo elemento humano que estabeleceria sua relação com as matas, rios da Amazônia, tornando-se pescadores, mateiros, caçadores, plantadores, entre outros, instalaram-se às margens dos rios, ora isolados com suas famílias, ora integrados em comunidades que se formaram ao longo do tempo nessas margens.

Este novo sujeito amazônico, formado a partir da relação estabelecida com a floresta, com os rios e com as formas de vida presentes na região, mantém com este espaço de vivência e sobrevivência profunda relação de cosmovisão como traço peculiar de sua existência. A cosmovisão presente na existência do sujeito amazônico poderia ser definida como um conjunto de possibilidades interpretativas do real baseadas em crenças e valores, destinadas muitas vezes a influenciar a relação com o surreal, ou seja, intimamente ligada ao imaginário.

Neste sentido, a Amazônia torna-se lugar privilegiado e impregnado de imaginários, que nos levam a crer de fato em outras possibilidades de convivências entre aqueles que a habitam. Para Loureiro (2001, p.84) é possível identificar na cultura amazônica um imaginário poetizante, estetizador, governando o sistema de funções culturais, tendo como suporte material a natureza e desenvolvendo-se por meio de vaga atitude contemplativa própria do homem da região em sua imersão no devaneio. De acordo com Souza (2009, p.19) a região não é apenas uma geografia,

e sua história é muito mais que um viveiro de criaturas exóticas de futuro incerto. É a história de uma parte do planeta habitada por seres humanos, que sendo geografia, também é um espaço em que a humanidade pode aprender um pouco mais sobre si.

O *Ciclo da Borracha* fez com que no final do século XIX, as cidades de Belém e Manaus se consolidassem como metrópoles da Amazônia, com intenso desenvolvimento econômico, cultural, estrutural e político, até sua decadência na primeira metade do século XX. Segundo Souza (2009, p.324), as gerações que seguiram ao fim do monopólio da borracha e ao desaparecimento abrupto da civilização do látex, lutaram contra a pior sequela da decadência econômica: a inércia.

A *Região Norte* experimentou, décadas mais tarde, outros empreendimentos/planos de desenvolvimento regional, tais como a abertura da estrada Belém-Brasília, sob a ideia de integração desta região ao Brasil, tratada como a rodovia da *Unidade Nacional*. Sobre o projeto desenvolvimentista para a região Norte, Rodrigues e Cardoso (2018, p.15) apontam que esse período foi marcado pela inserção de políticas territoriais de desenvolvimento regional, que visavam integrar esse espaço ao restante do país, por meio da substituição gradativa dos rios e das ferrovias por rodovias, incentivos fiscais, início da industrialização, atração da mão de obra migratória e vinda dos grandes projetos. Os anos 1950, com uma economia internacional que havia enfrentado uma guerra e saído mais organizada e ainda mais exigente, trouxe a tendência para fazer da economia brasileira um novo espaço para grupos multinacionais. A Amazônia, tornou-se, então, um local privilegiado para implantação de projetos econômicos (SOUZA, 2009, p. 324).

Deste período histórico em diante, surgiram órgãos, agências, bancos e instituições voltadas especificamente para o desenvolvimento da Amazônia, tais como o BASA (Banco da Amazônia); a SUDAM (Superintendência de Desenvolvimento da Amazônia); e a SUFRAMA (Superintendência da Zona Franca de Manaus). As políticas de desenvolvimento regional criaram um intenso processo de urbanização, promovendo impactos sociais de escala considerável, como: o crescimento populacional pela chegada dos imigrantes; o aumento da intensidade dos conflitos; e

os impactos ambientais decorrentes da implantação de indústrias, do agronegócio e da agropecuária. As mudanças na rede urbana e no modo de vida das populações, tinham por objetivo organizar uma base logística regional, de modo a dar suporte aos novos projetos de crescimento econômico e de integração. Dessa maneira, Belém, Manaus e São Luís foram elevadas às categorias de metrópoles (RODRIGUES & CARDOSO, 2018, p. 15).

Tome-se um período redondo: 1965-2000. Nesses trinta e cinco anos a Amazônia foi aberta à expansão do capitalismo, de acordo com as diretrizes de uma economia política elaborada por uma série de governos militares, seguida fielmente pelos governos civis da *Nova República*, e posteriores, que pretendiam promover na região um modelo de desenvolvimento modernizante (SOUZA, 2009, p. 327).

Ao que tange a política direcionada ao turismo regional, esta surgiria através da SUDAM, em 1977, com o *I Plano de Turismo da Amazônia*. De acordo com Nóbrega (2006), os objetivos que se pretendiam alcançar por meio do *I PTA* – e posteriormente com o *II PTA* – voltavam-se para a contribuição na ocupação territorial ordenada e para a participação no desenvolvimento econômico e social da região, a partir da geração de emprego e renda, com os menores custos econômicos e sociais possíveis, valorizando os recursos naturais da região, assim como seu patrimônio histórico-cultural (NÓBREGA 2006 *apud* RODRIGUES; CARDOSO, 2018, p.16). Segundo as autoras, esse plano vingou de 1980 a 1985. Observa-se que, na década de 1970, a geração de emprego e renda era a principal premissa defendida pelos planejadores e promotores das políticas de turismo regionais, seguindo a lógica do modelo econômico colocado pelos governos militares para o território nacional (*ibid*, p.16). De acordo com as autoras, na década de 1970, também surgem os primeiros programas de financiamento para a atividade turística, como o *Fundo Geral do Turismo* (FUNGETUR) e o *Fundo de Investimentos da Amazônia* (FINAM) (*ibid*, p. 17).

Ao tratarem da pesquisa de Nóbrega (2006), as autoras Rodrigues e Cardoso (2018) afirmam que o *II PTA* datado de 1992, tinha por objetivo constituir um instrumento para coordenar ações do Governo Federal e apoiar a iniciativa privada.

Desta forma para as autoras, o *II PTA*, diferente do primeiro, enfatizou a questão ambiental, por influências externas que estavam ocorrendo a nível mundial no período. Nesse plano, sugere-se a possibilidade de "compatibilização do crescimento econômico com a conservação ambiental, sob a ótica do desenvolvimento sustentado" (RODRIGUES & CARDOSO, 2018, p. 17).

Ao que se refere especificamente ao Estado do Pará, na década de 1990 ocorreu a divisão regional do Estado para criação de zonas turísticas, de acordo com a vocação e potencialidades de cada região. Destarte, PARATUR fez o zoneamento turístico do Estado e definiu quatro polos de desenvolvimento setorial (*Costa Atlântica, Tapajós, Marajó e Araguaia-Tocantins*). Posteriormente, acrescentando-se outros novos polos, ficando a divisão da seguinte forma: *Belém, Costa Atlântica, Marajó, Tapajós, Xingu e Araguaia-Tocantins*, que permanecem até a atualidade (PARÁ, 2012 *apud* RODRIGUES & CARDOSO, 2018, p. 18).

Existe um futuro turístico para Baião?

Este texto não se propõe a fazer uma reflexão macro a respeito da possibilidade de desenvolvimento de uma política de turismo para Baião em escala estadual ou nacional, mas quer propor uma reflexão do ponto de vista local, tendo como ponto de partida o processo de tombamento do pouco que restou do patrimônio edificado da cidade, e buscar refletir como a população pode pensar esse patrimônio para o seu cotidiano.

Primeiramente, é importante dizer que a cidade de Baião é mais uma daquelas pequenas cidades interioranas brasileiras que não encontra-se incluída em nenhum programa governamental de turismo, dado ao entendimento de que a cidade não teria nada de extraordinário a apresentar do ponto de vista do impacto visual de suas paisagens naturais, ainda que a cidade faça parte da região tocantina, de acordo com o decreto de Nº 1.066 de 19 de junho de 2008, que define o Pará em doze regiões, chamadas de *Regiões de Integração*. Outra, se o próprio município não ver a cidade a

partir deste ponto de vista, logo, não seria interessante pensar uma política de turismo para o município, uma vez que a ideia de turismo para a grande maioria da população ainda persiste no fator extraordinário.

Como já fora dito anteriormente, a cidade de Baião teve recentemente seu patrimônio histórico reconhecido pelo Estado do Pará, num processo de patrimonialização que durou quatros anos. Pois bem, uma vez que, o *Departamento de Patrimônio Histórico, Artístico e Cultural do Estado do Pará* (DPHAC) chancelou o município com sua certidão de tombamento, é de suma importância que o próprio poder público local elabore estratégias, ações e projetos não só de preservação deste bem cultural, mas de todo o desdobramento que possa surgir dele.

A primeira coisa que se pensa logo de saída é em restauro deste patrimônio. Sim, é importante essa fase inicial, aliás, diga-se de passagem, que o patrimônio tombado em Baião, precisa urgentemente de restauração. Mas, também, é necessário pensar como esse patrimônio pode ser utilizado para o bem da cidade. O que fazer com este patrimônio?

Após o processo de patrimonialização em Baião, discutiu-se com o poder público local sobre a necessidade de incluir este patrimônio ao novo projeto urbanístico que naquele momento estava sendo elaborado para a cidade. A tão desejada orla de Baião está prevista de ser construída numa área considerada e estabelecida pelo DPHAC como área de entorno, de proteção deste bem cultural. Acertou-se que o projeto seria revisto para que o patrimônio pudesse ser incluído, inclusive, como forma de adequação do novo projeto e entendeu-se que o *Casarão dos Seixas* seria transformado em museu-escola da cidade.

A ideia de museu para Baião está calcada na relação que os moradores têm para com este espaço da cidade. Um espaço entendido como lugar de lazer, contemplação da paisagem e de história que deu origem a cidade de Baião. De acordo com Dias (2006, p. 99) o patrimônio, quando contextualizado em um determinado território local, permite reconstituir sua produção e sua apropriação por grupos

culturais específicos, bem como estabelecer ligações entre as comunidades que o ocuparam no passado e aqueles que ainda residem no presente.

Desta forma, desejou-se o museu-escola de Baião como extensão contínua das salas de aula das escolas, bem como, de associações de bairros, centros comunitários, entre outros. O patrimônio é uma das partes mais visíveis da memória coletiva de uma sociedade; história materializada em objetos e em ações carregadas de significados; símbolos que, continuamente, lembram que a realidade dos processos socioculturais atuais baseada no passado se articula constantemente com ele, ao redefini-lo, redefinindo-se ao mesmo tempo (DIAS, 2009, p. 100).

Para a existência do museu é necessário uma árdua, porém, feliz tarefa de inventariar a cultura local, tendo sempre como ideia norteadora da ação, a participação social dos moradores, educadores, de grupos sociais que formaram/formam a cidade:

Tudo o que tem sentido para nós, o que herdamos, criamos, transformamos e transmitimos é o patrimônio tecido de nossa vida, um componente de nossa personalidade. O inventário é indispensável, sempre sabendo que não será jamais exaustivo, nem definitivo, que ele deverá, portanto, permanecer evolutivo, subjetivo condicionado pelo objetivo da pesquisa e pelos saberes do momento (VARINE, 2013 p. 43 - 46).

Inventariar a cultura material e imaterial de um povo, com vistas a compor uma instituição de memória e um lugar de auto reconhecimento, é também abrir caminhos para múltiplas possibilidades que este lugar possa ter, tal como, a possibilidade do turismo local. O turismo tem a característica de levar a diversos lugares um ator social – o turista – culturalmente diferente dos atores sociais locais (membros da comunidade receptora): “quando tais atores se colocam frente a frente, de modo a estabelecer-se um fato social particular que pode-se denominar fato turístico, tendem a reforçar seus laços de identidade com suas respectivas comunidades (DIAS, 2009, p. 51)”. Ainda, segundo este autor, neste contato o valor social das práticas culturais aumenta e estas consolidam sua função de símbolo que identifica grupos culturais determinados (DIAS, 2009).

Inventariar a cultura material/imaterial de Baião significaria montar um espelho para o auto reconhecimento, amarrar os fios dessa teia simbólica da identidade, da memória, da história, dos saberes, fazeres, festas, celebrações, modos de criar e formas de expressão do povo baionara. Para Dias (2009), o papel de incentivar a ativação do patrimônio para atração turística, de modo a gerar uma movimentação econômica que contribua para o desenvolvimento local, é um viés pouco abordado sobre o turismo. Segundo o autor, o bem cultural terá mais valor quanto maior for a sua autenticidade, ou seja, quanto mais se identificar com uma determinada comunidade cultural, e não se limitar a um artefato qualquer gerado pelo/turismo (ibid, p. 47). É importante dizer que a ideia de constituição do *Museu-Escola de Baião* não é proposta de suprir uma carência turística do município, mas, sim, preencher uma lacuna do ponto de vista educacional/cultural. Neste caso, através do museu-escola o turismo poderá ser atingido de forma positiva.

Poder-se-á que, através deste museu-escola, uma boa parte da população baionara tenha acesso as culturas formadas e existentes para além dos limites da sede do município, tais como a cultura quilombola, a ribeirinha, a cabocla, a extrativista, da pesca, entre outras. O próprio museu, quando bem trabalhado, poderá despertar o interesse do visitante pelos recursos naturais da cidade de Baião. Por ser uma cidade amazônica, Baião poderá se beneficiar dessa característica justamente por estar nesta região mundialmente diferenciada.

Qual turista estrangeiro, ou até mesmo brasileiro, que nunca esteve no norte do país, que não gostaria de experienciar uma tarde de banhos em um rio de águas caudalosas, geladas, em tons de verde-esmeraldas, em plena Amazônia? Acompanhar a passagem "ligereira" dos botos; conhecer a pesca artesanal de camarão com seu modo particular de cultura, onde a divisão do trabalho divide-se entre homens e mulheres; ou então, adentrar colônias negras de raízes africanas que formam os quilombos de Baião, com seus cânticos, rezas, danças e todo seu modo peculiar de ser e estar no mundo, partindo da relação homem/natureza. Tudo isso dentro de um contexto altíssimamente sofisticado e complexo que é a *Região Amazônica*.

Tudo isso poderá ser projetado/idealizado como política de turismo local partindo da criação do *Museu-Escola da Cidade de Baião*. Um espaço profícuo para difusão da cultura local que poderá, mais adiante, considerar a geração de renda para essas comunidades.

Não perca-se de vista que, o *Casarão dos Seixas*, local que poderá abrigar o museu-escola, localiza-se em região central da cidade, muito próximo ao trapiche municipal, local onde a comunidade ribeirinha aporta diariamente em busca de serviços/atendimentos na sede municipal. E é no entorno do *Casarão dos Seixas*, da *Caixa D'água de Ferro* e da *Escadaria Pau-da-Gaivota* que orbitam ofícios bastante peculiares à cultura local, como as mulheres vendedoras de camarão (camaroeiras), com seus paneiros na cabeça, forrados à folhas de bananeiras; a vendedora de mingau, dos mais variados sabores amazônicos como o mingau de açaí, bacaba, tapioca, milho, croeira, entre outros, que são iguarias muito presente na cultura alimentar nortista.

O turismo, desse modo, transforma os bens culturais integrantes do patrimônio histórico-cultural e educativo em recurso econômico potencial, o que implica a necessidade de maior proteção a esses bens para que se garanta a continuidade e a sustentabilidade de sua exploração econômica (DIAS, 2009, p.48).

Cabe ao poder local, ao inventariar o entorno desses patrimônios, considerar de maneira categórica esses homens e mulheres que fazem a vida girar nesta região histórica de Baião. Trata-se de colocar em evidência a alma do lugar, para que estes patrimônios possam fazer algum sentido para a cidade, inclusive para uma questão de política de turismo. Pois são/serão estas pessoas que farão o intermédio entre este patrimônio cultural e às comunidades de Baião.

Neste sentido, a ideia do museu-escola também pode ser entendida como elemento de projeção social para os grupos que formam a cultura *baionara*. A alma seria o que fica de melhor de um lugar e que por isso transcende o tempo, mas não existe sem um corpo. A alma são materialidades, práticas e representações com uma aura que se contrapõe ao que chamaríamos "desalmado". Tanto quanto a essência

natural dos lugares, pareceu-se indispensável agregar ao conceito de banalidades desconsideradas pelo planejamento. Quando o planejamento ignora a escala do comum, subtrai-lhe a essência, o sal da terra (YÁZIGI, 2002, p. 24 - 30).

Vale ressaltar que o último inventário cultural de Baião para fins turísticos data de 2002 e foi realizado pela *Companhia Paraense de Turismo* (PARATUR) e de lá pra cá nada foi feito do ponto de vista prático, nem pelo Estado, nem pela Prefeitura de Baião. De acordo com *Relatório do Diagnóstico da Realidade do Município de Baião-2018* (pág. 75), o município passou a integrar a política pública de turismo instituída pelo *Ministério do Turismo* (MTUR) e aplicada pela *Secretaria de Estado de Turismo* (SETUR) do *Governo do Pará*. Por meio deste documento, tratou-se de inserir o município no *Programa de Regionalização do Turismo* (Portaria nº 105 de 16/05/2013), dentro da *Política Nacional de Turismo* (Lei nº 11.771/2008) que tem como objetivo apoiar a estruturação dos destinos, a gestão e a promoção do turismo os municípios, estados e país.

O mesmo relatório indica que esta política de turismo não está implementada no município de Baião. Porém, o *Departamento de Turismo* do município encontra-se em vias de realizá-la começando pela criação do *Conselho Municipal de Turismo* e o *Fundo Municipal do Turismo*.

A importância do inventário cultural reside justamente no seu contínuo processo de revisão sistemática, uma vez que a cultura local, principalmente a cultura imaterial, é de natureza dinâmica, o que é hoje possivelmente poderá não ser amanhã e o que foi no passado pode retornar ao presente com novos arranjos e com uma força descomunal, daí a cultura ser tão inconstante. Nesta seara de conhecimento da realidade local de Baião, o turismo poderá surgir como uma possibilidade até então não pensada para o município, partindo sempre do que a cidade tem de melhor: o seu patrimônio cultural, sua gente, seus recursos naturais. A ativação patrimonial passa primeiramente pela identificação da comunidade com o patrimônio, o que é incentivado por meio de políticas que promovam a construção e o fortalecimento da

identidade em um processo cotidiano que envolva as instituições educacionais, os grupos familiares e outros atores existentes no território (DIAS, 2009, p. 47).

Considerações Finais

O processo de patrimonialização ocorrido em Baião pode ser entendido como um elo aglutinador de políticas voltadas ao campo dos patrimônios como um todo, sejam materiais ou imateriais, ou quiçá como um fato disparador para tal. Será através deste processo, e por causa dele, que o poder público terá a chance de rever sua *Lei Orgânica* no que toca a política de patrimônio, chamando para si a responsabilidade que também é sua para a realização de ações concretas, tais como a criação de *Lei Municipal de Tombamento* para o patrimônio material e a de salvaguarda para os bens imateriais.

A criação de um órgão municipal para a gestão dessa política criaria frentes de atuação junto às escolas da rede pública de ensino, bem como, com as comunidades em geral. Além de zelar pelos patrimônios do município, este órgão deverá ter harmoniosa relação com o Estado através do seu *Departamento de Patrimônio Histórico, Artístico e Cultural do Pará*, sediado em Belém, capital do Estado, para que se tenha uma gestão compartilhada entre as esferas, valendo-se de um pacto federativo.

Por sua vez, o turismo poderá ser desenvolvido a partir da instalação do museu-escola de Baião como um espaço de projeção da cidade. Pode ser através dele que a cidade terá a chance de ocupar um lugar de destaque na política cultural do Estado. No bojo da política cultural sendo o museu-escola o carro-chefe para se pensar a cultura local, o turismo surgirá como atividade complementar que poderá, além de gerar possíveis dividendos para alguns grupos sociais, servir para o fortalecimento dos laços sociais e da elevação da autoestima da população local.

Devem-se contemplar as atividades comerciais oriundas da criação do museu-escola, as quais, possivelmente, poderão manifestar-se no consumo da cultura

alimentar local, na reprodução em formato de souvenirs da *Caixa D'água de Ferro* como marco visual e lembranças da cidade; além da resdescoberta do artesanato de palha (ofício praticamente desaparecido) e outras produções culturais como telas, pinturas, imãs de geladeira, entre outros.

É de suma importância e de urgência que o poder público local reconheça o patrimônio edificado de Baião como elemento difusor da cultura da cidade, de mediação social e cultural entre os moradores e público externo, da mesma maneira que é urgente, a aplicação de planos turísticos para Baião atrelados à programas governamentais maiores como o estadual e o federal. Além do mais, é necessário que se inventarie a cultura *baionara* para que a cidade possa se reconhecer e se projetar para além de seus limites territoriais. Em se tratando de Baião, uma cidade de 325 anos de existência, o turismo não seria neste momento uma atividade fim, nem primeira. Este não é o objetivo do museu-escola. Mas é preciso encarar a ideia do turismo como atividade meio, aquela que faz mediação cultural entre os públicos.

Para que se desenvolva uma política de turismo em Baião, tendo como ponto de partida o museu-escola da cidade, é necessário que haja conhecimento da realidade local, estudos de demandas, necessidades, enquadramentos estruturais, segurança, entre outros, pois de nada adiantará um museu-escola muito bem montado e equipado, se o entorno do patrimônio também não for considerado, tais como, hospedagem, alimentação, deslocamento. Vê-se que, aqui, já se adentrou o universo da convergência de políticas públicas como a urbana, a de patrimônio e a de turismo.

O viajante que se propuser a conhecer Baião por alguns dias, automaticamente entrará na roda da economia local, consumindo o que a cidade tem de melhor a oferecer, daí a necessidade de se pensar como, quando e porquê preparar minimamente a cidade. A resposta é mágica e simples: Baião é Amazônia, e esse tema é bastante rentável, seja do ponto de vista cultural, social, econômico ou turístico.

Referências

DIAS, R. *Turismo e patrimônio cultural: recursos que acompanham o crescimento das cidades*. São Paulo: Saraiva, 2006.

LEI ORGÂNICA DO MUNICÍPIO DE BAIÃO. ED. Graphitte Editores, 1990

LOUREIRO, J. J. P. *Cultura Amazônica: uma poética do imaginário*. Obras reunidas. São Paulo: Escrituras Editora, 2001.

MOURA, I. B. *De Belém a São João do Araguaia: vale do rio Tocantins*. Fundação Cultural do Pará Tancredo Neves, Belém, 1987.

RAMOS, S. *Baião: a história de um município*. Belém, 2009.

RODRIGUES, Á. F. A. C. & CARDOSO, S. M. *O espaço e as políticas de turismo na região insular de Belém: entre a ordem próxima e a ordem distante*. Papers do NAEA-UFPA: Belém, 2018.

PREFEITURA MUNICIPAL DE BAIÃO. *Relatório do diagnóstico da realidade do município de Baião – 2018*. Comissão de Revisão do Plano Diretor Municipal. Baião/Pa.

SOUZA, M. *História da Amazônia*. Editora Valer: Manaus, 2009.

VARINE, H. *As raízes do Futuro: o patrimônio a serviço do desenvolvimento local*. Trad. HORTA, Maria de Lourdes Parreiras. 3ª Ed. Editora Medianiz. Porto Alegre, 2013.

YÁZIGI, E. *A alma do lugar: turismo, planejamento e cotidiano em litorais e montanhas*. 2ª Ed. Editora Contexto: São Paulo, 2002.



Programa de Pós-graduação
Memória Social e Patrimônio Cultural

PPGMP ICH UFPEL



Michel Constantino Figueira

Possui graduação em Turismo com ênfase em turismo cultural pela Universidade Federal de Pelotas (UFPel - 2006), Mestrado e Doutorado em Memória Social e Patrimônio Cultural pela UFPel (2009 e 2016, respectivamente). Atualmente é Professor do Curso de Hotelaria da UFPel e Professor Colaborador do mesmo Programa de Pós-Graduação. Têm experiências nacionais e internacionais em Planejamento e Gestão do Turismo e do Patrimônio, atuando principalmente no segmento do Turismo Patrimonial.



Dary Pretto Neto

Possui graduação em Ciências Econômicas com ênfase em Comércio Exterior pela Universidade Católica de Pelotas (2000), mestrado em Economia pela Universidade Federal do Rio Grande do Sul (2003), Doutorando em Memória Social e Patrimônio Cultural na Universidade Federal de Pelotas. Atualmente sou professor da Faculdade de Administração e de Turismo na Universidade Federal de Pelotas. Tenho experiência na área de Macroeconomia, atuando principalmente em Finanças Públicas e Patrimônio.

Ao organizar essa publicação, os professores Michel Constantino Figueira e Dary Pretto Neto reuniram uma seleção criteriosa de trabalhos envolvendo a temática patrimônio, turismo e território. Trata-se de uma coletânea de ensaios publicados por pesquisadores que foram desafiados a pensar a partir de seus objetos de investigação essas estreitas relações. Afinal, patrimônio e turismo devem ser pensados conjuntamente? Qual patrimônio? Qual turismo? Quais as relações que se pode estabelecer entre ambos? Como o Patrimônio e o Turismo podem ajudar no desenvolvimento do Território? O livro traz reflexões importantes que nos ajudam a pensar essas questões. Desejamos que essa obra se torne uma referência de consulta e de inspiração aos que se dedicam a pensar essa importante temática.

Juliane C. Primon Serres

Coordenadora do Programa de Pós-Graduação em Memória Social e Patrimônio Cultural

